

AUTOUR D'UN PLATEAU...

tentative d'étalement d'une situation de projet(s)



- MÉMOIRE -

AUTOUR D'UN PLATEAU...

Tentative d'étalement d'une situation de projet(s).

Gaël AUGUSTIN - Master 2 - mention recherche.

Domaine d'études 1, *La Condition Métropolitaine*

2007/2008

Sous la direction de Laurent DEVISME

Mémoire soutenu le 29 janvier 2008.

Remerciements

Annick Cléac'h, Noël Gravot, le Service d'Information Géographique et les services de Brest Métropole Océane.

Jacques Quillien, la Ville de Brest et la mairie du quartier Rive Droite.

Vincent Jouve et le Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine du Finistère.

Mireille Cann ainsi que tous les membres et sympathisants de l'Association Vivre la Rue.

Laurent Devisme et Elisabeth Pasquier pour leur suivi pédagogique aussi stimulant qu'enrichissant.

Julien Delile, autant pour ses retours critiques que pour sa participation plus qu'active à la construction d'un point de vue et de méthodes, co-construction à laquelle nous nous sommes livrés avec plaisir, passion même, depuis notre deuxième année à l'école.

Michel Bazantay, qui au cours d'un stage en agence m'a permis d'expérimenter concrètement et par la pratique l'intérêt d'une approche architecturale qui évite autant que faire se peut de recourir à des postures surplombantes, pour se situer définitivement dans l'inter-action.

Sans oublier tous ceux qui ne sont pas cités et qui sans forcément s'en rendre compte m'ont apporté leur précieuse contribution, leur aide ou leur soutien.

Sommaire

<i>Introduction</i>	7
<i>Premier tableau. Catastrophes et paradoxes : situation problématique.</i>	13
1. Une sédimentation symbolique : représentations d'une ville en (re)construction	14
Images d'une ville en ruines : destruction et traumatisme	16
Planification et fantasmes vernaculaires : la ville reconstruite comme amplificateur du 'pittoresque perdu'	18
La mystification d'une ville détruite : du symbole à l'icône	20
Le gris, le noir et blanc : le rôle de l'iconographie dans les représentations de la ville... ..	23
Pierre, bois, béton : généalogie d'un modèle.....	26
Complexes et fiertés : une identification paradoxale ?	30
2. Tradition critique : agir et réagir dans un contexte culturel.	33
Ville militaire et culture antimilitariste.....	33
Naissance d'une culture critique : le sens de la dérision comme référent.	37
Culture critique et vie publique : une 'honnête mauvaise foi' ?	39
<i>Deuxième tableau. Projet(s) de ville : un jeu d'acteurs, d'échelles et de symboles.</i>	45
1. Projet de ville : une stratification complexe.	46
Une agglomération face à ses enjeux.....	46
« PLUSCOTZPPAUPPLHPDUPADDORU » : des sigles comme des strates pour agir sur une réalité complexe... ..	48
Un tramway pour Brest ?.....	53
2. À la recherche d'une centralité ?	60
Tentatives de resserrement.	60
La lente reconsidération d'un patrimoine mal-aimé.	62
Des vues sur une ville interdite.....	65

3. Le Plateau des Capucins, à la croisée des enjeux	68
L'espace Penfeld comme une promesse.....	68
La Marine Nationale : zoom sur un acteur omniprésent mais fantomatique ?	73
Rive droite : un projet multiple.	77
Le Plateau des Capucins, nœud de cohésion dans l'espace et les processus de décision.	86
<i>Troisième tableau. Espace public en actions : une construction</i>	
<i>quotidienne.....</i>	101
1. 'Mimi' : plus qu'une habitante, plus qu'un acteur : une figure... ..	103
2. Un récit, un regard, un projet en actions... ..	105
3. Calque de lecture ?	144
En 'condition métropolitaine' : une construction quotidienne.	145
Faire espace public ?	146
Inscription dans un 'contexte élargi'	148
<i>Conclusion</i>	153
<i>Biblio-médiagraphie</i>	154

Introduction

Brest, ville de contrastes et de paradoxes, ville reconstruite que le fantôme du passé hante, ville politique où s'exprime un refus chronique de toute forme de pouvoir, ville militaire mais antimilitariste, ville 'moche où il fait bon vivre', mal-aimée mais défendue avec passion par ses habitants... On pourrait poursuivre loin l'énumération de ces couples et de leurs déclinaisons tant ils semblent marquer profondément la ville de Brest dans ses représentations, mais aussi dans sa culture, sa forme, ses processus de transformation. Plutôt que de voir là ce qui serait une exception 'locale', ne pourrait-on pas davantage considérer qu'il s'agit d'une position limite, qui par ses traits caricaturaux permettrait de rendre tangibles et plus facilement appréhendables certains des phénomènes urbains qui animent plus généralement l'ensemble d'une société 'urbaine' ? C'est sur cette hypothèse risquée mais d'autant plus stimulante que se propose de s'appuyer ce mémoire, en essayant tant bien que mal de faire que ses articulations se sortent indemnes sinon assouplies de ce grand écart éprouvant entre global et local, théorie et pratique, flou et précision, paroles et objets...

Ecrire sur..., petite histoire d'un mémoire.

Ecrire sur Brest... L'idée, sinon l'envie, remonte à loin dans mon histoire personnelle. Né à Brest, j'y ai aussi grandi jusqu'à la fin du lycée, et c'est depuis toujours que cette ville m'a intrigué, surpris, dérangé même. Confronté souvent directement dans mon vécu personnel à ses paradoxes, ses contradictions, je n'ai pendant longtemps pourtant pas ressenti le besoin de mettre sciemment des mots sur des sentiments et des impressions, souvent partagés, qui trouvaient déjà leur confortable cocon au creux d'un langage, de manières d'être et d'agir, s'exprimant de manière diffuse dans la co-construction d'une certaine 'culture personnelle'. C'est avec le début de mes études supérieures et mon départ pour Nantes qu'a commencé à émerger le souci d'une clarification de ces ressentis. Placé face aux difficultés posées par un certain décalage culturel, aussi minime soit-il j'ai au gré de mes rencontres découvert avec une certaine excitation que dans mon langage, mes expressions, mes représentations de la ville, se glissaient quelques expressions d'une culture locale, de ce fait facteurs d'incompréhension, de malentendus parfois. J'ai aussi découvert les difficultés avec lesquelles je pouvais être amené à parler de ma ville d'origine, à tenter d'en résumer la forme ou les particularités face à des personnes qui ne la connaissaient pas. Parallèlement à cela, j'avoue aussi bien volontiers que l'optique dans laquelle j'ai suivi mes études d'architecture ainsi que le déroulement spontané du cours des choses (rencontres, partages, expériences...) m'ont progressivement aidé à construire une certaine posture d'observation, mais aussi un certain sens critique, et, déformation

‘disciplinaire’ oblige, un goût de la mise ‘en plan’, accompagné sans doute aussi d’un souci de la ‘communicabilité’.

Aussi, c’est dans le cadre a priori très scolaire d’un exercice d’initiation à la recherche intitulé ‘*Affaires, conflits et débats urbains*’ que j’ai assez naturellement orienté mes investigations vers cette ville de Brest, marquée par tant de contradictions et de controverses qu’il me tardait de coucher sur le papier, de leur donner une forme qui puisse d’abord prendre des traits intelligibles pour moi-même, avant de pouvoir être partagée, critiquée sûrement aussi. Heureux concours de circonstances, ce moment coïncidait aussi avec la mise en travail d’un certain nombre de projets urbains sur l’agglomération brestoise, dont je savais que nombre d’entre eux emportaient avec eux un certain nombre des paradoxes inhérents à cette ville, qui ne manquent jamais de s’exprimer en termes de débats, de conflits, dès lors qu’ils sont mis sur la table. En (mal-)honnête stratège, j’ai très vite orienté mon attention sur le projet du Plateau des Capucins, en ce sens qu’il me semblait concentrer autour de lui l’essentiel de ces problématiques, et qu’il cristalliserait a priori en un espace restreint bon nombre des conflits et des débats brestois.

Ecrire sur Brest... J’avoue aussi avoir été vite confronté à une autre difficulté assez forte : comment éviter autant que faire se peut de glisser bien malgré mes intentions vers une tendance ‘localiste’ qui oublierait progressivement le cadre plus général dans lequel ce mémoire est censé s’inscrire ? Comment parvenir à lui donner une forme qui porte sens au-delà du simple cadre brestois tout en demeurant intimement ancrée dans un travail de terrain indispensable ? Aussi, on peut trouver dans cette problématique une première explication au titre choisi pour ce mémoire : écrire ‘autour de’, prendre le terrain comme un prétexte plutôt que comme une fin en soi, chercher à explorer des articulations davantage qu’à établir des faits, se concentrer sur des mécanismes plus que sur des résultats. Para-graphie plus que monographie, ce mémoire cherchera à étaler, à rendre palpable sur sa stratification de pages des phénomènes urbains complexes, forcément réduits, caricaturés et déformés par l’expression de ma subjectivité.

M’inscrire dans...

J’ai écrit ce mémoire... J’ose affirmer la modestie qui se cache paradoxalement derrière cette formule qui pourrait paraître digne d’une fierté à toute épreuve. En effet, je ne crois pas aux vertus d’une approche qui se voudrait radicalement objectivante et chercherait à effacer le sujet ‘observant’ et ‘écrivain’ derrière un masque de rigueur, qui serait bien plus dommageable qu’on ne peut le supposer. Avec mon vécu, mes méthodes, ma culture, ce mémoire sera bel et bien l’expression d’une lecture, d’un point de vue, d’une implication, et présentera forcément une réalité déformée par un filtre de lecture, mais aussi par le déroulement des investigations, l’enchaînement des rencontres, de mes lectures... Pour autant, je ne chercherai pas non plus à me concentrer sur ma position de ‘sujet-objet’, mais plus de prendre en considération ma posture de ‘sujet-observant’, en essayant autant que possible d’adopter quand nécessaire un point de vue réflexif sur le cadre de ce travail,

en quelque sorte d'objectiver ma propre subjectivité¹. Aussi, il sera indispensable de chercher à croiser aussi souvent que possible cette vision qui est 'mienne' avec des formes d'expression de celle d'autrui.

Paroles et traces.

Dans ce souci, je n'hésiterai pas à citer directement et littéralement des extraits parfois longs des entretiens réalisés à l'occasion de mes investigations sur le terrain, comme autant de traces de la parole d'autrui, là aussi pourtant passées au filtre de ma sélection, de ma retranscription écrite, et forcément dénuées d'une partie de leur substance par leur extraction de l'oralité et du contexte de l'entretien. Manqueront en effet l'accent, le ton, la gestuelle, les hésitations qui pourtant bien souvent en disent long et précisent un sens parfois subtil. Par ailleurs, je ferai aussi très souvent appel à d'autres sources, aussi variées que des textes de chansons², des paroles extraites de mon vécu personnel ou de sites et forums internet, des extraits d'œuvres cinématographiques, comme autant de témoins d'une culture mais aussi d'une vision de l'espace, une traduction de ses représentations socio-spatiales.

De l'in-discipline.

Cela m'amènera parfois à effectuer des bonds d'une source à l'autre, qui pourraient passer pour impertinents si ce travail ne s'inscrivait pas dans le cadre pour le moins flou de la 'recherche urbaine'. Equivoque à plus d'un titre en effet, ce domaine de recherche amène à se confronter à l'extrême variété des formes que peuvent revêtir les expressions des 'phénomènes urbains'. Essentiellement transdisciplinaire dans son fondement, je rajouterai aussi que ma position d'étudiant en architecture m'invite à m'inscrire dans ces problématiques comme dans un champ in-disciplinaire. Aussi, j'assumerai le fait que ce mémoire s'extrait pour le moins d'un format 'académique', tant dans les méthodes d'investigation et de mise au propre, employées avec une liberté et légèreté assurées, que dans la forme ou encore le corpus convoqué, profitant du flou stimulant qui entoure la 'recherche urbaine' pour me placer comme définitivement en situation 'de projet'.

Être 'en projet'.

En situation de projet, parce que je ne crois pas à la traditionnelle mise en opposition entre théorie et pratique, recherche et projet. Pour deux raisons assez simples : premièrement, et comme je l'ai déjà suggéré plus haut, adopter un point de vue réflexif sur sa propre situation de sujet 'observant' implique directement une position de sujet 'agissant', du moins en ce qui concerne la simple mise au net d'observations destinées à être communiquées par la suite. Il y a donc bel et bien à faire des choix d'organisation, de structuration, de communication, et ces choix émergent nécessairement d'une volonté

¹ Cela s'exprime plus en termes de méthode. Bien que je ne le soulève pas aussi souvent que ça ne pourrait l'être dans la rédaction elle-même, il s'agit d'un souci 'aussi constant que possible'.

² Si ce recours à ces sources peut parfois paraître 'excessif', il faut préciser qu'il s'agit aussi d'un simple souci d'intercaler des 'intermèdes' récréatifs.

d'explicitation d'une vision, d'une lecture. Déformation culturelle encore, c'est donc comme un véritable projet que j'ai abordé et conduit ce travail de mémoire, en me concentrant sur des systèmes dynamiques et 'agissants' plutôt que sur faits supposés acquis, systèmes dynamiques qui présentent à mes yeux le double intérêt de pouvoir à la fois se révéler être des filtres d'analyse plutôt efficaces, mais aussi de pouvoir être envisagés comme de vrais outils de projet. Ainsi, les 'paradoxes dynamiques', malgré et aussi grâce à leur tendance à caricaturer subtilement la réalité, permettent de donner à lire des phénomènes complexes et diffus, mais fournissent aussi potentiellement de stimulants outils de projection, envisageables comme de véritables 'machines' ou 'moteurs' conceptuels. Je dois aussi rajouter à cela le fait que ce mémoire se soit structuré et organisé selon des processus finalement assez proches de ceux qui sont à l'œuvre en situation de projet : comme une stratification progressive et itérative, ce mémoire pour le moins flou et incertain au début s'est peu à peu décanté, organisé, structuré et mis en cohérence, avec tous les aléas que cela comporte (avancées supposées, reculs face à la réalité du terrain...), l'ajout d'une donnée modifiant souvent assez substantiellement l'ensemble. Deuxièmement et réciproquement, je pense définitivement que l'élaboration d'un projet urbain fait et doit faire l'objet d'une démarche finalement assez similaire, et de l'adoption d'une posture d'observation problématique. En prenant là aussi une position réflexive sur sa propre situation dans les processus de décision et dans un contexte actoriel et culturel, l'architecte-urbaniste ou du moins le concepteur se devrait¹ aussi d'envisager son projet comme s'inscrivant dans un contexte géographique, social, culturel, historico-symbolique, et à son mode de communication (visuelle et discursif), dans un référentiel de représentations. En somme, se forcer tant bien que mal d'objectiver au mieux une 'situation de projet'. Utopie sans doute, au regard des quantités de d'interactions principalement infinitésimales qui animent la condition métropolitaine et participent de cette 'situation de projet'. Dans cet enchevêtrement complexe, on peut pourtant essayer de dégager quelques grandes lignes, aussi partielles et partiales soient-elles, dès lors qu'elles peuvent être fondées et motivées par les expressions du terrain.

Autour d'un plateau... tentative d'étalement ?

'Autour d'un plateau'... Au-delà de la référence totalement fortuite à Gilles Deleuze et Félix Guattari, c'est bel et bien du choix d'un 'plan de consistance'² apte à recevoir et donner à voir la projection d'une complexité qu'il semble s'agir ici. Comment tenter d'opérer cet 'étalement' d'une situation de projet ? Cette question m'a placé face à quelques difficultés de taille. Comment en effet mettre en lien de manière ostensible des dimensions qui pourraient paraître a priori séparées, mais qui entretiennent pourtant des

¹ J'ai pu me confronter réellement à cette difficulté lors d'une année d'études à l'étranger, qui m'a permis (dans le cadre bien entendu simplifié par une position d'étudiant) d'expérimenter et de préciser concrètement certains des points de méthode ici esquissés. Nul doute que cette expérience a elle aussi assez nettement influencé ce travail.

² Deleuze Gilles et Guattari Félix. *Capitalisme et schizophrénie 2, Mille plateaux*. Collection Critique, Editions de minuit, Paris, 1980.

relations déterminantes ? Et comment éviter de ce fait une segmentation du mémoire en couches étanches les unes aux autres, pouvant paraître même opposées pour certaines d'entre elles alors qu'elles cohabitent et co-construisent bel et bien ? C'est dans le choix de cette méthode d'étalement, qui allait forcément de pair avec une méthode d'enquête, que se sont situées les principales difficultés rencontrées. Autant dire, pas des moindres !

3 tableaux.

J'ai donc fini par faire le choix (qui ne demande bien entendu qu'à être critiqué) d'une organisation de cet 'étalement' en trois tableaux davantage qu'en trois parties. Trois tableaux, parce que le recours à cette métaphore évoque assez bien le principe structurant mise en œuvre : le Plateau des Capucins comme prétexte, observé (par un observateur) depuis trois points de vue, comme un paysage amené à être dépeint selon trois modes d'analyse et de représentation différents, mais pour autant pas étanches l'un à l'autre, bien au contraire... On pourrait là aussi utiliser la métaphore géologique en parlant de l'exploration de trois ensembles de strates, définitivement enchevêtrées les unes les autres. Aussi, il faudra lire ce travail comme un mémoire sur trois plans bien plus que comme 'trois mémoires en un', bien que les modes d'écriture soient eux-mêmes assumés comme sensiblement différents.

Le premier tableau, résolument expressionniste, cherchera à mettre 'au travail' de manière parfois caricaturale certains des paradoxes les plus forts et récurrents dans l'histoire de la ville, mais aussi dans ses représentations et sa culture. En convoquant des matériaux aussi variés que des extraits littéraires, des représentations picturales et cinématographiques, des paroles d'habitants et d'acteurs ou encore des extraits de chansons populaires, on se risquera à une approche de certains phénomènes d'identification socio-spatiale, peut-être aussi d'une certaine dimension psycho-sociale dans laquelle s'inscrit le projet du Plateau des Capucins et ceux qui y sont liés.

Le deuxième tableau, construit sur un mode plus impressionniste, cherchera à approcher progressivement le projet du Plateau des Capucins, par touches successives, en en dessinant progressivement les contours dans un vaste paysage de projets urbains. Avec une approche se réclamant plus volontiers de la 'géographie urbaine', mais aussi des 'sciences politiques' par l'analyse des jeux d'acteurs et processus de décision, on aura davantage recours aux paroles d'acteurs, mais aussi à l'analyse d'images et de discours 'agissants' dans les transformations de l'espace.

Le troisième tableau, sans doute plus 'réaliste' dans son objet de préoccupations comme dans sa construction, s'attachera lui à dépeindre en détails un contexte d'extrême proximité du Plateau des Capucins. Au pied du plateau, on verra ainsi que la vie quotidienne ne regarde le projet voisin au mieux qu'avec une certaine vigilance, et que les préoccupations se situent ailleurs, à savoir dans la construction quotidienne et permanente d'un autre véritable projet, social mais aussi spatial, avec d'autres méthodes, d'autres visées, pas forcément incompatibles d'ailleurs avec son contexte, bien au contraire. Avec une approche résolument plus 'anthropologique' qui laissera encore plus de place à la parole d'une habitante-actrice comme l'expression d'un vécu, on cherchera à replacer le projet de cette 'modeste' rue dans des enjeux urbains beaucoup plus larges qu'il n'y paraît.



1909

Premier tableau. Catastrophes et paradoxes : situation problématique.

« La Raison technicienne croit savoir comment organiser au mieux les choses et les gens, assignant à chacun une place, un rôle, des produits à consommer. Mais l'homme ordinaire se soustrait en silence à cette conformation. Il invente le quotidien grâce aux arts de faire, ruses subtiles, tactiques de résistance par lesquelles il détourne les objets et les codes, se réapproprie l'espace et l'usage à sa façon. »¹

Si l'on peut identifier dans tout territoire construit l'expression simultanée et itérative d'une organisation « politique » et d'une autre, davantage de l'ordre du vécu et de l'habiter, ce qui fait le caractère atypique de la ville de Brest est peut-être l'apparent déséquilibre entre ces deux dynamiques. En effet, en considérant cette ville au travers d'une focale large, Brest apparaît assez nettement comme une ville profondément inféodée dans son histoire à des intérêts d'échelle nationale et d'ordre stratégique car militaire, ce dont on peut identifier l'expression en termes spatiaux depuis sa création éminemment politique au XVII^{ème} siècle jusqu'à nos jours, en passant par sa destruction lors de la libération en 1944 et les conditions de sa reconstruction au lendemain de celle-ci. Cependant, cette histoire presque exagérée dans sa non spontanéité permet de mettre en lumière d'une manière d'autant plus amplifiée ce qui se dessine lorsque l'on réduit la focale d'approche, à savoir les interactions complexes et souvent ambivalentes qui alimentent l'émergence d'une culture locale et ses traductions en termes de représentations de la ville, mais aussi en termes d'action sur et dans l'espace.

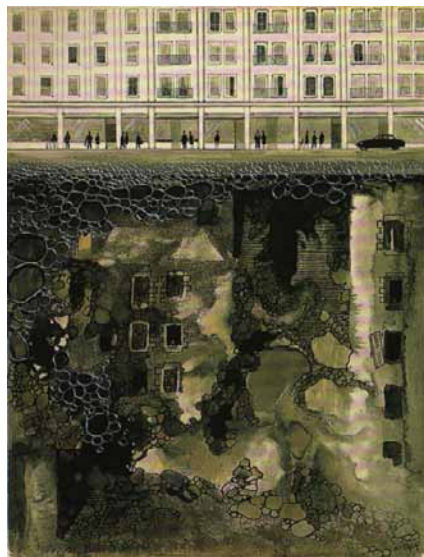
Afin de rendre intelligibles les dynamiques complexes à l'œuvre dans les différents projets brestois, il est naturellement nécessaire de les replacer dans leur contexte. Comme nous l'avons évoqué précédemment, le caractère atypique de la situation brestoise pose la question de sa difficile mise en récit : comment mettre en lumière pour un non Brestois l'importance de ce qui pourrait paraître anecdotique? Et comment choisir des mots pour parler à un Brestois de ce qui est généralement partagé mais ne s'exprime que de manière diffuse, tout ce qu'un récit chronologique nécessairement trop réducteur occulterait? De ce fait, et dans le souci de ne pas opérer cette mise en situation à la manière d'un récit historique forcément trop léger voire simpliste au regard

¹ Michel De Certeau. *L'invention du quotidien. Arts de Faire*. Folio essais. 1990.

de la littérature fournie existant déjà à ce sujet, cette partie sera organisée plutôt comme une exploration thématique, en cherchant à en faire émerger les questions les plus dynamiques et porteuses de certains enjeux qui s'expriment de manière continue et diffuse dans tout ce qui sera abordé par la suite. Il me semble en effet plus porteur d'envisager cette mise en situation sous forme d'une série de problématiques formulées sous forme de couples dynamiques (souvent paradoxaux) permettant de soulever et de mettre « au travail » certaines de ces spécificités du contexte, difficilement appréhendables de manière statique de par la multiplicité des aspects qu'elles convoquent et la diversité des formes qu'emprunte leur expression. Pour résumer, nous aborderons la notion de contexte en parlant de déconstruction/construction plus que de la « reconstruction » en tant que telle, de ville militaire et de culture antimilitariste plutôt que d'activités socio-économiques, de planification/réaction plutôt que de processus politiques, de ville « moche où il fait bon vivre » plus que d'esthétique urbaine ou encore de culture critique plutôt que d'opinion publique. En bref, il s'agira dans cette partie de s'attacher à ce qui est mobile et incertain plus qu'à ce qui est établi, aux représentations et aux mots plutôt qu'aux faits¹, en essayant de faire émerger ce qui serait en somme une grille de lecture située.

1. Une sédimentation symbolique : représentations d'une ville en (re)construction

Il est de certaines situations construites qui refusent de se plier aux critères d'une analyse urbaine qui s'appuierait sur les 'traditionnels' outils de lecture typomorphologiques, de par le caractère exceptionnellement non continu de leur évolution, et qui amènent de ce fait à reconsidérer le choix des méthodes d'approche. Si nombreux sont les exemples de constructions planifiées (lotissements, opérations d'extension urbaine...) ou de reconstruction partielle (d'un quartier, d'un îlot, d'un immeuble) après une guerre ou une catastrophe naturelle, plus rares sont les villes qui ont fait l'objet d'une destruction et d'une reconstruction presque totales. Pour chercher à guérir le traumatisme que représente la destruction du cadre bâti dans et avec lequel s'étaient établies les représentations et identifications locales et ainsi tenter de combler un vide, on a souvent cherché à reconstruire plus ou moins à l'identique les centres anciens :



Renaissance de Brest, gouache sur papier, 1972

Pierre Péron, Peintre de la Marine

¹ D'où la variété du corpus qui sera convoqué : ouvrages historiques, géographiques, littérature, films, chansons populaires, expressions brestoises, mythologie locale, paroles glanées, extraits d'entretiens, etc.

les exemples sont nombreux en Europe Centrale, particulièrement en Pologne (Varsovie, Gdańsk, Wrocław...), un peu plus rares en France, avec entre autres Saint-Malo où le choix fut fait d'une reconstruction visant à évoquer la forme urbaine d'avant-guerre. Mais Brest, comme le Havre ou Saint-Nazaire, a fait l'objet d'une véritable tabula rasa, modifiant profondément à la fois le plan de la ville, son type de bâti, et même pour Brest, sa topographie. Au traumatisme de la destruction s'est donc ajouté dans ce cas-là la perte de tous les repères autour desquels s'était construit et organisé le vécu des habitants, ce qui a modifié en profondeur l'inscription de la ville en termes de représentations socio-spatiales.

Cependant, il serait hasardeux de penser que ce changement de référents ait pu être aussi catégorique que le bouleversement formel fut brutal. En effet, si la reconstruction planifiée des années cinquante cherchait peut-être à profiter de la situation pour substituer à la ville ancienne une ville moderne, correspondant à un mode de vie nouveau, il est difficilement imaginable qu'une telle substitution puisse s'opérer de manière aussi tranchée, et la ville d'avant-guerre a bel et bien continué d'exister dans les esprits, comme un sous-sol (au sens propre comme au figuré) définitivement relié à la ville reconstruite et interagissant directement avec ses représentations. Afin de ne pas se limiter à cette lecture simplifiée d'une ville qui pourrait passer pour définitivement 'schizophrène', il est intéressant d'explorer plus précisément les points et zones d'articulation entre ces deux villes et de s'intéresser aux processus qui caractérisent cette 'sédimentation symbolique', avec comme postulat que c'est dans ces interactions que s'inscrivent aujourd'hui certaines des représentations socio-spatiales les plus essentielles de la ville de Brest.

Images d'une ville en ruines : destruction et traumatisme

Le 18 juin 1940, au point d'orgue de la débâcle de l'armée française face aux troupes allemandes, la flotte de la Marine française abandonna le port militaire de Brest avec toutes les embarcations susceptibles de prendre la mer (navires de commerce entre autres) pour traverser la Manche et se rendre en Angleterre, laissant l'armée allemande en prendre possession dès le lendemain pour plus de quatre années d'occupation. Du fait de la situation stratégique du port de Brest, l'armée allemande en fit très vite une de ses principales bases de sous-marins de l'Atlantique, permettant entre autres de contrôler l'accès à la Manche. De ce fait, les bombardements de la ville par l'aviation anglaise commencèrent dès juin 1940 et se poursuivirent avec une certaine inefficacité militaire jusqu'en août 1944 sans ne jamais parvenir à réellement mettre à mal la base sous-marine allemande, mais causant la mort de près de 450 personnes et la destruction de 2000 immeubles. Cependant, c'est lors des combats de la 'Bataille de Brest' durant l'été 1944 que sera totalement détruite la ville de Brest, livrée pendant plus d'un mois à la conjonction de toutes les forces de destruction, et alors évacuée de l'essentiel de ses habitants, réfugiés dans les campagnes environnantes : combats de rue, bombardements à répétition, pilonnages par l'artillerie et la Marine anglaise, sans oublier les actes de sabotage de l'armée allemande et son usage de la politique de la terre brûlée. Le 17 juin 1944 marque alors la libération officielle de ce qui n'est alors plus qu'un champ de ruines.

Au-delà de ce résumé très simplifié des événements qui se sont déroulés à Brest lors de la seconde guerre mondiale, il est intéressant de s'attacher aux différentes traces qu'a pu laisser cette période dans l'imaginaire collectif des Brestois. On peut notamment citer quelques exemples de récits, contemporains ou non de la libération, qui soulèvent avec force la violence causée par la découverte d'une ville en ruine, devenue presque inconnue de ceux qui l'ont pourtant habitée, laissant déjà entrevoir la difficile problématique de la perte des référents spatiaux antérieurs.

« Lorsque commença l'hiver de 1944, si l'on excepte les quartiers périphériques, eux-mêmes durement atteints, rien ne subsistait, ou presque, d'une ville que ses fils avaient passionnément aimée. L'Arsenal présentait alors un tel chaos de ferraille et de pierre qu'on put imaginer de le reconstruire ailleurs. Au-dessus du port de commerce détruit, les altières demeures du Cours d'Ajot, qui semblaient 'faites pour des commodores en nostalgie de l'Océan', n'étaient plus que décombres. [...] »¹

Cette perte traumatique de lieux chargés de vécu pour les Brestois va de pair avec la peur d'une perte de lisibilité à une échelle nationale voire même internationale, du fait de l'anéantissement de ce qui conférait auparavant à la ville de Brest une notoriété certaine. Cela annonce déjà ce qui constituera un des problèmes d'identité majeurs durant au moins les cinquante années

¹ Yves Le Gallo in *Images d'une ville ; Brest alias Brest*, ouvrage collectif, Madraga, Liège, 1992

suivantes, à savoir un ce que l'on pourrait qualifier de 'complexe d'infériorité patrimoniale'¹

« *La rue de Siam, connue des marins du monde entier n'existe plus. La place Anatole France, si vivante n'existe plus. Une ville inconnue : les Brestoises eux-mêmes ne se reconnaissent plus dans le dédale des ruines* »²



Photographie aérienne de la ville intra-muros, 1945, archives municipales de Brest.

Par ailleurs, il est nécessaire de pointer en parallèle ce qui d'une manière plus générale contribue à inscrire très profondément dans l'imaginaire collectif ce qui s'apparente à une vision cauchemardesque, largement relayée par les récits des nombreuses personnes qui ont parcouru ce champ de ruines lors de leur retour à Brest après la libération : presque chaque Brestois a pu entendre parents ou grands-parents lui raconter cette découverte de la ville en ruines, et nombreux sont les récits d'époque relatant une situation quasi post-apocalyptique, certains journalistes faisant même la description d'un 'paysage lunaire'³. Cette vision cauchemardesque d'une ville dont seuls quelques morceaux de façades tiennent encore debout se trouve aussi très fortement relayée par les nombreux documents photographiques d'époque. La force de ces photographies, sur lesquelles le caractère fantomatique des immeubles se retrouve d'autant plus amplifié par le grain et le flou de l'iconographie en noir et blanc de l'époque, fait que celles-ci ne peuvent passer pour uniquement

¹ Voir la partie *Complexes et fiertés : une identification paradoxale ?*

² Alain de la Noë in *Brest, ville héroïque et martyre*, Rennes, Imprimerie bretonne, 1946.

³ François Péron, *Ouest-France* du 20 septembre 1944.

illustratives, et agissent d'une manière bien plus dynamique. En effet, on peut supposer qu'elles jouent, de par leur caractère fortement problématique, un rôle certain dans les représentations de la ville, aujourd'hui encore, en plaçant l'image de la ville en ruines comme une charnière qui démultiplierait et amplifierait (parfois excessivement) les contrastes entre la ville détruite et son alter ego reconstruite.

Planification et fantasmes vernaculaires : la ville reconstruite comme amplificateur du 'pittoresque perdu'

On a vu précédemment que l'image et les récits de la ville en ruines pouvaient jouer un rôle important dans la lecture que l'on peut avoir de celle-ci aujourd'hui, et que ceux-ci pouvaient même contribuer à amplifier la différenciation qui est faite entre la ville d'avant-guerre et celle, reconstruite, qui s'y est superposée, en allant parfois jusqu'à la mise en opposition pure et simple. En effet, cette ville reconstruite se trouve très souvent caractérisée par une mise en comparaison avec la ville disparue, définition relative qui fausse nécessairement son appréciation par une amplification des divergences. Ainsi, la rigueur 'austère' du plan en damier et l'apparente uniformité des immeubles de la reconstruction agissent comme un filtre de lecture qui ne peut qu'intensifier le pittoresque de la ville d'avant-guerre, opérant une sorte de mystification de celle-ci. Réciproquement, l'image de cette ville pittoresque mystifiée, parfois considérée à tort comme très vernaculaire, amplifie elle aussi les qualités prêtées à la ville reconstruite¹ : sobriété, rectitude, planification...

En laissant de côté l'enthousiasme des années de la reconstruction, cette définition relative qui amplifie paradoxalement l'image négative de la ville neuve a pendant longtemps fait consensus, tout le monde s'accordant sur le manque de 'charme' de la ville reconstruite. En 1980, le maire de Brest lui-même en parlait en ces termes dans un bulletin municipal :

« Brest est une ville qui a perdu le charme des rues étroites, des vieux quartiers d'avant-guerre. Le Centre a été entièrement reconstruit, laissant la place à de larges avenues et à un urbanisme rectiligne peu propice à la vie collective. »²

On peut même trouver certains exemples encore plus représentatifs de cette définition relative, allant même jusqu'à envisager la reconstitution d'un cadre pittoresque dans le centre reconstruit, comme une sorte de seconde reconstruction qui solutionnerait à la fois le problème de déficit patrimonial, et celui de la difficile référence à ce qui serait une figure 'traditionnelle' de la centralité.

¹ Pourtant, le plan de reconstruction de Brest comme les typologies de bâti s'avèrent très classiques dans leur conception, à la différence de la reconstruction très radicale du Havre par exemple

² Francis Le Blé, maire de Brest, *Vivre à Brest, 1977-1980, trois ans de mandat municipal*, dans le bulletin municipal de 1980.

« Ce qui crée un véritable centre, c'est l'impression que les gens ont de quitter un peu leur univers journalier et de rentrer dans autre chose [...]. Cette impression n'existe que dans les quartiers à rues étroites et piétonnes, pavées dans la plupart des cas, de petits magasins où les gens peuvent fouiller, de petits restaurants, etc. C'est presque créer une ville ancienne dans une ville moderne. [...] Pour recréer un véritable centre, à mon avis, il convient de recréer de petites rues un peu anarchiques et pavées. »¹

Cette problématique amenée par la difficile adéquation de la ville à la figure 'paradigmatique' de la centralité se retrouve de manière récurrente à Brest tout au long de la seconde moitié du XX^{ème} siècle, et il est fréquent d'entendre dire des Brestoïses eux-mêmes que leur ville n'a aujourd'hui pas de véritable centre, ou en tous cas qu'ils ne reconnaissent pas dans le quartier Siam ce qui serait le cœur de leur cité². En réalité, les fonctions traditionnelles de la ville-centre ont eu tendance à se relocaliser différemment au cours de la reconstruction. En effet, pendant les quinze années qu'a duré la reconstruction, les activités commerciales et autres fonctions traditionnelles du centre se sont tout naturellement implantées là où se situaient les lieux de vie, l'intra-muros n'étant alors qu'un vaste chantier. Cela peut s'expliquer par un concours de circonstances qui a profondément modifié la structure de la ville : 1945 voit la création du 'Grand Brest' par agrégation de trois communes voisines (Lambézellec, St-Pierre Quilbignon et St-Marc), communes sur le territoire desquelles sont aussi le plus souvent installées les grandes cités temporaires en baraques. Ces bourgs (relativement épargnés par les bombardements, et jusqu'alors peu urbanisés) se sont alors assez naturellement affirmés comme de nouveaux pôles de centralité, devenant progressivement de véritables quartiers encore aujourd'hui fortement identifiés. Parallèlement et de manière indissociable, c'est tout aussi logiquement le long des axes reliant ces quartiers que s'est distribuée la vie de la cité, à la manière de faubourgs continus, donnant progressivement naissance à la situation que l'on connaît aujourd'hui : une ville dont les fonctions de 'centre' sont principalement étirées le long d'un axe de plus de trois kilomètres et quelques unes de ses ramifications, où il suffit souvent de s'écarter d'une seule rue parallèle pour ne plus trouver aucun commerce. La force d'attraction du centre reconstruit s'est alors retrouvée fortement amoindrie, celui-ci devenant finalement presque comme l'un des quartiers de la ville. On voit bien ici que la question de la forme urbaine n'intervient que très peu, voire pas du tout, dans ce qui est considéré comme un déficit de centralité, et que la structure selon laquelle s'est organisée la ville résulte plutôt d'un processus long et complexe.

Afin d'illustrer le fait qu'une reconstruction du centre plus traditionnelle n'aurait pas forcément influé sur cette structuration, on peut citer le cas de Varsovie : le choix y fut fait d'une reconstruction de la ville intra-muros à l'identique, mais le temps du chantier laissa ses fonctions traditionnelles s'installer plus loin, et s'étirer également sur plus de deux kilomètres.

¹ Le Président de l'association amicale des Sapeurs-pompiers de la Communauté Urbaine de Brest dans une lettre du 28 juin 1980 au maire de Brest.

² Il est intéressant de noter la grande variété des périmètres que recouvre l'appellation 'centre-ville' pour les habitants de Brest.

Aujourd'hui, si la vieille ville y est certes pittoresque, elle ne représente plus qu'une figure très spécifique de la centralité, et n'abrite que des fonctions très spécialisées : centre-ville des touristes, 'centre' patrimonial, presque parc mémorial pour les habitants de Varsovie, le centre névralgique de la ville s'étant établi à deux kilomètres de là, autour de la gare et du 'Palac Kultury i Nauki'¹.

Cela démontre assez bien le caractère presque anecdotique de la question de la forme dans l'inscription spatiale des pratiques de l'urbain, et même si une reconstruction à l'identique a peut-être permis à Varsovie de combler artificiellement le vide créé par la destruction des symboles historiques, référents patrimoniaux partagés, celle-ci n'a pas pour autant permis d'entraver l'évolution spontanée d'une structure urbaine s'affranchissant de la figure de centralité. Cependant, cette question de la forme reste pourtant très souvent convoquée à Brest pour expliquer le manque de vitalité et d'attractivité du quartier Siam par son inadéquation supposée au 'mythe' de la ville vernaculaire d'avant-guerre.

La mystification d'une ville détruite : du symbole à l'icône

S'il est indéniable que la reconstruction a très profondément remodelé la forme de la ville et même sa topographie, l'appréciation de celle-ci tend souvent à occulter certaines caractéristiques de la ville détruite pour n'en sélectionner que celles que l'on veut bien lui prêter : ainsi, le vieux Brest se retrouve souvent mystifié, associé à ses rues étroites et sombres, ses escaliers, ses tavernes et personnages peu fréquentables, tout un folklore portuaire qui tend à cacher que cette ville était aussi une ville militaire, planifiée et réglée, dont la forme résultait déjà davantage de décisions politiques que d'une évolution vernaculaire, et où la vie sociale était très codifiée et hiérarchisée, loin de l'image d'une 'cour des miracles' qui est souvent favorisée dans les fictions qui y prennent place. Le rôle joué par la fiction dans la mystification du vieux Brest est peut-être aujourd'hui bien plus important qu'il n'y paraît : ainsi, l'image de cette vieille ville se construit, pour les générations qui ne l'ont pas connue, autour des récits et descriptions de leurs parents ou grands-parents, mais également de manière très forte autour des romans et films dont l'action y est située. On pense entre autres aux nombreux écrits de Pierre Mac Orlan qui mettent en scène un vieux Brest peuplé de personnages inquiétants errant au travers d'un dédale de ruelles et d'escaliers, dans une atmosphère portuaire sombre et embrumée. On peut aussi citer le roman *Querelle de Brest* écrit par Jean Genet en 1947 (juste après la libération), lequel utilise ce décor pour camper une intrigue noire et troublante où se retrouvent volontairement amplifiés ces stéréotypes et fantasmes de la ville portuaire : encore une fois, marins, brume, prostitution, tavernes, meurtres...

¹ Le 'Palac Kultury i Nauki' (palais de la culture et de la science), un imposant gratte-ciel offert par Staline aux Varsoviens en 1951, s'est imposé comme un véritable 'landmark' du nouveau Varsovie, malgré qu'il fut et soit encore décrié pour le symbole qu'il représente.

« À mesure qu'on descend vers le port, le brouillard s'épaissit. Il est tel, à Recouvrance, après que l'on a franchi le pont de la Penfeld, que les maisons, les murs et les toits paraissent flotter [...] Les crimes sont à Brest aussi rares qu'ailleurs, mais par le fait du brouillard, de la pluie, du ciel épais et bas, de la grisaille du granit, du souvenir des galériens, [...] l'atmosphère nous paraît non seulement favorable mais encore essentielle à l'éclosion d'un meurtre. »¹

Son adaptation cinématographique *Querelle*² réalisée par Fassbinder en 1978 y ajoute encore une couche de mystification par une stylisation très esthétisante du décor et des personnages : on n'y voit pas du tout la ville, mais une image de celle-ci, une atmosphère, un décor de pierre en carton pâte fait d'escaliers, de terrasses, de jetées, de bars et de maisons closes éclairés à la bougie...



Image extraite du film *Querelle*, Fassbinder, 1978

Ces deux exemples mettent en lumière le rôle très important de la fiction dans la mystification de la ville d'avant-guerre, en ce sens que celle-ci s'y trouve représentée sous des traits sélectionnés et fortement amplifiés. En se fiant uniquement à ces récits, on pourrait s'imaginer une ville toute entière constituée d'escaliers et de ruelles tortueuses, ce que beaucoup de monde accepte volontiers de qualifier de 'mythe' tout en s'y revendiquant attaché. Pour exemple, on peut citer un extrait du texte de présentation de l'association Vivre la Rue :

« Partie intégrante d'un certain mythe brestois, elle [la rue St-Malo] confond dans ses souvenirs l'austérité de Choquet de Lindu, le calvaire des femmes repenties du Refuge Royal, la misère des ouvriers, la sueur des artisans, les chants de marins et les cris des enfants... La RUE reste un vivant témoignage d'une certaine histoire brestoise [...]. »³

Il est intéressant de souligner ici l'emploi de l'expression 'une certaine histoire brestoise' : en effet, force est de constater que ce mythe d'une ville toute entière conforme à cette image n'est qu'une extrapolation, voire presque un fantasme. S'il existait effectivement à Brest des ruelles tortueuses, escarpées

¹ Genet Jean. *Querelle de Brest*. Gallimard. 1947.

² *Querelle*, Fassbinder, 1978, sorti en salles en 1982.

³ Extrait du texte de présentation de l'association *Vivre la Rue*.

et structurées de manière vernaculaire, celles-ci ne concernaient qu'une partie somme toute assez restreinte de la ville, à savoir le bas de Recouvrance, la majorité du périmètre intra-muros étant de toute autre nature, c'est-à-dire très largement dominée par un urbanisme et une architecture d'ordre militaire. On note d'ailleurs dans certains écrits datant de bien avant la seconde guerre mondiale un certain nombre de critiques parfois assez similaires à celles qui peuvent être faites aujourd'hui à l'égard de la ville reconstruite, entre autres quant à la régularité de son plan et l'uniformité de ses immeubles :

« Dans la multitude de travaux faits à Brest, il règne une mesquinerie d'architecture, une aride simplicité que la grandeur des proportions extérieures ne rachète jamais [...] Michel Ange eût fait de Brest une des merveilles du monde. Choquet et ses prédécesseurs n'en ont fait qu'une énorme masse de pierre : je m'y sens étouffé, je n'y suis pas à mon aise »¹.

Gustave Flaubert en dresse même dès 1848 un portrait extrêmement dépréciatif, situant cette ville 'artificielle' comme diamétralement opposée aux canons du romantisme. À noter, l'évocation d'une 'propreté imbécile', là où le 'mythe brestois' privilégie d'ordinaire les petites rues sombres, sales et malfamées.

« Si vous n'êtes pas ingénieur, constructeur ou forgeron, Brest ne vous amuse pas considérablement. [...] Ici la nature est absente, proscrite, comme nulle part ailleurs sur la terre, c'en est la négation, la haine entêtée [...] On admire beaucoup la symétrie factice et la propreté imbécile »²

Il semble donc que cette image d'une ville fortement planifiée ne soit pas exclusivement réservée à la ville reconstruite, et que celle-ci existait déjà avant-guerre. Néanmoins, celle-ci coexistait déjà bel et bien avec une certaine réalité pittoresque indéniable, coexistence de laquelle a progressivement émergé ce 'mythe brestois', comme si la situation préfigurait déjà ce que l'on a qualifié précédemment de 'définition relative'. Il semble que ce paradoxe dynamique soit bien plus qu'un simple détail dans les phénomènes d'identification à l'œuvre, et on peut supposer qu'il en constitue même un des moteurs essentiels. Dans sa thèse *Brest en reconstruction, antimémoires d'une ville*, Pierre Le Goïc soulève et développe ce paradoxe, montrant en quoi il y a bien coprésence de ces deux images de la ville, qui ne rentrent pas nécessairement en conflit mais s'alimentent par contre réciproquement.

« Une ambivalence certaine semble bien régir les rapports des Brestoises avec le pittoresque social, portuaire et romantique qui sert de filtre à tant d'évocations de leur ville. Mi-figue, mi-raisin quand les clichés viennent d'ailleurs, et en même temps capables, voire fiers, de se les appliquer à eux-

¹ Jacques Cambry (1742-1807), *Voyage dans le Finistère*, édition complète. Fac simile édité par Gérard Montfort, Le Portulan, Brionne, sans date

² Gustave Flaubert, *Par les champs et par les grèves*, 1848 dans Maurice Nadeau, *Œuvres et correspondance de Gustave Flaubert*, Lausanne, Rencontre, 1964.

mêmes, peut-être même flattés que des écrivains d'envergure nationale aient daigné leur tendre leurs miroirs déformants »¹.

Il n'est en effet pas rare d'entendre revendiquer simultanément la nostalgie du vieux Brest supposé pittoresque, et un certain attachement paradoxal à la ville reconstruite par ailleurs souvent dénigrée, comme si finalement le mythe de la ville détruite suffisait à faire 'apprécier' sa remplaçante... On peut considérer que la relative autonomisation de la figure du vieux Brest, qui s'est opérée progressivement par ses différentes mises en récits, marque un changement progressif de statut pour la ville d'avant-guerre, qui passe petit à petit de celui de symbole à celui d'icône : l'image de ce qui a disparu tend à s'affranchir de la réalité qu'elle représente. Outil de souvenir pour ceux qui ont connu sa réalité, l'image mythique devient objet en construction pour tous ceux qui n'ont pu parcourir la ville disparue qu'au travers de ses mises en récit. Il paraît alors porteur de s'intéresser d'un peu plus près au rôle joué par l'iconographie dans cette mystification, et de chercher à identifier plus précisément ses conséquences sur l'imagibilité de la ville aujourd'hui.

Le gris, le noir et blanc : le rôle de l'iconographie dans les représentations de la ville.

Si l'imagibilité de la ville de Brest s'exprime comme nous l'avons vu en grande partie par le biais de ses mises en récit, il est nécessaire de considérer aussi sérieusement le rôle essentiel joué par ses représentations picturales. Nous avons évoqué plus haut la force évocatrice que pouvaient porter les photographies de la ville en ruines, et nous pouvons tenter d'opérer maintenant une analyse similaire, portant cette fois sur une lecture comparée des photographies d'avant-guerre et d'après-guerre, jusqu'à nos jours, afin de mettre en lumière les différentes influences que celles-ci peuvent avoir sur nos représentations de la ville aujourd'hui.

En effet, l'image pittoresque associée au vieux Brest ne peut que se trouver amplifiée par les nombreuses cartes postales et photographies anciennes que l'on peut en voir, et qui montrent une ville sensiblement différente de celle que l'on connaît aujourd'hui. Cependant, celles-ci restent représentatives d'une 'autre époque', et donnent à voir d'autres usages de l'espace, d'autres manières d'être dans l'espace public, qui ne sauraient être directement mis sur un même tableau que ceux d'aujourd'hui.

¹ Pierre Le Goïc, in *Brest en reconstruction, antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, 2001.



Carte postale de Brest au début du XXème siècle, date inconnue, archives municipales de Brest.

Si l'on prend par exemple cette photographie de la ville de Brest avant-guerre, on est tout de suite frappé par l'animation qui semble régner sur la place, les allées et venues incessantes des passants, les réverbères rustiques, la surcharge des devantures des magasins, l'aspect patiné des façades, etc. Il serait tentant de voir là une image assez aguicheuse de ce que pourrait être cette place aujourd'hui, si elle avait survécu aux bombardements, mais cela serait risqué à plus d'un titre. Il existe en effet de telles photographies concernant presque toutes les villes, et il en est très peu qui correspondent réellement à ce qui y est donné à voir aujourd'hui. Imaginons un instant le même cliché, aujourd'hui, en couleurs cette fois : les enseignes des magasins auraient vraisemblablement été remplacées par celles que nous connaissons, banalisées, les remparts auraient peut-être laissé place à un parking, les pavés auraient disparu sous l'enrobé, les grilles du fond seraient remplacées par des feux tricolores, les passants quitteraient le centre de la place pour se retrouver sur d'étroits trottoirs pour moitié d'entre eux, et au volant de leur voiture pour l'autre moitié, les réverbères, inadaptés aux nouvelles fonctions de la rue, auraient sûrement eux aussi disparu... Bref, il ne resterait peut-être plus de 'pittoresque' que certaines façades, encore que celles-ci pourraient sur un cliché en couleurs rester tout aussi grises, perdant au passage leur qualificatif de 'patiné' pour gagner en échange celui de 'sale'. Ajoutons un ciel brumeux à tout cela et prenons le soin d'enlever son grain à la photo, et l'on obtiendrait un cliché somme toute assez similaire à certains de ceux que l'on peut prendre aujourd'hui dans d'autres quartiers de la ville. Jean Le Goualch, retraité des services de la mairie de Brest, a publié plusieurs ouvrages édités localement, dans lesquels il met de cette manière, en vis-à-vis, et non sans une certaine nostalgie, des clichés d'avant-guerre et des clichés contemporains. Si les pages concernant la ville intra-muros montrent comme attendu d'énormes différences dans les couples de photos, qui appellent à une exploration curieuse, celles qui sont les plus frappantes sont peut-être celles qui font figurer d'autres quartiers, où les immeubles ont résisté aux bombardements : on voit alors avec quelle

facilité on peut se laisser séduire par des clichés en noir et blanc, alors que leurs homologues couleurs se montrent finalement d'une grande banalité, et ce sans pourtant que grand-chose ne diffère de l'un à l'autre.

Si l'on peut se prêter à cet exercice amusant dans n'importe quelle autre ville, et si le fait qu'une photographie soit le reflet d'une époque fait figure de lieu commun, il porte ici un sens tout particulier : du fait de la destruction de la ville en 1944, ces clichés du centre-ville sont parmi les derniers qui fassent figurer le vieux Brest, et ils participent de ce fait eux aussi de manière très active à la mystification de la ville disparue. Ces photographies perdent leur historicité pour s'inscrire dans une certaine forme d'intemporalité : elles donnent à voir ce qui fut, mais dont on ne trouve plus trace aujourd'hui, dont on ne peut pas apprécier l'évolution, les transformations. Elles deviennent icônes.

En vis-à-vis, on pourrait analyser les photos datant des années de la reconstruction, qui véhiculent aussi une certaine vision de la ville, elle aussi assez différente de celle d'aujourd'hui. Ces nombreux clichés donnent à voir la ville qui fut surnommée 'Brest la blanche' dans les années qui suivirent la reconstruction, mettant en avant les attributs de la modernité : des rues larges et aérées, taillées pour la voiture, des locaux adaptés aux nouvelles enseignes commerciales, des immeubles modernes et confortables...



La rue de Siam reconstruite, dans les années 50, archives municipales de Brest.

Ce qui est particulièrement intéressant à souligner ici, c'est le glissement progressif qui s'est opéré à partir de la reconstruction, de l'image d'une ville 'moderne et blanche' suscitant alors un grand enthousiasme dans le contexte de l'après-guerre, vers celle d'une cité 'austère et grise' encore très largement répandue de nos jours. Il est également intéressant de croiser cette approche iconographique avec certaines des représentations que se font aujourd'hui les Brestois eux-mêmes de leur ville. On peut entre autres remarquer la grande récurrence de la couleur grise dans les descriptions ou simples évocations de la ville.

« Notre ville a suffisamment une réputation de ‘ville grise’ pour que l’aménagement du plateau des Capucins constitue une occasion idéale d’y ajouter une sérieuse touche de qualité de vie. »¹

« Brest est déjà si grise, il faut davantage de vert... »²

« Ce que je n’aime pas à Brest : le manque de couleurs. »³

S’il est vrai qu’un certain nombre d’immeubles de la reconstruction ont mal vieilli du fait d’un manque d’entretien, et que le temps, souvent gris de fait, n’arrange pas forcément les choses, comment expliquer le fait que cette image de ville grise soit le plus souvent associée à sa reconstruction, alors que l’on peut supposer qu’elle le fut tout autant avant-guerre, sinon que par l’influence des photographies en noir et blanc, ouvertes à toutes les interprétations colorées ? Si la ville d’aujourd’hui est grise, celle d’avant-guerre restera elle définitivement en noir et blanc.

Pierre, bois, béton : généalogie d’un modèle.

Si l’emploi du mot ‘gris’ et de tous ses dérivés revient aussi souvent lorsque l’on parle de Brest, c’est peut-être aussi parce qu’il se retrouve associé à une époque, à des types de constructions, à des matériaux. Aussi, on le voit très régulièrement couplé au mot ‘béton’ et à toutes ses déclinaisons. On peut alors identifier ce qui serait de l’ordre d’un stéréotype assez largement partagé, qui associe une couleur (le gris) à un matériau (le béton) et à un type de bâti (le ‘bloc’).

« Peut-on éviter de faire encore des blocs d’immeubles? Et si les Capucins étaient l’opportunité pour Brest d’éviter ces "blocs d’immeuble", au moins une fois, sur quelques hectares? »

« Mais, par pitié, épargnez-nous le projet Fortier !!! Non merci aux blocs de béton grisâtres ! »

« Le vert y est également présent, ce qui manque cruellement à notre ville. En espérant que le bétonnage du projet Fortier ne soit pas sélectionné ! »

« Le projet Fortier me semble trop tourné vers le béton, il faudrait arrêter d’y penser, au béton, à Brest ! »⁴

À en croire de nombreuses paroles d’habitants, le fait que ce ‘stéréotype béton’ permette de résumer en une idée simple ce qui caractériserait l’ensemble de la ville et porterait la responsabilité de sa mauvaise image semble faire consensus. Pourtant, dès lors que l’on y regarde de plus près, ce ‘béton’ ne semble pas aussi armé qu’il n’y puisse paraître: utile à l’évocation de la ville

¹ Extrait du livre d’or de l’exposition des trois projets du Plateau des Capucins en juin 2005.

² Ibid.

³ Extrait d’un témoignage sur la ville de Brest, www.linternaute.com

⁴ Extraits du livre d’or de l’exposition des trois projets du Plateau des Capucins en juin 2005.

dans son ensemble, il s'efface peu à peu lorsque l'on s'en approche. En effet, d'une part et sans doute malgré ses apparences, le centre-ville fut reconstruit de manière traditionnelle¹ (maçonnerie enduite) et non pas en béton. D'autre part, et de manière plus importante, il est à noter que finalement peu de monde n'inclura son propre logement à ce 'stéréotype béton' : les 'blocs de béton', c'est 'l'autre' quartier. Manière de dire plus que réalité, le 'bloc de béton grisâtre' fonctionne peut-être comme un énoncé performatif qui viserait à différencier, à qualifier la ville, à lui conférer une certaine originalité tout en véhiculant paradoxalement un sens dépréciatif. Pourrait-on pour autant parler d'un 'nouveau' référent identitaire ambivalent ? Il faut d'abord mettre en perspective ce que l'on pourrait identifier comme deux autres stéréotypes qui ont marqué, ou plutôt marquent aujourd'hui de manière rétroactive les représentations de la ville de Brest, la 'pierre' et le 'bois'.

Nul besoin de s'attarder trop longtemps sur ce qui participe du 'stéréotype pierre', que l'on a déjà évoqué plus haut en d'autres termes : celui-ci véhicule l'image de la ville ancienne, de ses rues étroites et pavées, de ses escaliers au charme pittoresque, de ses constructions denses, de ses remparts, mais il évoque également une certaine vie de la cité, des activités, des usages, une structure sociale particulière... Ce que j'appelle peut-être abusivement 'stéréotype bois', ce n'est pas un quelconque village gaulois primitif, mais tout ce qui a trait à un autre aspect extrêmement important et riche de conséquences dans l'histoire contemporaine de Brest : la ville 'provisoire'.

En effet, dès la libération, le retour très rapide et massif des habitants² réfugiés dans les campagnes environnantes a nécessité de trouver une solution efficace de relogement, alors que la ville était en ruines. Comme dans la plupart des villes françaises ayant souffert de la guerre, on installa alors des baraquements destinés à abriter logements, mais aussi commerces et établissements publics, mais qui prirent à Brest une échelle particulièrement impressionnante. On vit alors s'établir, sur les territoires non urbanisés des communes tout récemment annexées à la ville, et donc relativement à l'écart du centre en reconstruction, des cités provisoires aux proportions impressionnantes. La ville utilisa alors toutes ses réserves foncières susceptibles d'être aménagées pour édifier pas moins de 25 cités provisoires de tailles variées, constituées d'alignements stricts de baraques préfabriquées. Leur construction dura jusqu'en 1949, et certaines d'entre elles subsistèrent jusqu'à la fin des années 70. Malgré leur aspect et leur construction très rudimentaire, ces baraques, toutes reliées aux réseaux d'eau, d'électricité et de gaz, présentaient souvent un gain de confort important pour tous ceux qui avaient vécu les conditions spartiates de l'occupation, mais aussi pour tous ceux qui y expérimentaient pour la première fois souvent la vie en 'maison' et ses avantages (jardin, accès direct à l'extérieur)³.

¹ Mathon, architecte en chef chargé de la reconstruction, 'haïssait' lui-même ce matériau !

² Environ 50000 habitants avaient fui la ville au moment du siège, et 40000 revinrent dès la fin de l'année 1944.

³ Certaines de ces baraques, dites 'américaines' du fait de leur provenance, présentaient même un confort très supérieur à la plupart des appartements brestois d'avant-guerre.

Les habitants de ces cités en baraques ne tardèrent pas à s'approprier leurs lieux de vie à leur guise, y trouvant enfin pour nombre d'entre eux le 'chez soi' tant espéré. Par ailleurs, ces cités provisoires représentaient aussi, du moins pendant un temps, la réalisation d'une certaine utopie sociale¹ : toutes identiques et alignées rigoureusement sans aucune hiérarchisation, ces baraques accueillait des personnes issues de catégories sociales extrêmement variées. Ainsi, des personnes de toutes professions se retrouvaient soudainement voisines, toutes logées à la même enseigne, et partageant le même espace, puis très vite les mêmes équipements, souvent mis en place collectivement. Si cette mixité 'absolue' ne dura finalement que peu de temps, les ménages les plus aisés partant naturellement s'installer les premières dans les immeubles flambant neuf du centre reconstruit, elle marqua très profondément et durablement l'organisation sociale de la ville² par l'émergence d'une très forte solidarité dont on retrouve encore aujourd'hui de nombreuses traces. Cette atmosphère où l'entraide et la convivialité s'ajoutaient à l'optimisme ambiant des années d'après-guerre et à la relative autonomisation des cités (commerces, services et écoles y étaient inclus), donnait à ces cités de baraques de véritables airs de villégiature. Les Brestois s'attachèrent très fortement à cette 'vie simple' et nouèrent des liens très étroits avec leurs voisins, générant très vite une identification durable de ceux-ci à ce qui devenait alors de véritables quartiers.



Ville 'provisoire' sur le plateau du Bouguen, site des anciens habitants des baraques brestoises
www.lebouguen-lesbaraques.infini.fr

Progressivement remplacées par des logements 'en dur', le plus souvent des quartiers d'habitat social, ces cités temporaires ont très fortement marqué la

¹ Cette période correspond aussi à un ancrage très à gauche de l'électorat et à une très forte syndicalisation des ouvriers (de l'arsenal et aussi de la reconstruction) qui menaient alors d'importantes luttes sociales, tristement marquées par le drame du 17 avril 1950 où les forces de l'ordre tirèrent sur un manifestant.

² Cette organisation était très fortement hiérarchisée avant-guerre (militaires/civils, cadres/ouvriers, Français/Bretons...)

ville, ce dont on retrouve l'expression à plusieurs niveaux. Premièrement, les nombreux ouvriers de l'arsenal qui avaient avec leur famille pris goût au confort de la 'maison individuelle' et de la vie communautaire ne tardèrent pas à s'organiser sur un mode coopératif afin d'autoconstruire leur nouveau logement, ce qui donna naissance aux très nombreuses cités 'castors' aujourd'hui visibles à Brest. Deuxièmement, cette vie communautaire fut le berceau de nombre de patronages (laïcs et privés), amicales et autres clubs sportifs aujourd'hui encore très présents dans le paysage socioculturel de la ville. Enfin, nombre de brestois sont restés très fortement attachés à ces quartiers de baraques, aux relations qu'ils y avaient tissées, au mode de vie qui y était associé mais aussi aux espoirs qu'ils représentaient. Aussi, lorsqu'ils durent quitter, souvent à regret, cet habitat, très souvent ceux-ci ont-ils cherché à s'établir dans le même quartier, quand ce n'était pas dans les immeubles construits exactement sur les mêmes terrains. Ceux qui furent contraints de partir, aussi, ne manquent pas une occasion de rappeler leur attachement à ce qu'ils appellent encore et définitivement 'leur quartier', même très longtemps après. On peut aussi voir dans cette histoire des cités temporaires une des origines de la forte tradition qui consiste pour beaucoup de Brestois à émigrer ensemble à la belle saison vers les terrains de camping de la côte, même hors périodes de congés, n'hésitant pas à faire la route chaque jour pour aller travailler, et recréant d'une certaine manière ce mode de vie particulier, en le transposant de la baraque vers la caravane. Pour illustrer les fortes répercussions de cette période de l'histoire de la ville sur les référents identitaires actuels, on peut citer par exemple quelques extraits d'une chanson du groupe (très) local *Les Goristes*¹ intitulée non sans ironie 'Ça, c'est brestois', et dans laquelle ils ne manquent pas de faire référence à ce pan de l'histoire et de la culture locale :

« Avoir la culture des patros², qu'ils soient laïcs ou bien cathos : ça, ça c'est brestois ! [...] »

Être attaché à son quartier que d'puis vingt ans on a quitté : ça, ça c'est brestois !

*Vivre dans la caravane l'été, à Lampaul ou au Conquet : ça, ça c'est brestois !
Depuis qu'y a plus d' baraques en bois, dire que se perd l'esprit brestois :
ça, ça c'est brestois ! »³*

On peut donc peut-être ici parler d'un certain 'stéréotype bois'⁴ auquel seraient associées comme pour le 'stéréotype pierre' un certain nombre de caractéristiques identifiables : un matériau, des couleurs, une forme urbaine,

¹ Les Goristes est un groupe de 8 chansonniers brestois qui font revivre une certaine tradition de la 'chanson locale'. Leurs textes satiriques et critiques, parfois paillards, rebondissent souvent sur les actualités de la ville avec un certain sens de la parodie et de l'autodérision.

² 'patronages'

³ *Ça, c'est Brestois !*, paroles et musique de Henry Girou, Les Goristes, sur l'album *Sale temps pour les gros !*, 2003.

⁴ Bien que les baraques ne soient que très peu constituées de bois en réalité, tout comme le centre n'est pas en béton...

une organisation sociale, des usages... Le passage par ce troisième 'idéal' permet aussi sans doute d'expliquer un peu plus ce qui peut alimenter le 'stéréotype béton'. En effet, c'est très souvent en lieu et place de ces cités de baraques qu'ont été édifiés l'essentiel des quartiers d'habitat social de Brest, destinés à reloger dans des conditions plus dignes au regard des standards de l'époque ceux qui s'étaient pourtant fortement attachés à leur lieu et à leur mode de vie. C'est donc souvent à regret que ceux-ci quittèrent leur logement avant de voir leur quartier rasé afin de laisser place à des logements collectifs en barres et tours, de béton cette fois. On voit encore une fois ici comment un nouveau changement brutal et radical peut exacerber les contrastes dans les visions de la ville, affirmant encore plus les oppositions entre ces différentes visions 'stéréotypiques'.

Il apparaît donc de manière assez nette que ces trois stéréotypes idéaux ('pierre', 'bois', 'béton'), qui ont presque parfois valeur de paradigmes, s'articulent dans des interactions complexes : bien plus que de rentrer simplement en opposition, ils s'alimentent et se confortent mutuellement, demeurant presque indissociables, créant peut-être ce qui serait de l'ordre d'un 'modèle' de représentation de la ville, une grille de lecture partagée et spontanée qui ne manquera pas de s'exprimer à chaque nouvelle transformation de la ville, et ce quelle qu'en soit l'échelle.

Complexes et fiertés : une identification paradoxale ?

On peut maintenant tenter de pousser encore un peu plus loin la grille de lecture développée jusqu'ici pour l'étendre aux perceptions et aux représentations de la ville d'une manière plus générale. De la même manière que dans les articles précédents, on peut essayer d'identifier un autre 'paradoxe dynamique' conséquent dans les phénomènes d'identification à l'œuvre. En effet, il n'est pas rare de relever des avis et des paroles extrêmement tranchés dès que l'on cherche à en récolter qui concernent la ville de Brest. Cependant, encore une fois ces avis tranchés n'apparaissent pas étanches et étrangers les uns aux autres, et il est même fréquent de les entendre donner par une seule et même personne, parfois dans une même phrase.

Brest, 'ville moche où il fait bon vivre'... Cette formule inhabituelle résume peut-être à elle seule l'essentiel de ce paradoxe brestois qui qualifie tant les relations ambivalentes que peuvent entretenir les Brestois avec leur ville. Volontiers prêts à en dresser un portrait amer, mais prêts aussi à en prendre la défense à tout moment, les brestois paraissent doués d'un certain complexe dès que l'on évoque leur ville, mais savent aussi faire preuve d'une fierté tout aussi excessive. Comme on l'a vu plus haut, on peut trouver à ce 'complexe' une origine dans ce qui est perçu comme un 'déficit patrimonial' et donc un manque d'une certaine lisibilité positive au niveau national. Il est vrai qu'il n'est que très peu de monuments à Brest qui puissent à ce jour faire une renommée de la ville autre que celle basée principalement sur ses activités militaires, et il est d'ailleurs assez amusant de passer en revue les cartes postales éditées sur la ville de Brest : elles montrent principalement pour beaucoup d'entre elles le port militaire, des navires de la Marine Nationale, souvent le château (qui abrite la préfecture maritime), la rue de Siam et la Place de la Liberté reconstruites... Sur un littoral breton extrêmement touristique,

Brest fait figure d'exception, ne figurant que très sommairement sur les guides de voyage, souvent dépeinte sous un jour assez peu flatteur. Pourtant, si ce complexe est réel pour nombre de brestois, parfois ennuyés de n'entendre citer leur ville dans les médias nationaux presque qu'à l'occasion de mauvaises nouvelles (naufrages, marées noires, polémique du Clemenceau...), où son image se trouve souvent réduite à celle de son port militaire¹ et de sa préfecture maritime, il est aussi fréquent de les voir s'attacher à cette identité, voire même de la revendiquer parfois. De la même manière, il n'est pas rare d'entendre dire que 'ce qui est bien à Brest, c'est que la ville n'attire pas les touristes', comme si l'on se satisfaisait au final de cette situation, de cette image.

Au-delà de ce présumé déficit patrimonial, qui tendrait d'ailleurs à se résorber depuis quelques années², du fait du regain d'intérêt pour l'architecture des années cinquante, on peut aussi citer une expression devenue presque 'lieu commun', qui affirme que 'Brest est une ville où l'on ne passe pas, et qu'il faut avoir de bonnes raisons pour y aller'. Cette référence à la situation géographique de la ville, en terminus à l'extrême ouest de la péninsule bretonne, joue elle aussi un rôle important dans l'identification ou non des habitants à cette ville. Cette situation de ville 'non-carrefour', qui n'est pas contrecarrée non plus par son caractère portuaire (les activités militaires ayant entravé le développement du port de marine marchande), se retrouve elle aussi sollicitée de manière ambivalente, ce que l'expression citée plus haut résume assez bien : parfois frustrés que leur ville ne soit pas un peu plus 'cosmopolite', les brestois peuvent en parallèle se satisfaire de cet 'entre-soi' qui fait aussi leur fierté, ce qui fait dire à certains que c'est « *une ville moche, triste, ventée, habitée de gens renfermés sur eux-mêmes et beaucoup trop fiers* »³. Fiers, sans doute, mais complexés aussi. Peut-être même fiers de leur complexe ? Toujours dans le même registre, il est intéressant d'analyser la réaction d'un brestois⁴ lorsqu'il a l'occasion de parler de sa ville à l'extérieur, ou encore mieux, d'accueillir quelqu'un qui y vient pour la première fois : tout en prenant la précaution de renseigner l'intéressé au préalable sur ce qu'il peut s'attendre à trouver, c'est-à-dire une ville 'reconstruite', forcément non conforme aux canons du 'charme pittoresque', celui-ci cherchera aussi à la mettre en valeur et à la faire apprécier, allant jusqu'à associer dans la même conversation des 'bon, t'as vu, c'est moche' avec des 'cette vue, cette ambiance, tu ne trouveras ça nulle part ailleurs'...

Ce phénomène d'identification paradoxale, qui fait que la supposée 'mocheté' de la ville, en tous cas sa mauvaise image, est peut-être aussi d'une

¹ Depuis le départ de la flotte pour Toulon, cette image associée à la Marine Nationale s'est elle-même ternie, et on ne croise plus aujourd'hui que très rarement des marins en uniforme dans les rues de la ville.

² La mise en place d'une Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager à Brest participe aussi de cette valorisation.

³ Extrait d'un témoignage sur la ville de Brest, www.linternaute.com

⁴ Exercice ne pas lire bien entendu comme teinté d'une prétention généralisatrice, mais plutôt comme permettant de faire émerger plus nettement ce qui s'exprime le plus souvent sous forme diffuse, déclinée et déplacée.

certaine manière ce qui en fait le charme, se retrouve presque littéralement dans beaucoup de paroles d'habitants, dont on peut citer quelques extraits :

« Brest n'est pas une belle ville, mais on s'y attache énormément du fait de son côté marginal [...] » - « C'est une ville est peu attirante, mais attachante »¹

« Le projet Fortier 'colle trop' à l'image culturelle de Brest: grise, un peu triste malgré le fait que l'on s'y sente bien! (Les enquêtes de satisfaction prouvent cette curieuse opposition d'une ville triste et grise où il fait bon vivre!). »²

On a donc pu encore une fois au cours de cet article voir de quelle manière peuvent s'articuler de manière dynamique des positions qui sembleraient a priori contradictoires, et comment bien plus que de rentrer sèchement en conflit, celles-ci sont susceptibles de s'associer ensemble en une machine complexe et ambivalente, qui forge, consolide et structure un ensemble de référents identitaires souvent difficiles à cerner. Encore une fois, cette problématique de l'imagibilité et de la lisibilité de la ville se retrouvera de manière importante et diffuse comme un enjeu primordial dans les différents projets de transformation urbaine.

Au cours de cette partie, on a pu identifier déjà un certain nombre de ces 'paradoxes dynamiques' qui construisent l'histoire de la ville et surtout de ses représentations. On voit là en quoi l'exemple brestois, ses contrastes et les nombreuses ambivalences qu'il porte en termes de représentations de la ville, lui confèrent cette position peu commune, presque marginale en regard de beaucoup d'autres situations, qui nécessite de ce fait la mise en place d'une grille de lecture spécifique. Ces contrastes extrêmes esquissent ce que l'on pourrait qualifier de position 'limite', en ce sens que même si l'on peut trouver l'expression de tous les phénomènes complexes décrits précédemment dans d'autres contextes, d'autres villes, et à des échelles diverses, ceux-ci se retrouvent dans la situation brestoise exacerbés, extrêmement amplifiés, ce qui les rend d'autant plus discernables. Si nous avons pour l'instant évoqué ces problématiques en se focalisant plus particulièrement sur les liens entre l'histoire, la forme et les représentations de la ville, il est également nécessaire d'appliquer la même méthode à ce qui est plus de l'ordre des cultures d'acteurs, ou plutôt d'explorer une certaine 'culture de l'action', elle aussi souvent riche en ambivalences.

¹ Extraits de témoignages d'habitants sur la ville de Brest, www.linternaute.com

² Extrait du livre d'or de l'exposition des trois projets du Plateau des Capucins en juin 2005.

2. Tradition critique : agir et réagir dans un contexte culturel.

Après avoir mené ce qui s'apparentait dans la partie précédente à une mise en situation spatiale, historique et symbolique, il convient maintenant de s'attacher à ce qui peut caractériser le 'contexte culturel' dans lequel prennent place les différents projets qui seront abordés plus tard. En utilisant toujours la même méthode d'approche qui consiste à repérer certains des paradoxes moteurs importants, on peut chercher à rendre lisibles et saisissables les enjeux qui caractérisent peut-être le plus fortement une certaine 'culture actorielle' locale. En effet, il y a à Brest une forte culture de l'opposition, et tout comme la ville d'avant-guerre se retrouve souvent opposée à la ville reconstruite, un certain nombre d'autres couples de ce type peuvent être identifiés sur un tout autre plan: entre militaires et civils, laïcs et catholiques, français et bretons, citoyens et élus, rive droite et rive gauche, ont eu, et ont encore parfois lieu aujourd'hui, de très nombreuses et récurrentes 'scènes de ménage', certainement alimentées par une très forte culture locale de l'opposition. Par conviction parfois, mais peut-être aussi souvent par pur esprit de contradiction ou par jeu, il est en général de bon ton à Brest de s'affirmer 'contre' quelqu'un ou quelque chose dès que l'occasion s'en présente, mais aussi de le faire avec un 'certain style', à savoir avec humour et esprit satirique autant que possible, mode de théâtralisation dont on peut supposer l'effet 'apaisant' sur certaines inévitables crispations.

On peut remarquer à ce titre l'ambivalence de la culture locale vis-à-vis de l'activité militaire : à la fois source de 'vie' et d'emploi reconnue par tous pour la cité, mais aussi point central de toutes les controverses et critiques les plus fortes, la forte présence militaire sur l'agglomération brestoise et ses environs a profondément forgé l'organisation sociale de la ville, déteignant au passage sur nombre de pratiques culturelles. En effet, cet antimilitarisme latent, paradoxal du fait de la situation brestoise, a sans doute largement contribué, avec le concours de la tradition ouvrière qui lui est associée, à l'émergence d'une méfiance systématique face à l'autorité, quelle qu'elle soit, ce qui a marqué et marque encore fortement aujourd'hui la vie politique de la cité et s'exprime très souvent lors des choix d'aménagement.

Ville militaire et culture antimilitariste.

En premier lieu, il convient d'explorer ce paradoxe qui veut que Brest, malgré le fait que son histoire et ses activités soient très largement liées à la présence militaire, soit aussi le berceau de traditions antimilitaristes convaincues et volontiers polémiques, teintées d'une certaine forme d'anarchisme.

On peut déjà trouver trace de cet antimilitarisme¹ paradoxal bien avant-guerre¹, alors que la ville était encore marquée par une très forte hiérarchisation

¹ Pour une analyse plus détaillée des origines de l'antimilitarisme brestois, cf. l'article *Images d'une ville* par Yves Le Gallo, in *Brest alias Brest*, ouvrage collectif, Madraga, Liège, 1992

socioprofessionnelle, bien que de nombreux liens de parenté et de voisinage existaient déjà entre civils et militaires. Au contraire, il apparaît que c'est cette promiscuité et cette coprésence, où bien souvent des personnes d'une même famille pouvaient être civils pour certains, militaires pour d'autres, qui a contribué à forger cet antimilitarisme diffus. En effet, la forme la plus répandue semble en être celle de proximité ou de parenté, dont la victime, surnommée avec un certain dédain '*fayot*' encore aujourd'hui, n'était souvent autre qu'un voisin, un beau-frère ou un cousin... Cela trouve souvent son explication dans une certaine forme de jalousie, issue des histoires personnelles ou familiales, mais aussi du fait que l'on envie aux militaires la prestance de leur uniforme, leur solde, leurs avantages, leur carrière, leur retraite, et celui qu'ils constituent souvent de ce fait l'homme idéal à marier'. Mais cet antimilitarisme s'est aussi forgé paradoxalement au cœur des ateliers de l'arsenal, alimenté par un militantisme syndical et idéologique très largement marqué par un ancrage très à gauche. Il vise alors bien plus la Marine Nationale dans son ensemble et naturellement ses hauts responsables, à savoir les préfets maritimes et les amiraux, à qui l'on reproche souvent leur manière toute militaire de traiter les civils, en particulier les ouvriers du port, qui n'ont au passage pas droit pendant très longtemps de profiter de certains des avantages consentis aux militaires. C'est dès début du XX^{ème} siècle que l'insubordination à l'autorité militaire prit les proportions les plus impressionnantes, l'ensemble de la société civile jetant le discrédit sur les responsables de la Marine, principalement les préfets maritimes, à qui l'on reprochait leur traitement très désinvolte des autorités civiles², entre autres de la mairie. Après une période d'apaisement dû à l'approche de la première guerre mondiale, cet antimilitarisme idéologique réapparut dans les années trente, sous une forme qui se rapproche en certains termes déjà beaucoup plus de celle d'aujourd'hui : plus qu'il ne s'agisse de l'expression d'une forte conviction individuelle, il s'agit alors de s'inscrire dans une tradition urbaine et familiale de 'turbulence' sociale, qui veut qu'il soit de bon ton de se proclamer bruyamment 'en état de révolte'. Par ailleurs, à cet antimilitarisme traditionnel s'ajoute déjà dès le début du siècle une certaine forme de pacifisme, du fait que la ville et ses habitants aient tout intérêt à continuer indéfiniment de préparer la guerre beaucoup plus qu'à ce que celle-ci ne se déclare.³

« Et les pires, c'étaient les ouvriers de l'arsenal! Ils ne pouvaient pas saquer les galonnés! Il y avait une... Oui, c'était l'ennemi! Pour eux, la Marine c'était l'ennemi! Et en même temps c'étaient eux qui les faisaient bosser! Oui, c'est très paradoxal! »⁴

¹ Yves Le Gallo relève la première contestation formelle de l'autorité de l'Amiral et du préfet maritime en 1870, exprimée alors par la section brestoise de l'Internationale.

² Cela s'explique en partie par les très fréquents changements d'affectation des préfets maritimes, ce qui pose parfois encore problème aujourd'hui.

³ Les ouvriers de l'Arsenal eux-mêmes sont souvent en première ligne des manifestations contre la guerre, que celle-ci se déroule au Vietnam ou en Irak.

⁴ Extrait d'un entretien avec Mireille Cann, militante de l'association *Vivre la Rue* et résidente du 17, rue St-Malo.

Plus proche de nous, on trouve aujourd'hui de très nombreuses et variées formes d'expression de cet antimilitarisme, qui retrouve alors une certaine inscription idéologique largement teintée de pacifisme et de luttes contre le nucléaire, depuis l'installation au milieu des années 60 de la base opérationnelle de la force de dissuasion nucléaire française à l'Île Longue¹, à quelques kilomètres à peine de la ville de Brest. Par ailleurs, cette opposition à l'omniprésence militaire dans et autour de Brest n'a pu que s'étendre voire se généraliser depuis que la Marine a largement transformé et réduit ses activités brestoises : on lui impute notamment la difficile situation socio-économique dans laquelle elle a mis la ville de Brest depuis le milieu des années 90, mais on lui reproche aussi le 'squat territorial' de très nombreux terrains pourtant aujourd'hui inutilisés mais demeurant interdits pour des raisons d'ordre stratégique.

La situation socio-professionnelle et économique de la ville, car si la Marine Nationale, par le biais de l'Arsenal en grande partie, a représenté depuis toujours le principal employeur brestois, et si elle a nettement influencé voire contraint une mono-orientation² presque totale des activités économiques de la ville, la restructuration profonde des stratégies territoriales de la Marine Nationale et de DCN³ au milieu des années 90 a marqué pour la ville un tournant important qui l'a obligée à accélérer une reconversion amorcée très tardivement. Beaucoup virent là une forme d'abandon brutal et sans contreparties de la ville par l'armée, ce qui ne manqua pas d'exacerber encore un peu plus la pensée antimilitariste des habitants, à commencer par les ouvriers de l'Arsenal, situés en première ligne de cette profonde restructuration. Cet épisode, marqué par de nombreux et intenses conflits sociaux, s'est suivi d'une difficile période de 'marasme' pour la ville, et ce n'est que depuis peu de temps que l'on peut en voir les effets se résorber.

Le 'squat territorial' de la Marine tel qu'il est perçu des habitants, ensuite, constitue une autre nourriture importante des positions antimilitaristes. Souvent perçue comme illégitime, l'occupation d'un nombre impressionnant de terrains par la Marine Nationale ne manque pas d'attiser les défiances à son égard, d'autant plus que ces sites se situent de fait bien souvent à des endroits clés de la ville et de la côte, sites présentant la plupart du temps un fort intérêt patrimonial, paysager et/ou symbolique.

¹ Peut-être y a-t-il là un certain lien à opérer avec ce que l'on a évoqué plus haut, à savoir la vision cauchemardesque et post-apocalyptique de la ville en ruines...

² Entre autres, le port de commerce ne put jamais se développer véritablement en raison des contraintes posées par la Marine, désireuse de conserver sur la rade un trafic très modéré, encore une fois pour de simples raisons stratégiques.

³ Direction des Constructions Navales.



Carte des principales emprises militaires actuelles sur l'agglomération brestoise, document personnel.

On voit sur cette carte des emprises militaires que ces zones, dont l'accès est au passage très réglementé¹, représentent une proportion importante de la surface de la ville, mais surtout que leur situation est fortement handicapante, coupant véritablement la ville en deux parties, mais la privant aussi d'un important linéaire d'accès à la mer, ce à quoi il faut ajouter les très nombreux sites plus ponctuels disséminés sur la côte et la plupart du temps inutilisés. Cette omniprésence des militaires au cœur de la ville de Brest a suscité et suscite encore de nombreuses et vives revendications, la majorité des Brestois s'estimant interdits d'accès à ce qui est pourtant le cœur historique de leur cité², alors même que les activités encore exercées par la Marine sur ces lieux ne sont plus qu'occasionnelles et presque anecdotiques.

Pour autant, cet antimilitarisme presque chronique, qui on l'a vu, s'exprime de différentes manières et parfois avec force, ne va pas à l'encontre d'une certaine forme de nostalgie, celle des années où l'arsenal faisait encore battre le cœur de la cité et où les marins en uniforme étaient partie prenante du pittoresque local, inspirant finalement une sorte de sympathie paradoxale à leur rencontre. On cite ici un autre extrait d'une chanson des *Goristes*, relatant avec humour ces années où toucher un pompon rouge était encore censé porter chance, mais sans manquer au passage de tourner encore une fois en ridicule les principaux intéressés...

¹ Annick Cléac'h, Vice-Présidente de Brest Métropole Océane en charge de l'urbanisme et des grands projets, n'hésite pas à qualifier cette zone de véritable 'ville interdite' lors de l'entretien réalisé avec elle.

² Plusieurs associations militant pour la restitution des rives de la Penfeld aux Brestois ont vu le jour, mais d'une manière plus générale l'ensemble de la population partage cette revendication, devenue presque 'lieu commun'.

*« Remettez les pompons rouges dans la rue !
Qui est fayot, qui est civil, qu'on nous informe !
Pour qu' les serviettes et les torchons n' se mélangent plus,
Rendons obligatoire le port de l'uniforme. [...]
Maintenant qu'on a une armée de métier
qu'en quelque sorte les fayots sont nos ouvriers
On n' va pas leur payer des tenues chamarrées
Rien qu' pour défiler l' jour du quatorze juillet !. [...]»¹*

Mais cette culture antimilitariste, qui remet sans cesse en doute la légitimité de l'armée à 'nous imposer' des décisions sans chercher à discuter, semble aussi marquer un certain refus de l'autorité 'décrétée' des instances militaires ou tout simplement d'une certaine hiérarchie stricte propre à l'armée. Plus généralement, cet antimilitarisme chronique semble aussi découler et alimenter simultanément ce qui serait davantage de l'ordre d'une défiance systématique vis-à-vis de l'autorité, quelle qu'elle soit.

Naissance d'une culture critique : le sens de la dérision comme référent.

En effet, cette mise en doute systématique de l'autorité ne s'applique pas qu'aux militaires, et semble bel et bien s'être répandue à l'ensemble de la ville. Que ce soit il y a plusieurs dizaines d'années l'autorité religieuse, ou encore aujourd'hui celle des 'chefs' et surtout des élus, celui qui détient un certain pouvoir se retrouvera très certainement toujours malmené et tourné en dérision, ce à quoi il ne pourra s'extraire qu'en acceptant de se prêter au jeu. Tout comme la méfiance à l'égard des militaires, celle que l'on peut identifier vis-à-vis des 'chefs' ou encore des élus est bien souvent issue d'une tradition locale et familiale, mais peut-être plus encore ici, d'une certaine histoire de Brest qui a profondément marqué sa culture, mais aussi les 'manières de dire' partagées : celle de l'Arsenal et de ses ouvriers.

La vie de l'Arsenal fut caractérisée jusqu'à très récemment par une structure et un type de fonctionnement à tout point de vue remarquable : dédié à la construction et à l'entretien des navires de la Marine Nationale française, l'arsenal voit cohabiter en son sein militaires et civils sous une forme toute particulière. En effet, tout d'abord il convient de remarquer que les ouvriers de l'arsenal ont toujours conservé un statut civil, n'obéissant pas de ce fait aux hiérarchies de l'armée, mais quand même amenés à se frotter à ce fonctionnement particulier. Durement acquis au terme des importantes luttes syndicales de l'après-guerre, le statut d'ouvrier d'État marque profondément cette culture de '*l'Arsouille*', tel que les ouvriers du port ont pris l'habitude de le nommer. Devenir ouvrier de l'arsenal, voilà une perspective de vie et de carrière qui s'imposait généralement à beaucoup de brestois jusqu'à il y a peu de temps : sécurité de l'emploi, prestige de la fonction et avantages sociaux

¹ *Remettez les pompons rouges dans la rue !* , paroles et musique de Henry Girou, *Les Goristes*, sur l'album *Sale temps pour les gros !*, 2003.

importants faisaient du choix de cette activité un parti plutôt intéressant. Mais c'est aussi toute une culture qui s'est forgée au cours des ans dans les ateliers des Capucins et du Salou et une ambiance si particulière qui faisait oublier la pénibilité certaine du travail. Le recrutement se faisait après le certificat d'études, sur base d'un concours où déjà le ton était donné¹, et se poursuivait par trois années d'apprentissage aux 'Arpètes', où l'adolescent allait apprendre son futur métier (chaudronnier, charpentier-tôlier, électricien, mécanicien...). Dès son entrée en formation, l'apprenti-ouvrier va se retrouver plongé au cœur d'un environnement où 'bien travailler' rime souvent avec 'bien rigoler', principe mis en œuvre dès ces années de formation. Ensuite, ce qui caractérise si fortement le fonctionnement de l'arsenal, c'est le principe des binômes : chaque nouveau diplômé se retrouve associé à un ancien, avec lequel il continuera de travailler jusqu'à la retraite de celui-ci, après quoi il prendra à son tour sous son aile un jeune 'matelot'. On devine facilement comment un tel fonctionnement ne peut que contribuer à forger une très forte et durable tradition ouvrière, avec ses règles, ses manières d'être, mais aussi son langage, ses histoires, ses légendes²... Pour en revenir à notre préoccupation principale, à savoir les conditions d'émergence d'une certaine 'culture critique', il faut préciser que la vie à l'arsenal est marquée par une ambiance de travail très particulière, où le sens de l'humour et de la répartie constitue un des principaux critères de respectabilité, et ce au moins autant que la qualité du travail fourni. On peut citer un extrait de l'ouvrage écrit par *Emmanuelle Métivier* sur l'Arsenal de Brest pour mettre en lumière ce rapport si particulier au pouvoir, qui s'accompagne généralement d'humour :

« Esprits frondeurs, attachés à certains codes d'honneur, tels que le travail bien fait et l'amitié, les ouvriers de l'Arsenal sont peu respectueux des attributs conventionnels du pouvoir. [...] [Ils] tournent en effet facilement les chefs en dérision. Bien sûr, il existe des chefs d'équipe appréciés : ce sont ceux qui étaient appréciés avant qu'ils ne prennent du galon, qui restent solidaires de leurs hommes et n'attrapent pas la grosse tête [...] Celui qui a peur du supérieur hiérarchique risque de se voir affublé d'un quolibet peu glorieux tel que la Pétoche... À l'inverse, faire preuve de culot envers les chefs est fort bien vu. [...] On se doit de faire tourner le chef en bourrique. Lui tenir tête vaudra l'estime des collègues, surtout si la répartie s'accompagne d'humour. [...] Tous ceux dont la fonction procure un grade ou un pouvoir s'exposent à la moquerie. Les enseignants du centre de formation n'y échappent pas, car les bonnes manières s'apprennent dès l'école. »³

On peut voir se profiler ici l'un des berceaux essentiels d'une certaine 'culture critique' locale, à partir duquel vont naturellement pouvoir se diffuser

¹ Au milieu des nombreux exercices de maths, de géométrie et de Français, certains candidats déjà au fait de l'esprit de l'arsouille, souvent via leurs parents sur les traces desquels ils marchaient, n'hésitaient pas à glisser quelques échantillons gratuits d'humour et de profiter de l'occasion pour prouver leur sens de la répartie.

² Il est à noter la généralisation des surnoms, le plus souvent hérités d'une anecdote amusante, et qui se situent toujours à mi-chemin entre la sympathie et l'ironie.

³ Emmanuelle Métivier, in *À l'Arsenal*, Marines éditions. Rennes. 2003.

un certain nombre de références en matière de rapport à l'autorité. Via la famille et les amis¹, cette manière d'être face à l'autorité va sortir des ateliers pour se communiquer à la vie de la cité sous beaucoup d'aspects, et notamment sa vie politique : Ainsi, les élus vont à leur tour souvent se faire prendre pour cible, et ce bien malgré le fait qu'ils aient été choisis démocratiquement...

Culture critique et vie publique : une 'honnête mauvaise foi' ?

Si les responsables politiques, locaux mais aussi nationaux, ont été choisis de manière démocratique, ceux-ci vont très souvent se retrouver dans une situation similaire à celle de ceux dont le pouvoir est 'décrété' et vécu comme subi par les ouvriers, à ceci près qu'il s'agit souvent plus ici d'une pure tradition, qui se base davantage sur des principes que sur de la rancœur comme cela peut être le cas à l'Arsenal du fait du comportement parfois méprisant de certains 'chefs'. On voit en effet ceux-ci se retrouver systématiquement rabroués à la moindre décision, bien souvent quelque soit leur couleur politique ou même leur 'comportement' vis-à-vis des citoyens. On voit ainsi l'émergence d'une pratique assez courante à Brest qui veut que l'on critique tout et tout le monde dès qu'il 'se passe quelque chose'. En premier lieu, les projets formulés ou tout simplement soutenus par les élus se verront systématiquement moqués et provisoirement rejetés, du moins en apparence² : tramway, salle des musiques actuelles, modification du plan de circulation du centre-ville, ou encore installation d'un magasin de grande distribution ou tout simplement organisation d'un festival sont autant de prétextes à crier haut et fort l'inutilité ou même la 'débilité' présumée des projets municipaux, et l'occasion pour les élus de se faire affubler de tous les noms d'oiseaux imaginables... Ce tableau pourrait paraître effrayant si l'on s'arrêtait là, tant il semble décrire une culture réactionnaire et conservatrice. Pourtant, explorer un peu plus loin les modes d'expression de ces critiques parfois acérées permet d'en tempérer fondamentalement les traits et de le donner à voir sous une toute autre lumière. En effet, il semble s'agir bien davantage ici de se conformer à une posture établie comme référence par la culture locale que de s'opposer frontalement et délibérément à une décision que l'on ne partage pas, et le simple fait que ces polémiques, parfois volontiers assumées comme stériles, n'aillent jamais jusqu'au blocage, montre bien qu'il s'agit plus d'une manière d'être que d'un véritable positionnement déterminé. En outre, il peut aussi s'agir d'une manière de tester 'par l'absurde' la détermination des élus et la pertinence de leurs choix, de voir si ceux-ci sont aussi prêts à tenir tête et à défendre leur décision. En effet, ceux-ci sont censés connaître les règles du jeu et accepter d'y prendre part. : tout comme à l'Arsenal, un élu qui réagirait mal et prendrait trop au sérieux certaines de ces critiques au point de s'effacer et d'abandonner se verrait sans doute pris pour cible avec d'autant plus de vigueur et taxé en retour 'd'incapable' ou autre... Parallèlement, il faut bien reconnaître que malgré ces critiques emportées et souvent teintées d'un certain humour, le pouvoir municipal et communautaire se trouve dans une situation

¹ Tout Brestois a au moins un membre de sa famille, sinon une connaissance, qui travaille ou a travaillé à l'Arsenal.

² On verra plus tard que ce n'est pas aussi tranché que ça...

difficile à tenir : souvent dans l’histoire en discussion, quand ce n’est pas en conflit, avec les autorités maritimes, les élus municipaux se voient reprocher à de nombreuses reprises leur ‘faiblesse’ supposée face à la Marine Nationale, qui de fait a souvent eu le dernier mot de par son statut. On assiste alors à un incroyable déplacement des responsabilités : ironie du sort, c’est la mairie, en seul interlocuteur localisable, qui va se trouver en première ligne pour recevoir de plein fouet l’animosité existant envers les militaires, ceux-ci ne se souciant pas vraiment jusqu’à il y a peu de temps ni de l’opinion publique ni de leur image. On peut encore une fois citer des extraits de plusieurs chansons des *Goristes*, qui ne manquent jamais une occasion de mettre en scène cette ‘honnête mauvaise foi’¹ pour railler des élus ‘bons à rien’ mais somme toute sympathiques, reconnus dans le fond comme sans doute plus efficaces qu’on ne l’ose l’avouer... Le texte qui en est peut-être le plus représentatif est sans doute celui de la chanson « *ça, c’est brestoï !* » déjà citée par ailleurs :

*« Gueuler la gauloise à la lippe que les élus sont bons à nip »²
Que les chefs sont des "nuls à chier", qui connaissent que dalle au métier [...]
Critiquer tous les projets avant même qu'ils aient commencé : ça c'est brestoï!
Ne pas respecter ses élus qui font jamais c' qu'était prévu : ça c'est brestoï! »³*

Et de rajouter en conclusion ce qui suffit à casser avec autodérision le sens ‘chauviniste’ que pourrait véhiculer le texte auparavant (ce qui laisse apparaître en demi-teinte cette ‘honnête mauvaise foi’ évoquée plus haut) :

*« Même si tout ça se fait ailleurs, dire que les autres sont des copieurs,
ça, ça c'est brestoï ! »⁴*

Au risque que cela ne paraisse redondant, je ne peux m’empêcher de citer dans son intégralité une autre chanson des mêmes *Goristes* tant celle-ci se passe de commentaire dans le propos de cet article. [Ce texte fut écrit à l’occasion du récent changement de nom de la Communauté Urbaine de Brest qui s’est aussi accompagné d’un relookage de son logo.]

*« Bye bye, adieu ! Communauté Urbaine Brestoïse.
Au revoir la CUB symbolisant des villes de l'Iroïse.
Trente ans d'union serait-ce l'heure de la sécession.
Non, pour faire djeun's on va seulement changer de nom.
Les huit communes ayant signé le protocole
n'en feront qu'une et deviendront une métropole.
En cogitant, nos chers élus qui ne sont pas des ânes,
nous ont pondu, nous ont trouvé Brest Métropole Océane. [...]*

¹ Comprendre par là une mauvaise foi délibérément assumée.

² ‘bons à rien’

³ *Ça, c’est Brestoï !*, paroles et musique de Henry Girou, Les Goristes, sur l’album *Sale temps pour les gros !*, 2003.

⁴ Ibid.

*On fera tontine, on fera la masse
 en plus de nos impôts locaux pour payer ce joyau
 et s'appeler BMO.*

*C'est sûr que dans le monde entier ce nouveau nom
 va provoquer, va susciter des réactions.
 Entre le dépit, la moquerie, et la jalousie
 ça va gloser à Rome, New York, Moscou et Paris.
 La terre entière va regarder vers ce Ponant
 qui attire emplois, entreprises et investissements.
 Pour la culture déjà notre ville de son Quartz¹ étincelle.
 Face à l'aura de BMO, les autres villes feront chandelles.
 Nous v'là Brestoï Métropolitains Océaniens,
 c'est pas facile à dire, mais cela sonne bien.
 Plus d' fonctionnaires territoriaux, adieu vilains², adieu cubains³,
 plus d' jalousie, vous v'là égaux vous voilà bohémiens.
 Changer de nom comme l'a fait le stade brestoï
 est-ce une promesse une assurance de résultats.
 Nos chers élus vont-ils péter plus haut que leurs ambitions,
 Dans leur frénésie de grandeur, c'est toujours nous les couillons.
 N'y avait-il pas plus pressé, pas d'autre urgence,
 plus de rond point, plus de tramways et trop de finance.
 Combien ça coûte et pourquoi donc avoir choisi ce nom.
 Avec BMO pas sûr du tout qu'on décroche le pompon.
 Pourquoi pas BOM, ça fait marin, c'est un espar de voile.
 On bouge une lettre et ça fait Brest Océane Métropoile.
 Ou alors ZOB, ça fait couillu : Zone Organisée Brestoïse.
 Ou Brest Unité Territoriale : ça fait BUT et l'on pavoise.*

Refrain : *Brest Métropole Océane - B M O - B M O
 C'est magnifique, c'est un nom crâne - B M O - B M O
 Brest, Guilers, Plouzané, Bohars - B M O - B M O
 Relecq-Kerhuon, Guipavas - B M O - B M O
 Gouesnou, Plougastel-Daoulas - B M O - B M O
 Brest Métropole Océane - B M O - B M O
 Alors nous rois de la cancanne,
 nous, Goristes, pour chamber ces ânes
 on changera aussi de nom on s'appellera GMO
 Goristes Moqueries Océanes ! »⁴*

¹ Scène Nationale de Brest, centre de spectacles et de congrès.

² Surnom donné aux employés municipaux.

³ Surnom donné aux employés de la Communauté Urbaine de Brest.

⁴ BMO, paroles et musique de Henry Girou, Les Goristes, sur l'album *C'pas triste !*, 2005.



Les Goristes, qui se présentent avec autodérision comme '800kg de chansons brestoises'

On imagine bien comment ces 'chers élus' peuvent être amenés à prendre en considération ce contexte culturel particulier dans leurs manières de faire et de communiquer, ce qui ne doit pas toujours être une mince affaire. Aussi, cela pose-t-il la difficile question de l'accessibilité à cette culture locale, souvent incomprise de ceux qui ne la partagent pas, ce qui se comprend assez facilement tant ses caractères semblent ambigus : cette 'honnête mauvaise foi' reste assez difficile à saisir pour quiconque n'a pas été amené à en jouer le jeu et à l'expérimenter lui-même. Aussi celle-ci peut prendre parfois un tout autre sens pour celui qui ne parvient pas à en saisir les paradoxales subtilités. Il suffit pour s'en convaincre de constater encore une fois l'extrême divergence qui existe dans les avis et témoignages de non-Brestoises concernant les habitants de cette ville : froids, hypocrites, refermés sur eux-mêmes et chauvins pour certains, ils seront présentés par d'autres comme 'chaleureux, honnêtes, ouverts et fêtards' tout en reconnaissant leur caractère frondeur et critique :

« Ce que je n'aime pas à Brest : Les gens sont de mauvaise foi, chauvins et hypocrites ! Ils critiquent tout, tout le temps, et ne sont jamais contents de rien. »¹

« Ce que j'aime à Brest : Tout et surtout les gens qui nous ont accueilli avec franchise et chaleur. »²

On peut par ailleurs soulever une question qui est à mettre directement en lien avec la partie suivante : celle de l'accessibilité d'un tel contexte culturel à un professionnel de l'aménagement. Si les élus sont pour la plupart d'entre eux préparés aux réactions emportées des citoyens et adaptent leurs manières de faire à cette donnée bien plus qu'anecdotique, qu'en est-il par exemple des architectes-urbanistes consultés dans le cadre du projet du Plateau des Capucins ? Eh bien, en bons (boucs-) émissaires envoyés par la mairie, ceux-ci se retrouvèrent bien être la cible de vives critiques lors de l'exposition de

¹ Extrait d'un témoignage sur la ville de Brest, www.linternaute.com

² Ibid.

présentation des projets. Ainsi, on a pu lire dans le livre d'or de l'exposition un grand nombre de jugements sévères et acérés, à propos des concepteurs¹ eux-mêmes parfois plus que de leurs projets, à savoir des avis du genre 'until n'a rien compris, il est complètement nul !' ou encore 'démago et tape-à-l'œil, qui nous prend pour des cons'... Lors d'un entretien, Mireille Cann de l'association *Vivre la Rue* m'a livré en partie sa lecture de ce qu'il s'est passé lors de cette exposition et des réunions publiques qui ont suivi :

« Enfin, moi j'étais allée écouter les trois architectes qui étaient en lice... Parce que c'était évident que Monsieur Fortier ne connaissait absolument pas Brest! Il n'arrêtait pas de se planter sur tous les noms: il appelait Pontaniou les Capucins, enfin il se mélangeait complètement les pinceaux, il n'avait aucune... Visiblement, il 'débarquait total', et en tous cas il ne connaît pas l'esprit des Brestois... Il n'a pas pris en compte la spécificité du Brestois, qui est quand même un être un peu isolé au bout de la terre, n'est-ce pas (rires), et qui développe certaines... Enfin les Brestois sont un petit peu particuliers, et ils développent des choses assez chouettes, et ils sont assez frondeurs et rebelles aussi... Donc, voilà, lui visiblement il n'a pas tenu compte de ça. »²

S'attirant par ses choix de présentation et de représentation les foudres de la majeure partie du public, c'est pourtant Bruno Fortier qui a été retenu pour mener à bien le projet, ce pour de nombreuses raisons que nous évoquerons dans la prochaine partie. S'il semble depuis cette première présentation avoir revu quelque peu sa stratégie de communication (à en croire la dernière réunion publique en date), ce fait mérite d'être souligné tant il évoque cette difficile question de l'inscription d'un projet non pas seulement au sein d'un contexte spatial et historique, mais aussi au cœur d'un environnement culturel.

Nous avons justement dans cette partie cherché à étaler sur un certain plan différents aspects particulièrement caractéristiques de ce 'contexte culturel', avec toutes les réductions et simplifications que cela suppose bien évidemment. On a encore une fois pu identifier un certain nombre de paradoxes moteurs qui forgent une certaine culture locale, tout en cherchant à montrer comment ceux-ci s'alimentent et se structurent les uns les autres. Ainsi, l'antimilitarisme majoritaire d'une ville pourtant militaire et le mépris de l'autorité jouent-ils ensemble un jeu complexe qui trouve son expression sous une variété infinie de formes et de modes, dont nous n'avons fait qu'esquisser quelques grands traits souvent volontairement caricaturaux, ce dans le seul but de les rendre plus facilement lisibles.

On a aussi cherché un peu plus tôt à étaler sur un autre plan, de la même manière et en en forçant les traits tout aussi volontairement, ce qui caractériserait plutôt la spécificité du contexte en termes de représentations de la ville, dans une dimension se rapprochant plus du spatial, mais en cherchant à opérer une exploration forcément subjective de ses liens avec d'autres

¹ Je n'avais à l'époque malheureusement pas pu assister aux réunions publiques.

² Extrait d'un entretien avec Mireille Cann, militante de l'association *Vivre la Rue* et résidente du 17, rue St-Malo.

dimensions (symbolique, identitaire, historique...) afin d'en faire ressortir les complexes dynamiques de sédimentation à l'œuvre.

D'une manière plus générale, cette partie a permis je l'espère de mettre en place le contexte élargi dans lequel prennent place les différents projets que l'on évoquera par la suite, tout en cherchant à en souligner les problématiques et les points d'instabilité bien plus qu'à en décrire des faits présumés établis. En somme, nous avons mis en place une sorte de grille de lecture adaptée en cherchant à étaler sur un même plan de consistance ce qui qualifierait une situation d'avant/projet. On peut maintenant essayer de s'attacher à explorer un nouvel ensemble de strates, en gardant toujours bien à l'esprit que celles-ci se superposent, ou plutôt se mêlent et s'enchevêtrent intimement avec celles dont nous venons de parler.



projet de nouveau stade
zone commerciale
FRONTEN

Ligne de bus en site propre

Empire militaires

Espace Parked

Espaces militaires (sites d'origine ou de réhabilitation)

Perimètre du projet Capasius

Séparation du site de la ville

Interventions d'urgence et centre d'opération

Projet Commercial

LA CAPELLE BLANCHE

PORT DE COMMERCE

EN FACE D'ILE LONGUE ->

PORT MILITAIRE

Arsenal / site de Lamiton

LA CAPELLE BLANCHE

PORT MILITAIRE

Projet Commercial

Projet Commercial

Deuxième tableau.

Projet(s) de ville : un jeu d'acteurs, d'échelles et de symboles.

« Il y a quand même quelquefois dans l'histoire des convergences qui sont assez inespérées, puisque la réflexion sur le quartier de Recouvrance, elle était en cours. Bon, le constat, le diagnostic du quartier a été fait autour de l'an 2000. Bon, le projet de tramway, le parti pris d'abord de faire une ligne est-ouest, et de la faire passer en particulier par Recouvrance... et puis le Plateau des Capucins, bon on a là quand même des ingrédients qui doivent permettre de réussir quelque chose de fort dans les dix ans à venir. »¹

Après cette tentative de mise en situation, qui je l'espère a permis de donner à voir sous un angle problématique le contexte élargi dans lequel prennent place les différents projets urbains brestois, on peut enfin s'attacher maintenant à essayer d'étaler de la même manière les dynamiques complexes qui animent la formulation et la conduite de ces projets. Pour ce faire, on va pouvoir entre autres s'appuyer sur un certain nombre de problématiques déjà esquissées de manière diffuse tout au long de la partie précédente, mais en modifiant la focale d'approche de manière à se concentrer cette fois sur les modalités de l'inscription de ces différents projets dans l'espace, mais aussi dans le temps et au sein de réseaux d'acteurs. Encore une fois, on cherchera ici à s'attacher davantage aux liens qu'aux points, aux processus plus qu'aux états, aux actions et aux mots plus qu'aux résultats et aux faits.

Si le point d'orgue de cette partie consistera en une mise en lumière du projet du Plateau des Capucins en tant que nœud de cohésion, il paraît en effet difficile de le considérer au travers d'une fenêtre trop restreinte, et qui occulterait de fait les très nombreux liens qui existent entre ce projet et d'autres, aussi variés de par leurs enjeux que de par leur inscription dans l'espace et au sein d'un réseau d'acteurs, lien qui ont très largement contribué et contribueront encore longtemps à alimenter et à structurer ce projet. Relativement simple dans sa forme, complexe dans son inscription, le projet du Plateau des Capucins apparaît à tous égards comme un point stratégique. Point de départ problématique de cette nouvelle exploration, il en sera aussi le lieu d'arrivée.

¹ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets

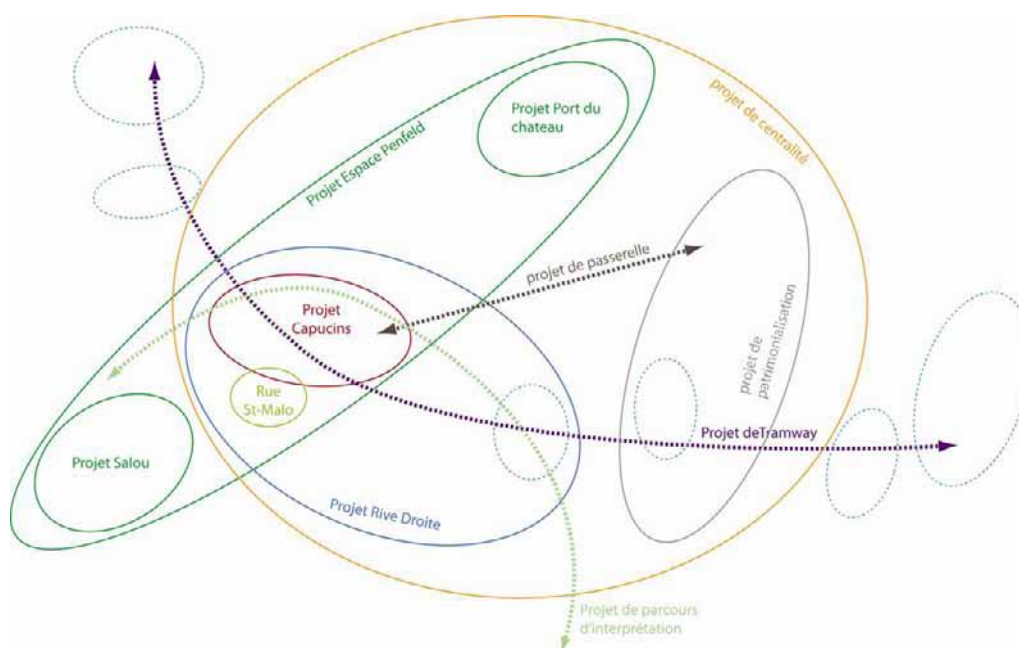


Diagramme schématisant des interactions auxquelles nous nous attacherons, document personnel.

1. Projet de ville : une stratification complexe.

Si toute ville est constituée d'un enchevêtrement parfois inextricable d'une multitude indénombrable de projets s'inscrivant dans des échelles spatiales et temporelles tout aussi multiples que le sont les acteurs qui les portent, il est intéressant dans le cadre de cette exploration de chercher à poser devant nous au moins une partie de ces projets, en essayant d'en dégager les grands axes structurants, mais aussi les moteurs problématiques peut-être les plus remarquables. On peut pour cela adopter une focale large et tenter de considérer ce qui serait de l'ordre de 'grands enjeux' urbains caractérisant d'une manière générale la plupart des transformations de l'espace urbain brestois.

Une agglomération face à ses enjeux.

Comme nous l'avons fait remonter peu à peu lors de la partie précédente, l'agglomération brestoise se retrouve aujourd'hui confrontée à un certain nombre d'enjeux de taille que l'on s'attache à surmonter, pour certains depuis longtemps, pour d'autres depuis quelques années seulement. Handicaps à dépasser, sa situation économique et industrielle, son isolement géographique et son image souvent négative représentent aussi pour la ville autant de défis à relever, et constituent de ce fait une matière à projets sans doute riche et stimulante.

Une reconversion tardive.

De par son histoire profondément liée à celle de la Marine militaire française, depuis sa création par Richelieu en 1631 en tant que ville-arsenal destinée à accueillir la Flotte du Ponant, jusqu'à la fin du XXème siècle, les activités économiques brestoises ont toujours été très largement et presque exclusivement orientées vers la construction navale et l'entretien des Navires.

De ce fait, la ville s'est retrouvée directement concernée par les évolutions récentes des activités de la Défense, se réduisant peu à peu depuis la dislocation de l'Union Soviétique, mais aussi d'une manière plus large encore aux effets de la mondialisation, avec tout ce que cela suggère de conséquences : privatisation, externalisation des tâches et enjeux de compétitivité à échelle mondiale ont fini par avoir raison de l'arsenal de Brest tel que nous le connaissions jusqu'alors. Premier employeur de l'agglomération brestoise jusque dans les années 90, l'Arsenal a aujourd'hui cédé ce titre à l'hôpital (comme dans la plupart des villes), suite aux profondes restructurations de DCN¹ mises en œuvre par les plans Joxe puis Million en 1996. À la transformation de DCN en société de droit privé s'ajoute l'arrêt de la formation des 'arpètes' en 2000, ce qui marque au passage la fin du statut d'ouvrier d'État acquis après tant de luttes en 1950, lequel disparaît au fur et à mesure des départs à la retraite et des reconversions professionnelles. À cela, il faut ajouter la suppression du service militaire obligatoire, qui a aussi une influence certaine sur le paysage social de la ville.

On peut imaginer tout ce que cela représente comme transformations profondes pour l'économie de la ville, qui se doit alors d'accélérer une reconversion entamée tardivement. Il y a pourtant eu de nombreuses tentatives qui n'ont hélas eu de succès que très relatif, voire nul : création quasi-impossible d'un port transatlantique², construction de plateformes off-shore, etc. Ces essais se sont révélés peu concluants et n'ont pas réussi à donner à l'économie locale le nouveau souffle espéré. On peut toutefois identifier la création de l'Université de Bretagne Occidentale dans les années 60, puis du technopôle accueillant Ifremer, Thalès et quelques grandes écoles, comme les premières pierres de la reconversion qui semble s'opérer aujourd'hui, comme bien souvent vers les services, la recherche et les nouvelles technologies. Devenir une ville tertiaire... seulement voilà, si l'on peut reconnaître à Brest certaines qualités, elle a aussi quelques handicaps certains.

Une agglomération face à sa situation géographique.

En effet, dans le cadre nouveau que constitue l'Union Européenne, Brest se situe à la marge. Isolée à l'extrême ouest de la France, dotée d'un aéroport international assez important mais située à plus de quatre heures et demie de Paris en TGV alors que la capitale régionale, Rennes, en sera d'ici à quelques années la quasi grande banlieue, Brest est aussi très nettement à l'écart des flux majeurs européens, qui de surcroît s'étendent actuellement vers l'est. Comment alors se faire une place dans la compétition acharnée que se livrent aujourd'hui presque toutes les villes et les territoires français afin d'attirer emplois et investissements, précisément dans ces secteurs tertiaires? Si cette même situation géographique se retrouve convoquée afin de vanter les mérites d'un environnement et d'une qualité de vie agréables, la ville souffre pourtant d'un autre handicap : son image.

¹ Direction des Constructions Navales.

² Entre autres du fait que le Ministère de la Défense ne souhaite pas voir à proximité de sa base opérationnelle des Sous-marins Nucléaires Lanceurs d'Engins se développer un trafic maritime trop important...

Une ville à (re)valoriser.

Effectivement, et comme on l'a déjà évoqué, Brest jouit souvent d'une réputation peu flatteuse : ville 'grise' et dénuée du 'charme pittoresque' qui peut d'ordinaire servir d'argument aux campagnes de marketing territorial, cette ville a de plus l'inconvénient de son climat réputé humide et pluvieux, ce que la météo nationale ne manque au passage jamais de souligner... On peut noter différentes tentatives d'améliorer cette image négative de la ville, par exemple au travers de l'organisation de festivals réputés, mais aussi des rassemblements de vieux gréements de 1992, 96, 2000, 2004 et bientôt celui de 2008, qui s'accompagnera aussi du départ du Tour de France. Autant d'occasions d'entendre parler de la ville dans les médias en d'autres termes que ceux habituellement sollicités. Cependant, et ce malgré leurs qualités et leur efficacité sur le moment, ces 'coups médiatiques' temporaires ne semblent pas suffire à améliorer durablement cette image d'une ville 'grise' et 'froide'. On verra par la suite que cet aspect précis fait l'objet actuellement de certains projets spécifiques.

Une ville face à sa topographie.

Autre enjeu de taille pour l'agglomération : sa topographie contrariée, marquée en son centre par la 'canyonisation' de la rivière Penfeld opérée lors de la reconstruction, et par d'importantes et contraignantes emprises militaires. Cela pose naturellement quelques problèmes conséquents lorsqu'il s'agit de réfléchir à la mise en lien de ses différents quartiers et nécessite très souvent de lourds et onéreux travaux dès que l'on songe à la création de nouvelles connexions dans un tissu urbain quelque peu morcelé. Ainsi, le relief en plateaux/vallons sur lequel s'est établi la ville impose-t-il bien souvent d'emprunter de nombreux ponts, rampes et escaliers pour se rendre d'un lieu à un autre, et l'on comprend bien que la construction et l'entretien de ce type d'ouvrages représente pour la collectivité une charge très élevée qui contraint très fortement le champ d'action.

Si l'on a esquissé ici quelques uns des enjeux généraux les plus forts à l'échelle de l'agglomération, on peut maintenant explorer plus en détail certains des dispositifs mis en place sur ce terrain contrarié dans l'espoir d'en lisser quelques aspérités...

« *PLU'SCOT'ZPPAUP'PLH'PDU'PADD'ORU* » : des sigles comme des strates pour agir sur une réalité complexe...

« PLUSCOTZPPAUPPLHPDUPADDORU », en voilà une phrase indéchiffrable et a sans doute extraite d'un langage étranger ! En guise de traduction sommaire, on peut dire qu'elle résume à elle seule une grande partie d'un éventail d'outils mis en place récemment dans le seul but d'intervenir sur le territoire. D'une manière plus générale, il s'agit d'un ensemble d'instruments réglementaires dont la plupart ont été créés récemment par les législateurs afin de substituer aux traditionnels documents de planification les véritables moyens d'un projet de territoire, permettant une plus grande mise en cohésion

des différents aspects qui caractérisent l'aménagement de la ville et des territoires. Comme autant de couches d'informations étant censées trouver chacune leur cohérence interne, il est également attendu de leur mise en place la réunion des conditions nécessaires à l'émergence d'un véritable projet partagé, où toutes ces strates rentreraient en cohésion les unes avec les autres. Pour autant, la trousse à outils fait-elle le meuble ? Rien n'est moins sûr, et on peut supposer que la mise en place de ces outils aussi complexes que variés dans les acteurs qu'ils convoquent demande à elle seule un travail collectif extrêmement long et fastidieux, du fait des nombreuses interactions à prendre en compte. En effet, le caractère non hiérarchique de ces outils _ il n'y a pas réellement de 'plan maître' préétabli auquel seraient censés se conformer les différents calques _ amène chacun d'entre eux à modifier l'autre, et donc souvent à reconsidérer l'ensemble. Forcément, cela requiert, si l'on veut le mener à bien de manière efficace et cohérente, le choix d'une méthode, mais aussi, du fait du caractère malheureusement fini des moyens humains et matériels à disposition de la collectivité, un échelonnement de cette élaboration du projet dans le temps. On s'attachera davantage ici aux modalités de la mise en œuvre de ces outils à Brest qu'à tenter d'en décrire le contenu, tant celui-ci est dense et technique. Cependant, on aura l'occasion par la suite d'en relever quelques expressions concrètes.

Du PLU¹ au SCOT² : une opportunité à saisir.

Heureuse coïncidence sans doute, l'intronisation de ces nouveaux instruments dans l'éventail des réglementations urbaines correspond presque parfaitement avec l'avènement des grands enjeux urbains brestois cités plus haut. On peut se douter que dès lors, ils permettraient, du moins s'ils étaient saisis efficacement, de traiter en profondeur certaines des problématiques urbaines brestoises. Cela est évidemment conditionné à la volonté de l'équipe municipale et communautaire de s'impliquer profondément dans le projet, et d'accepter d'en jouer le jeu, long et laborieux.

C'est ce qu'il semble s'être passé à Brest, où certains élus se ont vraisemblablement saisi avec enthousiasme de cette occasion qui leur était donnée de réfléchir au visage futur de leur ville, et peut-être aussi pour une fois de pouvoir élaborer pour celle-ci un projet de grande échelle qui ne soit pas subordonné à des décisions nationales³. Afin d'illustrer ce fort enthousiasme au travail, on peut citer les paroles de l'élue à l'urbanisme de la communauté urbaine de Brest :

« 2003, c'est l'année où l'on a mis en chantier la révision de notre P.O.S.⁴ pour faire le Plan Local d'Urbanisme, avec toute une réflexion, à laquelle d'ailleurs j'ai pris un plaisir et un intérêt immense, de définition d'un

¹ Plan Local d'Urbanisme.

² Schéma de Cohérence Territoriale.

³ La reconstruction, mais aussi les années ZUP, ont été marquées par un très fort interventionnisme de l'État dans l'aménagement du territoire brestois.

⁴ Plan d'Occupation du Sol.

véritable projet urbain, et qui a donné lieu à la rédaction du P.A.D.D.¹, le Projet d'Aménagement et de Développement Durable, la loi S.R.U². [...] rendant obligatoire une réflexion sur le projet urbain avant d'aboutir à la réalisation du zonage. Et les études que l'agence d'urbanisme a faites au début des années 2000 en prévision de la révision du P.L.U. nous ont amenés à faire des constats très importants, que j'ai faits, d'ailleurs! Dès que j'ai été élue, j'ai été assez étonnée du faible dynamisme de l'urbanisation sur l'agglomération: manque de foncier, un étiage vraiment dans les années 2001-2002 dans les autorisations d'urbanisme. Peu de constructions au total pour une grosse aggro., l'essentiel de l'urbanisation s'effectuant en deuxième couronne, ce que connaissent toutes les agglomérations, c'est-à-dire un étalement urbain et tout ce que ça implique, etc. C'est là que je crois qu'une équipe de gauche peut mener une réflexion particulière, une démarche. Bon, on a fait le constat de consommation d'espace, et en particulier d'espace agricole, de coût que ça représente pour les collectivités, pour les ménages, la multiplication des déplacements qui entraînent l'engorgement du centre-ville _ c'est pas la seule raison, mais c'est une raison _ par l'automobile, enfin bref, toute une réflexion, toute une série de pièces qui se sont mises en place dans un puzzle et qui nous ont amené à élaborer _ ce n'est pas parce que j'y ai participé fortement que je dis ça, mais je le défends bec et ongles _ un projet qui a une très grande cohérence, et qui nous a amené à programmer pour la durée du P.L.U., du P.A.D.D., et du Programme Local de l'Habitat, P.L.H.³ qui a suivi... Bon, vous voyez : P.A.D.D. adopté en 2005, P.A.D.D. validé en juillet 2006, et P.L.H. validé en conseil de communauté en juillet 2007. Bon, là, un 'package'... Et de programmer 1300 logements par an sur quinze ans dans la communauté urbaine, Brest Métropole Océane, alors que dans les années 2001- 2002 on était à 700, 800, c'est-à-dire un sacré pas. Alors, le P.L.U., le zonage s'est fait en fonction de ça, avec un certain nombre d'autres pistes qui complètent le projet, à savoir urbaniser en continuité d'urbanisations existantes, densifier, et mettre en relation étroite transports en commun et urbanisation. Ce sont des choses qu'on n'a pas inventées ici, hein! C'est dans l'air du temps, mais on met ça actuellement en oeuvre. Et c'est un moyen aussi de combattre l'étalement urbain. Ceci dit, l'étalement urbain ne peut être combattu _ pas supprimé _ ne peut être maîtrisé ou régulé que s'il y a un partage de ces objectifs dans un cadre qui est plus large que la communauté urbaine, c'est-à-dire le Pays de Brest, et c'est pour ça qu'on est en train de faire un Schéma de Cohérence Territoriale _ on aurait peut-être dû comme nous disent nos opposants commencer par le S.C.O.T. et faire le reste après (rires) _ mais c'est pas comme ça que les choses se sont faites, et on est en train actuellement de finaliser le P.A.D.D. du S.C.O.T., donc on aura un S.C.O.T. probablement en 2009, voilà. Donc beau programme, beau projet, et très cohérent! Bon, j'ai enseigné toute ma vie, j'aime bien que les choses soient claires et cohérentes (rires), voilà. Ce n'est pas moi qui ai fait ça, ça a été un travail d'équipe, un travail à différentes échelles et tout ça. »⁴

¹ Plan d'Aménagement et de Développement Durable.

² Loi Solidarité et Renouvellement Urbain.

³ Plan Local de l'Habitat.

⁴ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

À noter au passage, l'emploi du mot 'puzzle' et la forte référence à 'l'équipe', qui suggèrent bien l'idée que ce travail puisse être pris comme un véritable jeu... un casse-tête sans doute ! Si les instruments jusque là convoqués permettent une réflexion à l'échelle de l'agglomération, voire au-delà pour le SCOT, il en est d'autres qui présentent un intérêt plus ciblé, comme ceux qui s'attachent à la requalification urbaine des quartiers dégradés ou encore à changer une image décidément trop stéréotypée de la ville.

Dispositifs de revalorisation.

Parmi les différents dispositifs de revalorisation mis en place à Brest, on peut citer des interventions portant sur différents quartiers de la ville, certains datant des années ZUP¹ comme le quartier d'habitat social de Pontanézen ou encore Bellevue, et d'autres présentant un tissu urbain plus ancien et 'traditionnel' mais pourtant dégradé, comme Saint-Martin et aujourd'hui Recouvrance. Sans entrer dans une description trop détaillée de ces opérations, on peut quand même noter leurs recoupements sur un certain nombre de points : c'est en effet très souvent la même problématique qui se pose, à savoir la rénovation et la diversification d'un habitat dégradé², la revitalisation des commerces et des équipements ainsi que l'amélioration de la qualité des espaces publics. Là aussi, la baguette magique n'existe pas, et la mise en place de ces projets nécessite de réfléchir à une répartition des moyens humains, financiers et matériels dans le temps. Par ailleurs, on verra plus tard que certains de ces projets sont prévus comme intimement coordonnés à l'arrivée du tramway en 2012.

« Alors Recouvrance fait d'ailleurs partie de l'Opération de Renouvellement Urbain qui a été mise en place sur Brest au début des années 2000 _ c'était avant le début de ce mandat-ci _ avec trois sites: le site de Bellevue (l'ancienne Z.U.P.), le site de Pontanézen qui se trouve sur le quartier Europe actuellement, et Recouvrance. Alors, pour différentes raisons qui tiennent au financement, qui tiennent aussi à la logistique, on n'est pas intervenu sur Recouvrance jusqu'à maintenant. Il y a d'autres quartiers de la ville d'ailleurs, où se posent des problèmes de ce type, où l'on observe une certaine déshérence du tissu urbain: c'est Saint-Martin. Alors, à Saint-Martin, on a engagé voici quatre ou cinq ans maintenant l'opération. On ne peut pas tout faire en même temps. »³

Si ces projets visent tous à une réelle amélioration de l'habitat et à un accroissement de la mixité sociale des quartiers, il est à noter qu'ils prennent aussi le soin de transformer l'image générale de ceux-ci. Que ce soit à Pontanézen ou à Bellevue, avec leurs désormais bien connus 'blocs de béton', ou à Saint-Martin et Recouvrance, où de vieux immeubles de pierre en ont au

¹ Zones d'Urbanisation Prioritaire, sigle représentatif d'une toute autre conception de l'aménagement urbain, qui était celle des années 60-70.

² En suivant les orientations prises dans le Plan Local de l'Habitat.

³ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

fil du temps, tels des caméléons, souvent pris l'aspect¹, ces opérations sont accompagnées d'une re-mise en 'couleurs' des façades, ou tout du moins d'un 'éclaircissement', étant donné les teintes blanc-bleu généralement utilisées. Si cela peut paraître anecdotique, force est pourtant de constater le changement subtil que cela opère peu à peu à l'échelle de la ville : d'un répertoire 'gris sale', le paysage urbain évolue progressivement vers un 'gris lumineux'. Y aurait-il chez coloriste de la ville une certaine 'nostalgie' de la 'ville blanche' des années cinquante ? Peut-être bien... On verra cela par la suite². En outre, il est à noter que ces projets sont supposés tous s'inscrire dans le contexte méthodologique aujourd'hui largement partagé du 'développement durable'.

Inscription dans la durée.

On peut remarquer bien auparavant de nombreuses tentatives de requalification de certains quartiers brestois, mais bien souvent, celles-ci essayaient de résoudre de manière très segmentée certains problèmes urbains, en prenant pour cible par exemple l'aspect extérieur d'un seul immeuble ou encore un seul îlot à requalifier, et espérant en vain un effet rapide et efficace. Nombreux sont les exemples, à Brest, d'OPAH³ marquées d'une vision très technicienne, qui prétendaient dans les années 80 pouvoir solutionner en quelques mois les difficultés rencontrées par les quartiers de Saint-Martin, Recouvrance ou encore Kérinou, à grands renforts de pelleteuses et de chiffres. Force est de constater que ces solutions 'miracles' n'ont pas eu l'effet escompté, puisque ce sont ces mêmes quartiers qui sont aujourd'hui remis sur la table. Seulement, cette fois-ci, il paraîtrait que tout le monde s'accorde à dire qu'il faut construire avec le temps et les différents acteurs concernés _ habitants, commerçants, mais aussi propriétaires et bailleurs sociaux _ des projets plus subtils et concertés.

D'une manière plus générale, c'est dans presque tous les projets urbains quelle qu'en soit l'échelle _ du quartier au pays de Brest _ que l'on peut constater un retour progressif de la 'lenteur'. Ainsi, il semble que malgré certaines exigences incontournables du 'temps politique' que constituent les échéances électorales, le principe de l'inscription des projets dans la durée semble acquis par des élus de plus en plus nombreux, qui se mettent alors à construire des projets dans le long terme. On peut citer en exemple le choix par le conseil communautaire d'un matériel roulant 'sur fer' pour le futur tramway, principalement motivé par l'éventualité d'un raccordement à terme au réseau SNCF sous forme d'un tram-train desservant plusieurs communes de la périphérie. Cependant, le choix de ce matériel roulant n'apparaît que comme un point parmi tous ceux qui caractérisent l'histoire du projet de tramway brestois.

¹ Les façades de nombreux immeubles anciens sont en effet décrépies et enduites d'un mortier gris sale qui s'assombrit encore davantage les jours de pluie...

² Cf. article *La lente reconsidération d'un patrimoine mal-aimé*.

³ Opérations Programmées d'Amélioration de l'Habitat.

Un tramway pour Brest ?

Si le projet de tramway brestois se met en place progressivement depuis 2002, il trouve ses origines dès 1988, où un premier tracé fut esquissé avant d'être désavoué par le référendum organisé à son sujet. Ces quinze années qui séparent ce premier projet de celui qui est porté actuellement ont pourtant été marquées par de profonds changements, dans les enjeux qu'il mobilise mais aussi dans la philosophie générale du projet. Auparavant considéré comme simple moyen de transport moderne, il est de plus considéré aujourd'hui comme un véritable outil à mettre au service des transformations de la ville.

La première rame déraile...

C'est dès 1984 que la Communauté urbaine de Brest lance une étude pour l'élaboration d'un premier PDU¹, qui cherche à établir un schéma directeur pour les transports en commun de l'agglomération, intégrant déjà à cette époque une réflexion sur les TCSP². C'est lors de l'élaboration de ce PDU que le mot 'tramway' apparaît pour la première fois dans le débat public avant que l'État ne décide de financer une étude à ce sujet. C'est quatre ans après que le conseil de CUB³ confirme, quasiment à l'unanimité, son intention de voir se réaliser deux lignes de tramway, intention qui va gagner en 1989 un stade pré-opérationnel avec le choix par la CUB de mener à terme les études techniques et financières, qui aboutissent à un projet prévoyant la construction de deux lignes totalisant à elles deux 13,5 kilomètres. Seulement, c'est aussi en 1989 que l'on va assister à un changement de couleur politique de la municipalité qui va sans doute et contre toute attente donner une toute autre tournure au projet. Si le projet fut approuvé à l'unanimité par le conseil communautaire deux ans auparavant, l'élection du maire socialiste Pierre Maille va être suivi d'un effritement assez important des soutiens au projet, les élus de l'opposition préférant dès lors faire preuve d'un certain scepticisme à l'égard du projet qu'ils avaient eux-mêmes mis sur les rails : le coût de son insertion, nécessitant la construction d'un nouveau pont en amont de la Penfeld, et l'intérêt 'limité' du tramway pour une ville de l'échelle de Brest vont être pointés par ces élus comme autant de doutes sur la viabilité du projet. Après, de quelle manière cela a-t-il influencé l'issue, négative à 80%, du référendum de 1990... nul ne le saura précisément. Sans doute la promesse du candidat socialiste alors élu de soumettre le projet à un référendum a-t-elle joué elle aussi sur l'issue du projet. Toujours est-il que celui-ci va 'définitivement' enterrer le projet, du moins sous cette forme...

¹ Plan de Déplacements Urbains.

² Transports en Commun en Site Propre, c'est-à-dire sur une chaussée réservée.

³ Communauté Urbaine de Brest.



Campagne de communication de la municipalité à l'occasion du référendum sur le tramway en 1990, archives municipales de Brest.

Un nouveau projet.

C'est en 2002 que réapparaît le mot 'tramway' dans le débat public, amené par deux constats : l'accroissement progressive et bientôt incontrôlable, mais aussi le manque de compétitivité et d'attractivité des transports en commun brestois¹. En effet, la croissance démographique du pays de Brest, qui s'est accompagnée d'une inévitable périurbanisation de l'habitat, des profonds changements dans le paysage socio-économique² déjà évoqués, a nettement favorisé une forte individualisation des déplacements, ce qui a amené le trafic automobile à croître de 30 % dans le centre-ville en l'espace de dix ans, le bus ne représentant plus que 14% des déplacements. Autant dire que cela a de

¹ Alors uniquement organisés autour du réseau de bus.

² Les déplacements du personnel de l'Arsenal étaient auparavant très largement marqués par une organisation collective : des bus de ville 'spéciaux' acheminaient les ouvriers jusqu'à leur lieu de travail, et il existait aussi de nombreux systèmes de covoiturage autogérés, mis en place par les ouvriers eux-mêmes.

larges conséquences sur le cadre de vie et l'image de la ville, dont la plupart des espaces publics sont marqués par une emprise considérable de la voiture.

Alliée à la mise en place d'un axe de bus en site propre selon un axe nord/sud, l'idée de faire passer un tramway sur l'axe historique est/ouest de l'agglomération s'impose très vite dans les études comme porteuse de beaucoup d'espoirs. En plus du gain de confort et d'attractivité porté par le tramway comme simple mode de transport, celui-ci est montré comme un véritable outil pour diminuer et maîtriser le trafic automobile dans l'agglomération, tout en facilitant la desserte des villes de la communauté urbaine par une redistribution totale des lignes de bus.



Carte extraite d'une plaquette de communication de BMO sur le projet

Il faut en outre préciser que ce projet a aussi été très largement porté par les arguments écologiques des élus *Verts* de la majorité et l'important investissement personnel de certains d'entre eux¹. Mais ce projet de ligne de tramway qui pourrait constituer à terme une véritable colonne vertébrale pour l'agglomération porte également l'enjeu d'une transformation plus profonde de l'ensemble de la ville.

Le tramway comme levier d'intervention.

En effet, dans ce nouveau projet, le tramway n'est pas considéré comme un simple moyen de transport, mais véritablement comme un outil, un levier au service de l'aménagement de la ville, que ce soit en termes de requalification de certains quartiers comme en termes d'expansion urbaine et de maîtrise de l'urbanisation.

¹ Marif Loussouarn, élue des *Verts*, responsable des transports et déplacements au sein de la commission Urbanisme et Grands Projets de Brest Métropole Océane, mais aussi Annick Cléac'h, élue *PS* et présidente de cette même commission.

« Et puis il y a le projet de tramway... Alors, cet outil va très certainement avoir des conséquences extrêmement importantes sur l'évolution de la ville et la dynamique des quartiers. »¹

On va effectivement retrouver cette ligne de tramway comme un 'fil rouge'² structurant la majeure partie des projets urbains brestois, dès leur conception même. Ainsi, les trois quartiers mentionnés plus haut qui font l'objet d'une Opération de Renouvellement Urbain sont tous traversés par le tramway, qui joue un rôle considérable dans la mise en place des projets, que ce soit pour la rive droite comme pour St-Martin mais aussi le quartier d'habitat social de Pontanézen³. On verra d'ailleurs que c'est cet argument du tramway comme 'levier' qui a directement influé sur le choix du tracé, mais qui a aussi déterminé certains choix d'aménagement concernant les projets connexes, dont le projet du Plateau des Capucins. On peut pour illustrer ce rôle de levier assigné au tramway citer les mots de Jacques Quillien, maire de la Rive Droite :

« Et donc en même temps, il y avait la décision de faire le tramway à Brest, et donc on a été poussé par la population à faire un tramway accessible directement depuis le bas de la ville, qui irait directement au Plateau des Capucins, et on a fait le choix de le faire passer par le bas de Recouvrance pour qu'il participe justement à la redynamisation du quartier, puisque le tramway c'est pas juste un moyen de transport, c'est aussi un moyen de recomposer un petit peu la ville, d'où ce choix-là... »⁴

Au-delà d'être un outil de remodelage de la structure urbaine, on l'a dit, relativement morcelée, le tramway se pose potentiellement comme un véritable allié dans l'amélioration de l'image de la ville : il va permettre par son insertion, entre autres dans le centre reconstruit, de repenser intégralement l'organisation et la qualité des espaces publics en créant un plateau semi-piétonnier sur près d'un kilomètre, là où les espaces réservés aux piétons font cruellement défaut à Brest, point de revendication fréquent. De plus, il faut remarquer son caractère structurant pour la mise en place de projets d'aménagement tels que la zone du Froutven à l'extrémité est de la ligne, où se développe une nouvelle zone commerciale et où sont planifiés de grands équipements comme un nouveau stade ou un hypothétique 'zénith'. Cependant, si ce projet semble a priori se justifier sur tous les tableaux, il ne manque pas d'alimenter de très vifs débats au sein de la population.

¹ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

² Cf la cartographie des projets, en début de cette partie.

³ Relevons au passage que ce dernier projet de renouvellement urbain porte les traditionnelles ambiguïtés et controverses amenés par la 'Politique de la Ville' (violence des démolitions et des déménagements contraints, etc.)

⁴ Extrait d'un entretien avec Jacques Quillien, maire du quartier Rive Droite et ancien ouvrier de l'Arsenal.

Une acceptation 'du-rail'.

En effet, rappelons-nous du caractère 'frondeur' des brestois, qui ne manquent jamais une occasion de manifester leur mécontentement à la moindre énonciation d'un projet, dès lors que celui-ci est soutenu par leurs élus. Il faut ajouter à cela l'effet rétroactif du référendum de 1990, qui donne aujourd'hui à une majorité de la population le sentiment de ne pas être consultés démocratiquement, et de se voir imposer 'd'en haut' un projet que les brestois rejettent en conséquence ainsi que certains des traditionnels et culturels 'complexes' brestois déjà évoqués : ainsi, on entend souvent opposer au tramway des arguments comme 'Brest n'est pas une grande ville' ou 'nos élus se prennent pour des Parisiens ou des Nantais !', ou d'autres ayant trait à l'inutilité présumée d'un tel projet, pour les raisons de son coût relativement important, du trafic automobile nécessairement 'fluide' lorsqu'il se trouve comparé à celui du périphérique parisien, ou encore de la qualité de l'air déjà réputée excellente...

Face à ces oppositions attendues, dont il faut souligner le paradoxe que les habitants des villes de la communauté urbaine soutiennent bien plus largement le projet que les brestois eux-mêmes¹, les services de la collectivité ont sorti tout un arsenal de moyens de communication et mis en place un important dispositif de concertation, expérimentant par exemple pour la première fois la mise en place d'un site internet entièrement dédié spécifiquement à l'information sur un projet urbain, avec le renfort d'une communication graphique se voulant 'jeune, cool et dynamique'. Notons au passage que certaines des campagnes d'affichage n'hésitent pas à rentrer subtilement dans le jeu de 'l'honnête mauvaise foi' en affichant un caractère parfois doucement ironique en retour face aux frondes satyriques des habitants...

¹ On peut expliquer cela par le fait qu'eux aussi soient indirectement concernés, grâce à l'amélioration de la desserte de ces villes, mais pour être plus précis il faudrait peut-être considérer les différences de composition socio-professionnelle entre ces villes et la ville-centre...



Affiche d'une campagne de communication de la SEMTRAM sur le projet du tramway.

Pour illustrer cette situation conflictuelle, qui s'envenime assez naturellement du fait de la conjugaison de l'esprit frondeur et insoumis des brestoïses avec le ton nécessairement 'pédagogique' qui lui est présenté en retour, on peut une fois encore citer une chanson¹ 'd'actualité' du groupe *les Goristes* :

« Pas plus bêtes qu'à Nancy, ou à Nantes, bientôt chez nous les Brestoués, dans les deux rues les plus commerçantes, on verra, sur ses rails, circuler la Rolls Royce d' la technique ambulante, le fin du fin, le top du progrès, en transport urbain la carte gagnante : un tramway, ouais, ouais, ouais !

Pourtant cette technique épatante, y'a vingt ans quand ils furent consultés par un 'niet' de façon éloquente, les brestoïses l'avaient refusée. Mais tout comme l'Hydre à sept têtes, v' la que resurgit le projet, et cette fois ils sont pas si bêtes, pas d' référendum annoncé.

Point d'processus démocratique, brestoïses, nous ont-ils expliqué. Ce projet est complexe et technique, trop cons pour piger mais bons pour payer. Douze millions d'euros le kilomètre, pour dix bornes on vous laisse calculer. On n'est pas, si on peut se permettre, de la classe pour qu'ça soit remboursé.

A moins que l'on veuille faire la nique à Strasbourg, à Toulouse ou à Montpellier,

¹ Celle-ci met en scène la plupart des problématiques évoquées, entre autres les culturels 'complexes brestoïses' qui font que l'on est 'fiers d'être une ville que l'on assume comme pauvre', traités encore une fois avec humour et dans le ton général un certain sens de l'auto-dérision.

*cette construction pharaonique en plein centre ville, quel intérêt ?
On a supprimé la peur jaune, c'est ainsi qu'on appelait notre ancien tramway.
Soixante ans après on fait tout comme, on adore ce qu'on a brûlé.*

*Pourquoi pas un téléphérique de la route de Paris à celle du Conquet,
avec pleins d'ascenseurs hydrauliques comme stations pour les passagers,
boulevard Jean Moulin, des tire-fesses, et dans la Penfeld des ferry-boîtes,
circuler uniquement en Solex entre le Guelmeur et Kergoat ?*

*Moins y'a de mail plus on dépense de ronds, ça mange pas d' pain c'est pas
leur pognon.*

*Chaque année ils nous sortent des cartons des projets farfelus, plus ou moins
cons.*

*Il y a eu la passerelle roro qui sert surtout à pêcher les tacauds.
On attend toujours place Clémenceau leurs cinémas à gogo.*

*On propose un métro aérien sur pneus, sans rails et sans caténaire.
Bref, des bus qui pollueraient moins s'ils marchaient au gaz ou bien au diester.
Évitons nous deux ans de bordel et quelques faillites chez nos commerçants.
Persistez messieurs les officiels vous irez vous faire voir " chez Plumeau" dans
quatre ans »¹*

Pourtant, l'idée semble commencer à faire son chemin, et les campagnes de concertation et de communication de la collectivité, leur effet. La méthode très 'pédagogique' employée semble même avoir fini par convertir à la cause du tramway les commerçants, pourtant jusque là parmi les plus fervents détracteurs du projet :

« Donc ils [les commerçants] sont demandeurs du tramway, ils ont compris que le tramway était un atout pour eux plus tard, mais ils savent aussi qu'ils vont passer par deux années difficiles, donc il faut discuter avec eux pour voir comment on fait pendant ce temps-là. C'est un sacré casse-croûte, mais enfin je pense qu'on est en train de manger notre pain blanc. C'est le mandat prochain qui va être difficile, puisque là on va être dans le concret. Aujourd'hui, c'est les dessins... Mais enfin bon, on n'est pas les seuls à avoir fait ça, on regarde un peu dans toutes les villes françaises, on a été voir un peu partout : l'arrivée d'un tramway dans une ville, ça pose toujours des problèmes. »²

On a donc vu ici que si le projet de tramway se présentait comme un véritable 'fil rouge' permettant de relier et de mettre en cohérence les différents projets brestois, dont celui du Plateau des Capucins, afin de remodeler durablement la structure et l'image de la ville, il s'inscrivait aussi, et ce depuis sa première formulation, dans un contexte conflictuel à plus d'un titre, mais aussi dans le tissu 'culturel' que nous avons évoqué plus haut.

¹ *Le tramway*, paroles et musique de Henry Girou, *Les Goristes*, sur l'album *Sale temps pour les gros !*, 2003.

² Extrait d'un entretien avec Jacques Quillien, maire du quartier Rive Droite et ancien ouvrier de l'Arsenal.

On peut dès lors s'attacher à ce qui fait un des enjeux les plus forts qui se présente aux décideurs, qui comptent là aussi très largement sur 'l'effet tramway', à savoir le récurrent problème de la centralité.

2. À la recherche d'une centralité ?

On peut en effet identifier la question de la centralité comme un enjeu récurrent depuis que les processus qui ont suivi la destruction de la ville et accompagné sa reconstruction ont profondément redessiné les contours de la ville. Enjeu récurrent, à en croire les Brestoïses qui avouent bien volontiers que leur ville n'a pas de véritable 'centre' ou alors que celui-ci leur serait interdit, mais aussi au regard du nombre de tentatives de 'resserrement' que l'on peut relever dans l'histoire récente de la ville.

Tentatives de resserrement.

Si le plan de la reconstruction cherchait à recréer au moins formellement les caractéristiques supposées d'un centre-ville, il est pour autant aujourd'hui difficile de trouver à Brest ce qui ferait réellement figure de centralité en termes de pratiques de l'espace. Le constat de cette intrigante incohésion entre la forme de la ville et l'inscription spatiale de ses usages a donné lieu à de nombreuses tentatives de lui apporter des soins 'curatifs' qui n'ont jusqu'à ce jour eu que très peu d'effets mesurables, et ont même pour certaines davantage accentué ce problème plus que ne l'ont résorbé.

Figure d'une centralité perdue : un enjeu récurrent et partagé.

On va être amené ici pour mettre en lumière ce déficit de centralité à repenser en d'autres termes du plan de reconstruction de la ville réalisé par Mathon au sortir de la guerre. En effet, ce centre-ville fut repensé non pas selon les canons de l'architecture moderne, mais selon un plan résolument plus empreint d'une certaine conception néo-baroque. Organisé selon des axes orientés vers des éléments 'dominants' (en l'occurrence essentiellement la mairie reconstruite sur les anciens glacis), le plan symétrique et extrêmement composé de Mathon est aux antipodes de la réputation fonctionnaliste qu'on lui assigne souvent. Pourtant, cette disposition visant à recréer les conditions formelles d'un centre-ville 'normal' ont vraisemblablement pâti du malentendu historique qui a fait des quartiers en baraque les véritables nouveaux lieux d'invention et de vie de la ville, et c'est souvent 'de l'extérieur' que l'on venait voir cette 'autre ville', décidée et planifiée par d'autres très en amont et hors de toute intervention des acteurs locaux¹. Cette perception d'un quartier qui n'est pas perçue comme centre de vie va perdurer jusqu'à nos jours, ce que n'arrangera sûrement pas l'apparition des centres commerciaux dans la périphérie dans le dernier quart du XX^{ème} siècle. On retrouve aujourd'hui cet

¹ Patrick Dieudonné in *Brest reconstruite, un patrimoine ? ; Brest alias Brest*, ouvrage collectif, Madraga, Liège, 1992

enjeu de la centralité perdue _ déplacée ? _ de manière récurrente, et il n'est pas rare d'entendre parler d'autant de localisations du 'centre' que les lieux de vie sont nombreux¹. Les projets de redynamisation n'ont pourtant pas manqué.

Chroniques d'une réanimation.

Parmi ces différentes tentatives de revitalisation du centre reconstruit, on peut noter la création dans les années 70 d'un centre culturel et de congrès sur l'emplacement des anciens glacis, à deux pas de la mairie et de sa 'place centrale'² désespérément vide d'animations, ce qui n'eut d'effet que de rendre un peu plus illisible l'esprit du plan de reconstruction et de morceler le parc établi sur les anciens glacis sans guère ajouter d'animation à ce centre 'décalé'. On peut noter plus récemment la requalification dans un esprit très post-moderne de la place elle-même par Bernard Huet, à qui il faut reconnaître le mérite d'avoir dépassé quelques problèmes fonctionnels de taille amenés par ce déplacement du centre hors de son lieu d'accueil préétabli³ et d'avoir cherché à implanter de nouveaux locaux commerciaux sur la place elle-même. Pourtant, ces locaux commerciaux ne se sont que très peu développés, et certains d'entre eux sont encore inoccupés à ce jour. Il y a aussi eu la construction de la faculté Victor Ségalen, à deux pas de la place de la Liberté, qui a sans doute enfin amené un peu plus de fréquentation dans ce 'centre' insaisissable, puis très récemment la construction d'un multiplexe, en pendant nord du centre de spectacles et de congrès. Si l'implantation de ce multiplexe en 'centre-ville' était le fait d'une volonté forte de la part des élus de ne pas laisser partir à la périphérie ce type de fonctions, il est à noter cet étrange paradoxe d'installer en centre-ville ce type d'équipement largement connoté d'ordinaire à une situation périphérique, et qui peine ici mal à cacher sa construction de hangar derrière un maquillage grossier... Cela en dit long sur la situation.

Bien plus que la disparition pure et simple d'une figure de la centralité dénuée de ses attributs traditionnels, de densité des formes mais aussi des pratiques de l'espace public, c'est ici à une relocalisation et à une dilution de ceux-ci que l'on a pu assister. Disséminés le long d'axes 'faubourgs' qui relient plusieurs 'points' de centralité, ceux-ci dessinent lorsque l'on élargit la focale de considération ce qui serait plutôt de l'ordre d'un 'méta-village' central qui dépasse nécessairement le cadre d'un intra-muros, non pratiqué selon les critères qui l'ont défini et de ce fait souvent mal considéré. C'est cette évolution vers une conception de la polycentralité qui semble aujourd'hui s'imposer, et c'est donc comme 'un quartier de centre-ville' que les élus considèrent entre autres le futur plateau des Capucins.

¹ Cette localisation mentale du 'centre' se déplaçant de St-Martin à Recouvrance selon le lieu que l'on habite, les lieux que l'on fréquente...

² La Place de la Liberté n'avait pas été pensée par Mathon pour jouer ce rôle de place centrale, et elle marquait plutôt pour lui l'extrémité d'un axe de composition, un 'extérieur' à l'intra-muros à contempler plus qu'à habiter.

³ Un boulevard très circulé coupait jusque là la ville en deux au niveau des anciens glacis, ce que l'architecte a résolu en rabaisant la place et en ménageant un large passage sous celui-ci.



Futur visage du 'Poly-centre' ?, document personnel.

La lente reconsidération d'un patrimoine mal-aimé.

Comme on l'a vu, dans le nouveau visage de la centralité qui commence à apparaître plutôt en termes de réseau de quartiers, la ville reconstruite ne constitue plus un 'centre' en elle-même, et prend davantage la situation d'un nœud de centralité parmi d'autres. Cela ne règle pas la question de son patrimoine bâti, souvent mal-aimé et incompris des Brestois qui ont tendance à n'y voir autre chose que l'incarnation matérielle paradoxale du traumatisme de la destruction. Visage de la planification qui s'est établie à grand renforts de bulldozers sur le cadavre remblayé de la ville d'avant-guerre, cette ville reconstruite se voit souvent à tort affublée d'une réputation d'urbanisme fonctionnaliste, voire des fois 'soviétique'. Pourtant, on assiste actuellement à ce qui constitue peut-être les prémices d'un renouveau, et qui se manifeste par un long et laborieux processus de patrimonialisation.

Enjeux d'une patrimonialisation difficile.

Selon les termes d'Annick Cléac'h, l'un des enjeux les plus importants qui se présentent aux élus serait de « *réconcilier les Brestois avec leur ville* ». Cela passe nécessairement par une réflexion sur le centre reconstruit, qui ne peut définitivement rester victime à vie des conditions dans lesquelles il est sorti de terre, malgré que celui-ci fasse désormais partie intégrante de l'histoire de Brest et soit même représentatif à plus d'un titre de l'urbanisme et de l'architecture d'une certaine époque. Cette mise en valeur visant à une patrimonialisation du cadre bâti demande bien évidemment des efforts soutenus afin de le faire reconnaître en tant que tel, des Brestois comme des non Brestois d'ailleurs. Longtemps mal-aimé, ce patrimoine a souvent de ce fait été également malmené, défiguré par de nombreuses transformations des immeubles et de l'espace public qui ne le considéraient alors pas du tout comme digne d'un traitement de faveur, et même comme au contraire dénué de toute valeur. Comme on va le voir maintenant, le lancement et l'entretien de ce processus requièrent donc la mise en place de dispositifs et de méthodes spécifiques.

Méthodes et instruments.

En effet, si un effet de 'tendance' peut en partie expliquer le regain d'intérêt qui semble se manifester peu à peu actuellement pour l'architecture et le design des années 50, il faut aussi souligner l'investissement fort de certains acteurs de l'aménagement, qui ont fait l'une de leurs priorités la mise en valeur de ce patrimoine brestois. Ainsi, on a pu assister depuis plusieurs années à plusieurs manifestations concrètes de ce désir de reconsidération : d'abord, la re-mise en 'couleurs' du paysage urbain évoquée précédemment concerne évidemment en premier lieu le centre reconstruit où elle se manifeste par une restauration progressive des façades, avec tout ce que cela requiert de durée et de négociations étant donné le statut privé de la plupart des immeubles. Ensuite, on peut mentionner le fait que lors de certaines constructions récentes, l'argument de l'insertion du bâtiment dans un 'contexte' brestois a pu être convoqué pour expliquer des choix formels supposés s'inscrire dans une toute fraîche 'tradition architecturale brestoïse' : composition rigoureuse empreinte d'un certain classicisme, angles arrondis et percés de larges fenêtres, retrait de l'étage attique, couleurs blanc cassé... Il faut aussi noter la mise en lumière de la Place de la Liberté et de la mairie qui a accompagné le projet de Bernard Huet ou encore l'édition récente de brochures proposant des 'promenades architecturales' à la découverte du patrimoine de la reconstruction, ainsi que les publications et articles de plus en plus nombreux à ce sujet. Pour terminer cette énumération loin d'être exhaustive, il faut ajouter le projet de requalification des Halles St-Louis, qui s'accompagne d'une profonde remise en valeur de la place qui l'entoure ainsi que les promesses énoncées par l'insertion du tramway en termes de revalorisation des espaces publics.

Par ailleurs, ce serait oublier un élément essentiel que de ne pas parler du cadre général dans lequel s'inscrivent toutes ces transformations, qui se matérialise d'un point de vue administratif et réglementaire par la création, elle aussi toute récente, d'une Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager.

« En deux mots, pour dire ce que c'est qu'une Z.P.P.A.U.P.¹ : c'est une étude urbaine, architecturale, historique, qui est confiée à un bureau d'études, qui est cofinancée par l'Etat _ le Ministère de la Culture _ et la collectivité pour substituer au rayon de 500 mètres autour des monuments historiques un périmètre adapté aux enjeux patrimoniaux au sens large _ donc aux trois échelles : architecture, urbanisme et paysage _ de la zone considérée. Donc en gros, la Z.P.P.A.U.P., a été inventée en 83 par le législateur, dans le cadre des lois de décentralisation, pour sortir de ce que certains députés appelaient le « rond bête et méchant » du périmètre de 500 mètres autour des monuments historiques, qui en fait n'est ni bête ni méchant, mais purement géométrique : il est indifférent à la géographie, à l'histoire, à la topographie des lieux, etc. Bon, donc c'était sortir de cette logique de périmètre de rond bête et méchant pour trouver un périmètre qui soit pertinent, donc qui soit basé sur des choses tangibles, historiques, urbaines, qui se justifient patrimonieusement, etc. Et à l'intérieur de ce périmètre, d'objectiver la règle, c'est-à-dire de faire en sorte de passer un contrat en entre l'Etat _ Ministère de la Culture _ et la collectivité, pour fixer a priori un corpus de règles qui seront appliquées au traitement des

¹ Zone de Protection du Patrimoine Architectural, Urbain et Paysager.

différents immeubles par exemple. [...] Voilà ce que c'est que la Z.P.P.A.U.P. Donc ça veut dire que c'est un outil moderne. C'est un outil concerté où l'Etat prend acte de la décentralisation de l'urbanisme aux communes, et donc associe de manière étroite _ Et c'est plus qu'associe, c'est-à-dire qu'il y a un vrai travail en commun et en réseau, partagé, entre la collectivité locale, en l'occurrence la communauté d'agglomération Brest Métropole Océane, et le S.D.A.P.¹ »²

La mise en place de cette ZPPAUP peut en effet être identifiée à la naissance officielle de la re-prise en considération du centre reconstruit comme patrimoine à revaloriser. Par ailleurs, elle ne semble pas ici se cantonner à un simple dispositif de protection, et matérialise la possibilité d'un véritable projet concernant l'ensemble du quartier Siam, avec non seulement des réflexions sur la valorisation du patrimoine bâti, mais aussi une réflexion sur la mise en valeur des anciens glacis et surtout sur les cheminements piétons et les connexions avec les quartiers environnants. À ce sujet, on peut souligner un nouveau lien fort qui conditionne l'aboutissement de ce projet à celui du Plateau des Capucins au travers du projet d'une passerelle piétonne³ reliant le quartier Siam par le biais du Boulevard Jean Moulin au nouveau quartier amené à sortir de terre de l'autre côté du 'canyon' de la Penfeld.

« On se retrouve sur le boulevard Jean Moulin, qui est un des plus beaux boulevards de Brest. Je ne sais pas si vous l'avez regardé, mais ça notamment, ça c'est absolument fabuleux! Ici on a de très beaux immeubles, des immeubles villas, des petites maisons... enfin bon, ça c'est vraiment remarquable. Tout ce front, on a des emprises publiques qui sont très larges pour permettre de requalifier correctement le boulevard... Enfin bon, je veux dire, même comme ça, on ferait la passerelle comme ça, ça marcherait, quoi! Bon, ça, moi je milite très fortement là-dessus. Voilà, je pense que l'idée fait son chemin. En disant que quand on est là, on est à deux pas de Saint-Louis, avec le projet de halles qui vont être démolies et reconstruites. On est à deux pas et demi du bas de Siam, on est à deux pas et demi des facs... de l'hôpital militaire... Bon, on est en pleine ville quoi! Et que c'est l'occasion justement de requalifier, d'améliorer un peu ce tour là, qui est identifié à la Z.P.P.A.U.P. Enfin il est surtout identifié dans l'axe à requalifier, face au Quartz⁴, puisque tout ça c'est une jungle complètement introvertie [square Kennedy], et après on a le Cours Dajot, donc ici, ben il y a des fenêtres urbaines à rouvrir, et c'est très clairement exprimé dans le rapport de présentation de la Z.P.P.A.U.P., que depuis le parvis du Quartz qu'on est en train de réaménager, qu'on ait des visions rade, et que tout ça, on boucle... »⁵

Il semble bien que quelque chose soit donc en train de se passer dans cette partie de la ville pourtant si souvent montrée du doigt comme bouc-émissaire responsable de tous les maux, et que celle-ci puisse un jour gagner effectivement le rang de 'patrimoine'. Si les générations ne sont pas étanches entre elles, et si représentations de la ville et phénomènes d'identification font

¹ Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine.

² Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.

³ Nous reparlerons de cette passerelle plus tard, vue depuis l'autre rive.

⁴ Centre de spectacles et de congrès évoqué précédemment.

⁵ Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.

intervenir certains phénomènes complexes esquissés dans la première partie de ce mémoire, on peut quand-même supposer ici leur rôle partiel dans cette évolution : en effet, ce mal d'amour si souvent constaté vis-à-vis de ce quartier de la ville a tendance à s'estomper naturellement pour les générations qui ne l'ont connu que sous cet aspect, et il est fort à parier que d'ici à quelques dizaines d'années, ce cadre bâti rentrera progressivement dans les canons de la 'normalité'. Cependant, la patrimonialisation de cette partie de la ville ne règle elle non plus pas la question de la centralité¹. De plus, sa situation en remblai sur le cadavre du passé surplombe directement une 'ville interdite' qui attire toutes les convoitises...

Des vues sur une ville interdite.

Si la ville d'avant-guerre se plaisait à descendre en pente douce pour aller s'épanouir sur les rives de la Penfeld qui faisait alors battre le cœur de l'arsenal, c'est aujourd'hui un fossé abrupt qui matérialise la fin de l'espace civil et le début de cette 'ville interdite'. Sise au cœur géographique de l'agglomération et représentant le berceau de la ville, la rivière Penfeld est en effet aujourd'hui cernée par les hauts murs qui soutiennent le remblai sur lequel s'est établi la ville de la reconstruction, de surcroît rehaussés de grilles électrifiées et dissuasives, dont on peut se demander si elle ne s'enorgueillissent pas de matérialiser avec fierté et non sans une certaine violence cette véritable frontière, délimitant une zone devenue aujourd'hui no-man's land entre deux parties de la ville.



'Avec vue sur Penfeld', cliché personnel.

¹ On peut citer de nouveau le cas de Varsovie, où la vieille ville, essentiellement patrimoniale, ne correspond pas au centre névralgique réel de la cité.

Pourtant, le fond de ce véritable canyon a été rendu accessible au public à plusieurs reprises, lequel a alors pu redécouvrir les rives de la Penfeld et des points de vue sur la ville inattendus. Ces ouvertures, aussi temporelles que strictement contrôlées, ont néanmoins créé un précédent et mis sur la table l'épineuse question de la rétrocession de ce site aux Brestois.

La Penfeld comme 'lieu commun' interdit

Si l'intérieur de la zone militaire a toujours été accessible aux heureux détenteurs de la carte d'accès réservée aux marins et ouvriers de l'arsenal, on peut identifier la première ouverture au public de ce site à l'été 1992, où au terme de longues négociations, la mairie a obtenu de la Marine Nationale qu'elle lui autorise l'organisation en ces lieux d'une partie du premier rassemblement de vieux gréements de l'histoire de la ville. C'est à cette occasion que nombre de Brestois ont pu découvrir pour la première fois ce site, rendu d'autant plus remarquable par l'animation jubilatoire qui règne nécessairement lors de ce type d'évènements. Depuis, c'est avec un grand enthousiasme que les Brestois se sont appropriés ce lieu, au moins virtuellement, à l'occasion des réitérations de l'évènement en 96, 2000 et 2004, et c'est tout naturellement que tous ceux-ci, sans exception, s'autorisent au moins à envisager, sinon à rêver du visage que pourrait prendre leur ville si cet accès devenait un jour permanent, ce qui place cette rivière dans la position très paradoxale de 'lieu commun interdit'.

Histoire d'une revendication.

Mais cette première ouverture au public a également créé un précédent, et c'est dès 1992 que se sont organisées et structurées les premières revendications concrètement formulées à ce sujet, suivies de la création d'une association dont le seul objectif est de défendre cette cause.

« L'association Rue de Penfeld s'est créée en Février 1995, ralliant les premiers militants revendiquant dès 1992 l'accès libre de la rivière aux brestois, et des amoureux de Brest conscients que se joue là l'avenir de leur ville. L'association se bat à travers différentes actions pour susciter le débat et la réflexion sur les enjeux et perspectives d'aménagement du territoire militaire de la Penfeld à Brest. Elle a agi en premier lieu pour la mise en place de négociations qui ont été engagées entre les acteurs concernés. Ces négociations ont permis qu'une partie du territoire soit aujourd'hui en passe d'être réattribué à la ville. L'association est convaincue que la reconversion civile de la Penfeld constitue un enjeu majeur pour l'avenir de la ville de Brest en termes d'attractivité, d'emploi et d'ouverture internationale. »¹

En plus de l'argument du 'passé retrouvé' que partagent presque tous les Brestois, il faut ajouter ce qui est du ressort de véritables enjeux d'aménagement urbain, dont certains s'inscrivent très nettement dans la problématique de la 'centralité perdue' et supposée se cacher au bord de la rivière : par la reconquête de ce canyon, la ville reconquerrait-elle aussi naturellement son centre ? Rien n'est moins sûr, mais cette idée fait pourtant

¹ Extrait du texte de présentation de l'association *Rue de Penfeld*, www.penfeld.net

consensus auprès de la population comme dans les différentes sphères du débat public. On peut par ailleurs souligner la situation très stratégique de cet espace en termes de cheminements et d'interconnexion de certains des quartiers qui l'entourent, situation qui permettrait certainement de créer de nouveaux liens urbains en re-saturant des lieux aujourd'hui éloignés et pourtant si proches à vol d'oiseau¹, mais demanderait aussi sans doute de laborieuses réflexions sur le franchissement transversal de la Penfeld, les dénivelés abruptes qui l'enserrent demeurant une contrainte forte.

« En 1992, les Verts² lançaient le débat sur la Penfeld : "la Penfeld ouverte, c'est la rivière dans la ville, qui permettra à Brest de renouer avec son passé, de relier les quartiers entre eux. Nul doute que le cœur qui manque tant à la ville soit là-bas. »³

Comme tout projet, et encore plus peut-être pour ceux qui font figure de véritables symboles de reconquête, celui-ci est le prétexte à la projection sur un site de toutes les utopies urbaines : ainsi, si un spéculateur immobilier y verra peut-être un 'formidable placement', les élus écologistes y verront :

« [...] habitats en haute qualité environnementale, accueil d'entreprises désireuses de participer à un développement durable, espaces culturels et de détente, activités touristiques et maritimes, une rivière qui revit, avec une qualité de l'eau retrouvée. Faire de cet espace redécouvert un vrai nouveau quartier, un lieu de vie, une sorte de pied de nez aux engins de guerre nucléaires. »⁴

Si elle s'adjoint ici sans doute de l'expression franche d'une culture politique et doctrinale, l'expression de l'antimilitarisme paradoxal qui caractérise la culture locale est une fois de plus à relever. Il serait tentant en effet de chasser définitivement, et dans le pur esprit de vengeance potache qui anime souvent les brestoïses, tous les attributs d'une présence militaire qui nous a si longtemps interdit l'accès à ce lieu. Seulement voilà, si ces derniers militaires ont fait aujourd'hui quelques pas encourageants vers une libération progressive de la Penfeld, ils comptent bien montrer aussi qu'ils restent présents, mais nous verrons cela par la suite.

Nous avons pu voir ici à quel point les enjeux de centralité apparaissent importants dans le projet de ville en général, et aussi comment ceux-ci s'incarnaient concrètement en une reconsidération de la notion en les termes d'une 'poly-centralité' dans laquelle le processus de patrimonialisation de la ville reconstruite jouait un rôle essentiel, mais on a aussi esquissé les enjeux portés par une éventuelle reconquête des rives de la Penfeld, qui participent également de cette poly-centralisation à l'œuvre. En effet, Si tout le monde s'accorde à dire qu'il faut un centre pour Brest, on ne cesse de le chercher

¹ Cf. la carte de situation des projets en début de chapitre.

² À noter le fort ancrage politique de cette association.

³ Extrait de l'article *Brest-en-Penfeld, le cœur de la ville va-t-il de nouveau battre ?* de Marif Loussouarn, Michel Briand, Marc Sawicki et Claude Terrasson, élus verts de la ville de Brest, dans la revue municipale *Sillage* d'avril 2003.

⁴ Ibid.

partout en même temps, et des projets aussi éloignés que la réhabilitation de St-Martin et le Plateau des Capucins ont recours à cet argument de la dynamisation du centre-ville.

On va pouvoir maintenant passer le pont de Recouvrance pour adopter un nouveau point de vue, qui éclairera sans doute sous une autre toute autre lumière les projets et enjeux dont nous venons de parler, mais aussi et surtout leurs liens et résonances.

3. Le Plateau des Capucins, à la croisée des enjeux

Si nous avons suivi jusque là un parcours exploratoire qui visait à esquisser d'une manière assez globale une certaine situation de projets de la ville de Brest en s'éloignant parfois et volontairement quelque peu du plateau qui lui a servi de point de départ, nous allons être amenés maintenant à resserrer la focale de considération pour nous rapprocher de nouveau de ce plateau qui semble définitivement et malgré sa position 'excentrée' et péninsulaire jouer un rôle de mise en cohésion de l'ensemble du projet d'agglomération. Nous nous attacherons dans un premier temps à décrire les processus qui ont animé la mise en place d'un projet de reconquête de certains espaces militaires et nous chercherons ensuite à discerner les traits d'un acteur résolument 'insaisissable' avant de resserrer la focale sur un véritable projet de quartier duquel le plateau des Capucins est une composante essentielle, et dont les enjeux dépassent pourtant très largement le cadre.

L'espace Penfeld comme une promesse.

Comme nous l'avons vu, la rivière qui a fait naître la ville de Brest mais qui la coupe également aujourd'hui littéralement en deux morceaux voire plus attire depuis une quinzaine d'années un certain nombre de convoitises, attisées par des ouvertures au public aussi occasionnelles que fortement symboliques. Parallèlement, nous avons évoqué par ailleurs les profondes restructurations des activités traditionnelles de Brest que constituaient jusqu'alors la construction et l'entretien de la flotte de la Marine Nationale. Il vient alors à penser assez naturellement que cette réduction de l'activité de l'arsenal, alliée à une nécessaire modernisation de son fonctionnement, suggéraient de profondes modifications de leur localisation géographique, posant alors la difficile mais stimulante question de l'utilisation future de ces espaces laissés vacants. En effet, suite à cette restructuration de l'activité de construction et de réparation des navires militaires, certains lieux qui en constituaient auparavant le poumon ont été progressivement abandonnés par ces activités, devenus inadaptés aux nouveaux moyens et méthodes de travail de l'acteur militaire, et davantage encore à la conception de bateaux devenant de plus en plus gros et simultanément de plus en plus rares. Ces lieux présentant alors une charge de plus en plus inutile pour la Marine, c'est alors tout naturellement mais aussi avec méfiance et hésitation que celle-ci a été amenée à envisager de s'en délester, tout en souhaitant garder un œil vigilant sur ce qu'il allait bien pouvoir s'y passer.

Un premier pas tant attendu.

C'est en 2001 que DCN¹, tout juste devenue structure de droit privé, décide de regrouper définitivement ses activités industrielles sur le site de Laninon, et d'abandonner pour de bon les ateliers des Capucins mais aussi du Salou, devenus inadaptés à ses nouveaux modes de production de par leur taille et leurs lieux d'implantation. Dès lors s'est posée la question du devenir de ces différents sites, totalisant tout de même quelques 150 hectares à entretenir, ce qui représentait un coût considérable pour le Ministère de la Défense, alors propriétaire des lieux, au regard des activités extrêmement réduites qui y subsistaient. C'est alors sous l'impulsion de l'État, et suite aux nombreuses sollicitations de la collectivité, qu'a été évoquée pour la première fois la possibilité de la rétrocession de ces espaces à Brest Métropole Océane.

Mise en place d'un organe de décision.

Comme on peut le deviner, la mise en place d'un tel projet faisant nécessairement intervenir des acteurs profondément différents dans leurs objectifs, dans l'origine de leur légitimité, dans leur forme mais aussi dans leurs méthodes. Aussi, le préalable à toute prise de décision fut la mise en place d'une structure qui regroupe en son sein ces différents acteurs sous forme d'un CIAT², structure qui place le débat dans une échelle qui dépasse très largement celle du local pour gagner celle de la politique nationale. Ce CIAT, dénommé alors 'Mission Penfeld', est coprésidé par le Préfet du Finistère, représentant l'État via le Ministère de l'Intérieur, et le Président de Brest Métropole Océane, à savoir le maire de Brest François Cuillandre, et met pour la première fois autour d'une même table des acteurs extrêmement variés de par leur statut (civil ou militaire, public ou de droit privé) que par leur champ d'action (intérêt national, régional et local) et leurs cultures professionnelles. Cette Mission Penfeld est ainsi constituée, en plus de ses deux présidents, de l'Amiral de la région maritime, du Préfet Maritime de l'Atlantique, du Délégué interministériel aux Restructurations de la Défense et de son confrère délégué à l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale, du Chef de la Mission de Réalisation des Actifs immobiliers du Ministère de la Défense, du Sous-Préfet de Brest, du SGAR³ de la Préfecture de Région, de la directrice départementale de l'Équipement, du Service Départemental de l'Architecture et du Patrimoine du Finistère par le biais de l'Architecte des Bâtiments de France, du Président du conseil général du Finistère, de dix représentants élus de la Communauté urbaine de Brest, du Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Brest ainsi que du directeur DCN Brest. On peut se douter qu'une telle machine n'a pas pour vocation de conduire l'ensemble du projet dans ses détails, mais plutôt à le piloter d'une manière générale et à en donner les grandes orientations.

¹ Direction des Constructions Navales.

² Comité Interministériel de l'Aménagement du Territoire.

³ Secrétariat général pour les affaires régionales.

Spécifier les composantes.

Ainsi, la Mission Penfeld a identifié pas moins de trois sites distincts le long de la rivière, susceptibles d'être rétribués à la collectivité à court et moyen terme : aussi variés dans leur localisation que dans leur étendue, leur forme (en front de mer pour le pied du château, en plateau pour les Capucins, en fond de vallée pour le Salou) et leur intérêt patrimonial (évident pour le port du château et les Capucins, un peu moins a priori pour le Salou), ces trois sites ont nécessité que leur devenir fasse l'objet d'un consensus auprès de tous les acteurs concernés, et donc une définition assez claire des fonctions qu'ils étaient susceptibles d'accueillir.



Plan de l'espace Penfeld, document de Brest Métropole Océane.

Le premier projet mis en place concerne le site du pied du château, accolé au port de commerce, et dont il fut décidé dans un certain consensus général d'en faire un port d'escales et de plaisance destiné entre autres à l'accueil des paquebots de tourisme, des flottilles de voiliers qui partent souvent de Brest pour aller régater en haute mer, des plaisanciers désireux d'un niveau de prestations plus élevé que dans l'actuel port du Moulin Blanc mais aussi pensé en profondeur pour accueillir les rassemblements de vieux gréements organisés tous les quatre ans. On note là une première expression concrète du jeu d'acteurs complexe et de la volonté de la Marine Nationale d'y garder un pied par la décision de réserver 150 anneaux sur 500 au club des plaisanciers de la Marine¹. À la création de ce port d'escales s'ajoutera naturellement la construction d'immeubles destinés à accueillir quelques logements de standing (évidemment, vu la localisation) mais surtout des locaux

¹ Il faut noter que c'est ce même club qui occupait jusqu'alors les lieux, ce qui amène à comprendre l'acceptation par la collectivité de ce compromis.

commerciaux et établissements de restauration et d'hôtellerie. La conception du port, relativement simple dans son organisation mais plus complexe d'un point de vue technique, a fait l'objet d'une étude de définition assez brève. Le chantier est en cours et devrait déboucher sur une première ouverture au public dans le courant de l'année 2008.

« On va subitement se retrouver avec un port de plaisance et d'escale en plein cœur de ville. Bon, c'est très important, ça change beaucoup de choses pour la ville. Pour son image d'abord, et puis en termes d'activités. Mais c'est l'espace Penfeld ! »¹

Le travail de la Mission Penfeld a concerné en deuxième lieu le site du Plateau des Capucins qui accueillait jusque là de grands ateliers de fabrication de moteurs pour les navires militaires, ainsi que le centre de formation des 'Arpètes' déjà évoqué et un terrain de sport utilisé par les militaires pour certains entraînements. Ce site bien plus complexe de par sa nature comme de par sa situation en péninsule au milieu d'un espace demeurant sous contrôle militaire a logiquement demandé une réflexion plus laborieuse et de plus nombreux compromis, ne serait-ce que dans la définition pure et simple des objectifs généraux du projet. Premièrement, la libération de ce site d'une superficie de 12 hectares au cœur de l'agglomération n'a pas appelé directement des fonctions évidentes comme le port du château, et toutes les solutions ont dans un premier temps été envisagées :

« Mais bon, je veux dire, à la limite, au départ, au tout début, on se disait 'mais pourquoi pas une grande surface ?' Comme on a dit aussi un jour, parce qu'à l'époque on avait besoin d'un grand stade 'pourquoi pas faire un stade là ? On rase tout et on fait un stade'. Donc au début, c'est ça qui était très chouette d'ailleurs, parce qu'on devait se creuser la tête, imaginer, rêver... »²

Mais c'est au final assez naturellement que s'est décidé de profiter du potentiel présenté par les Ateliers et leur valeur patrimoniale³ pour y installer de grands équipements d'intérêt d'agglomération mais aussi d'intérêt régional, en profitant de cette opportunité pour tenter de changer l'image de la ville et donc sa lisibilité nationale (et internationale ?) et son attractivité. Parallèlement à cela, il fut aussi décidé d'installer sur la partie non construite du Plateau un nouveau quartier mêlant habitat, bureaux et hôtellerie ainsi que quelques commerces de proximité, et d'élargir le périmètre d'étude à une partie du quartier de Recouvrance ainsi qu'au quartier d'habitat social de Quéliverzan qui le jouxte. Il est encore une fois à noter le fait que la Marine Nationale se soit montrée fortement intéressée par la construction de nouveaux logements, désireuse de se porter acquéreuse d'une partie d'entre eux pour loger ses employés. Aussi, il fut décidé de lancer en 2004 une procédure de marché de

¹ Extrait d'un entretien avec Noël Gravot, fonctionnaire territorial en charge du projet *Espace Penfeld* au sein du Pôle Développement de Brest Métropole Océane.

² Ibid.

³ Ces constructions de l'époque de Napoléon III ont miraculeusement échappé aux bombardements de la seconde guerre mondiale, et représentent de ce fait une valeur patrimoniale très importante pour la ville.

définition afin de préciser les contours du projet en s'appuyant sur ce cahier des charges très général, concours dont l'issue fut le choix par Brest Métropole Océane en 2005 de l'équipe de l'architecte Bruno Fortier pour la conduite du projet. À ce jour, le projet continue de se préciser et devrait aboutir à la création administrative d'une ZAC¹ dans le courant de l'année 2008, mais il reste encore quelques zones d'ombre et points de débat avec la Marine Nationale, que nous évoquerons plus tard.

Le dernier des trois principaux périmètres d'étude considérés par la Mission Penfeld concerne le site du Salou, qui abritait les légendaires 'bâtiments en fer' de l'Arsenal où étaient découpées et pré-assemblées les tôles destinées à la construction navale ainsi que plusieurs formes de radoub² et cales de lancement. La réflexion en ce qui concerne ce site n'en est qu'à ses débuts, et il reste encore de nombreuses zones de flou sur lesquelles la Mission Penfeld va être amenée à trancher prochainement. En effet, il était envisagé dans un premier temps d'en faire un lieu à dominante industrielle, dont la Marine Nationale, DCN et des entreprises à caractère civil partageraient l'usage, mais il s'avère avec le temps que les acteurs militaires semblent de moins en moins intéressés par ces sites et que leur part se réduit progressivement.

« la troisième composante, c'est toute la zone qu'on appelle Nord Penfeld-Salou, au-delà du pont de l'Harteloire, mais qui sera à plus long terme, on est en train de faire des études là-dessus et de discuter avec la Défense, de voir qu'est-ce qu'on récupère, qu'est-ce qu'on ne récupère pas. Mais ça, on a déjà bien assez à faire avec le Plateau des Capucins pour le moment, qui est donc le dossier prioritaire aujourd'hui. »³

Par ailleurs, ce site très étendu présente la particularité remarquable d'être situé en un nœud très stratégique de la structure urbaine, et son ouverture aux civils va sans doute avoir des conséquences très importantes sur la mise en lien des différents quartiers. Situé au fond de la vallée de la Penfeld, il permet de réarticuler très efficacement les quartiers du vallon de Kérinou, du plateau du Bouguen et de la Cavale Blanche, entre eux et avec le reste de la ville, alors que se déplacer de l'un à l'autre de ces quartiers nécessite aujourd'hui, du fait de la topographie mais aussi de la zone militaire, de longs détours qui les font paraître bien plus éloignés qu'ils ne le sont réellement. À ce titre, il faut remarquer que la route dite 'route du Salou', qui relie ce site au Plateau des Capucins, a été adjointe au périmètre concerné par la Mission Penfeld, et fera l'objet d'une ouverture aux civils en préalable au début des travaux du Plateau des Capucins.

Penser l'évolutivité.

Ce serait oublier une composante essentielle que de limiter l'espace Penfeld à son périmètre administratif actuel, et la mise en place de ce projet s'effectue bel et bien dans une pensée à long terme. En effet, ce premier pas

¹ Zone d'Aménagement Concerté.

² Cale sèche destinée à la construction et à la réparation des navires.

³ Extrait d'un entretien avec Noël Gravot, fonctionnaire territorial en charge du projet *Espace Penfeld* au sein du Pôle Développement de Brest Métropole Océane.

effectué par les instances militaires, et qui consiste à rétrocéder à la ville 150 hectares répartis sur trois sites clairement dissociés, ne peut qu'amener les décideurs à envisager la mise en place des projets dans une perspective plus large, qui serait celle de l'éventualité de nouveaux retraits de la Marine Nationale. Il n'est en effet pas interdit de penser qu'à terme, c'est peut-être toute la rive gauche de la rivière qui pourrait être rétrocédée à la collectivité. Malgré les lourds problèmes qui se posent (plusieurs souterrains abritant des postes de commandement stratégique ou autres cachotteries de la Défense sont situés sur cette zone), la libération d'un tel espace changerait encore plus profonde la tournure des choses, créant alors une continuité allant de la zone 'rotule' du Salou jusqu'au Port du Château et ouvrant de nombreuses possibilités d'accès depuis le centre reconstruit mais aussi depuis les Capucins et les quartiers du fond de Penfeld.

« Et aussi, bon à terme, ça ne peut que continuer dans ce sens, compte tenu de l'évolution de la Marine d'une part, et surtout de D.C.N., qui est leur partenaire industriel, et qui se concentre, qui se rationalise, etc. Bon, il n'est pas du tout interdit de penser que... on peut imaginer autre chose !... D'autres endroits, comme la Penfeld, oui, et de progresser _ à terme, hein ! _ voilà, sans se fâcher ni quoi que ce soit, mais c'est un peu l'objectif. Alors on s'efforce effectivement _ et c'est pour ça qu'on dit que c'est un projet métropolitain, puisque métropole il y a aujourd'hui _ de raisonner par rapport à l'ensemble de l'agglomération. »¹

Certains se plaisent même à rêver d'une réutilisation de la voie ferrée existante pour créer une nouvelle ligne de tramway reliant les ports de plaisance puis de commerce à Kérinou puis Lambézellec en passant par le port du Château, les rives de Penfeld et le Salou... Mais nous n'en sommes pas là, et il semble falloir apparemment faire preuve de patience et d'un certain tact vis-à-vis de la Marine Nationale si l'on veut espérer que cela se réalise un jour.

La Marine Nationale : zoom sur un acteur omniprésent mais fantomatique ?

En effet, il semble bien que la Marine Nationale et les autres représentants du pouvoir national du Ministère de la Défense veuillent garder sur la ville un certain contrôle, ce qui ne manque pas de s'exprimer de manière diffuse dans nombre de processus de décision qui concernent les transformations de la ville, que ce soit par l'exigence d'un droit de regard comme par le biais de différentes tactiques d'incursion. Pourtant, cet 'acteur' militaire, qui répond à des logiques internes qui lui sont propres, demeure très difficilement saisissable, avec pour preuve la difficulté que l'on peut avoir à comprendre exactement 'qui y fait quoi', dans quel cadre et pour combien de temps.

¹ Extrait d'un entretien avec Noël Gravot, fonctionnaire territorial en charge du projet *Espace Penfeld* au sein du Pôle Développement de Brest Métropole Océane.

Une structure à la géométrie complexe et changeante.

Trouver un interlocuteur au sein de la Marine Nationale qui soit à même de s'entretenir au sujet des projets de l'Espace Penfeld et du Plateau des Capucins dans leur ensemble : en voilà une affaire qui n'est pas mince ! En effet, je me suis trouvé confronté en abordant ce sujet difficile à l'impossibilité de découvrir une quelconque personne référente qui ait pu suivre ces projets depuis le début, ainsi qu'à l'organisation fortement hiérarchisée mais aussi très segmentée de la Marine Nationale et des structures qui y sont liées de près ou de loin. Région maritime de l'Atlantique, Préfecture Maritime de Brest, Marine Nationale, DCN, Etats-majors et autres forces de commandement... J'avoue ne pas avoir eu le temps ni l'énergie de chercher à comprendre exactement comment tout cela fonctionnait, étant donnée la complexité dans laquelle tout cela semble s'imbriquer. Paradoxe là encore, la réputation de structure extrêmement hiérarchisée que l'on colle souvent à l'armée occulte le fait que les tâches et les organes de décision semblent également très segmentés. En outre, la très fréquente rotation des hauts responsables que sont les amiraux et les préfets maritimes n'est pas là pour faciliter la compréhension du système, et sans doute non plus pour faciliter le suivi des projets de la mission Penfeld, les interlocuteurs changeant très régulièrement au gré de leurs mutations.

Des enjeux d'échelle nationale.

En effet, si la 'décentralisation' est en quelque sorte le maître-mot qui qualifie certains processus d'actualité, il ne s'applique vraisemblablement et en toute logique pas au Ministère de la Défense, qui conserve sa structure d'apparence exclusivement pyramidale où les décisions sont la plupart du temps prises, ou du moins vérifiées et validées systématiquement par les hauts responsables militaires. Ainsi, très souvent les décisions prises au sein de la Mission Penfeld sont-elles conditionnées à la validation du Ministère, qui fait redescendre des avis parfois aussi imprévisibles que non argumentés.

« Et puis quelquefois il y a des déclarations, et puis en suite on a l'impression qu'il y a des reculs... Le personnel de la Marine, dans ses cadres très supérieurs, change souvent. Et puis entre ce que l'on peut se dire ici et la discussion qu'on peut avoir avec l'Amiral et son Etat-major, qui connaissent bien le terrain puisqu'ils vivent ici, et le retour qu'on peut avoir du Ministère de la Défense... Bon, quelquefois les discours changent, mais ça fait partie des relations entre partenaires. »¹

Mais cette structure extrêmement centralisée qui répond à des enjeux d'échelle presque exclusivement nationale tire aussi sa pérennité d'un fonctionnement très réglementé, assujéti à des procédures totalement formatées auxquelles s'adjoint une certaine culture professionnelle du secret.

¹ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

Une culture professionnelle du règlement et du secret.

On peut relever de très nombreuses occurrences parfois assez surprenantes de cette culture professionnelle du règlement et du secret, ne serait-ce que dans la vie de tous les jours autour de sites militaires : ainsi, il est interdit de photographier certains points stratégiques comme la base opérationnelle des SNLE de l'île longue ou quelques entrées de souterrains bien gardées, et il suffit parfois de se faire surprendre à prendre un cliché mal orienté pour se voir confisquer la pellicule de son appareil photo, alors qu'il est évident que quelqu'un qui souhaiterait le faire avec de mauvaises intentions y parviendrait sans aucun problème sans doute... On peut aussi noter le passage obligé des photographies aériennes de la ville par les services de la Marine avant que celles-ci ne soient délivrées à la collectivité, Marine qui prend le soin de flouter¹ souvent assez sommairement et en débordant largement sur les terrains civils les zones considérées comme sensibles. Là encore, on peut douter de l'efficacité réelle de ces procédés à bloquer ceux qui auraient de mauvaises intentions... Si tout cela laisse sans doute transparaître une certaine volonté de montrer qu'ils gardent le contrôle et le pouvoir sur certains territoires, il y a là aussi l'expression pure et simple règlement que les militaires sont tenus d'appliquer. On peut noter plusieurs occurrences de cette question autour du projet du Plateau des Capucins, concernant notamment le problème de la visibilité :

« Là où il y a _ je ne sais pas s'il y a débat, puisque là encore, la Marine est propriétaire, donc c'est elle qui décide _ à l'origine, alors qu'elle avait laissé entendre, ou même dit, lors d'une réunion de la Mission Penfeld, que le Bâtiment des Lions serait également rétrocédé: elle a fait un peu machine arrière... voilà... Est-ce que c'est définitif? Parce que évidemment, pour nous c'est dommage de ne pas... bon. Mais... autant que je me souviennes _ parce que je ne suis pas non plus toujours présente dans toutes les arcanes _ mais je crois que la Marine hésite à céder le Bâtiment aux Lions parce qu'il a une... il surplombe les formes de radoub qui viennent d'être réhabilitées, et c'est un peu... c'est-à-dire il y a une sorte de... pas de la paranoïa, mais il y a des règles en matière de défense qui sont extrêmement strictes, et c'est pour ça qu'il y a des murs et des grilles tout autour de l'Arsenal. Alors ça nous paraît, actuellement au XXIème siècle, assez excessif, mais bon, ce sont les règles du Ministère de la Défense qui interdisent qu'il y ait des possibilités de voir, d'intervenir... »²

Ces problématiques se sont assez fortement cristallisées autour du Plateau des Capucins, qui domine largement les emprises militaires de la Penfeld, mais aussi sur le bâtiment dit 'Bâtiment aux Lions' qui jouxte la rue St-Malo, et qui présente la particularité d'être à la fois un immeuble appartenant à la Marine Nationale, le support d'une route appartenant à la

¹ On peut noter une évolution à ce sujet, puisque auparavant, ils se contentaient d'effacer purement et simplement de la photographie toutes les zones militaires, contraignant les services de la collectivité à reboucher les trous avec une simple carte au 25000^{ème}.

² Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

collectivité, et une partie du mur d'enceinte de l'Arsenal. De plus, il présente un intérêt patrimonial extrêmement fort qui attire nécessairement les convoitises de Brest Métropole Océane, qui n'imaginerait pas que ce bâtiment puisse être laissé en l'état sans que son devenir ne soit intégré, même en restant propriété militaire, au projet des Capucins.

« Et puis, c'est une limite physique de l'Arsenal, donc ils considèrent que le Bâtiment aux Lions, c'est une clôture... Ce qui est vrai, le Bâtiment aux Lions, c'est une clôture, mais c'est un pont. Le Bâtiment aux Lions, c'est vraiment un bâtiment pont, et c'est ce qui en fait l'intérêt, c'est-à-dire qu'à la fois c'est le support d'une route, c'est une clôture physique et en même temps c'est perméable. Donc c'est fabuleux ce truc-là, c'est absolument génial! Donc voilà, ce qu'ils craignent eux c'est qu'aujourd'hui ils soient dépossédés de ce truc-là, qu'ils n'aient plus la maîtrise. [...] La Madeleine, c'est très compliqué. Moi, j'avais été questionné par le précédent Amiral, par le Préfet Maritime, le prédécesseur de Rolin, qui m'avait dit 'est-ce qu'on pourrait faire une clôture, ici, 'PRODEF'? _ 'sécurité défense', ils ont un service 'PRODEF' qui s'occupe de tous ces trucs-là _ Est-ce qu'on pourrait faire une clôture là, entre la Madeleine et le Bâtiment aux Lions?'... Bon... Difficile, quoi, hein! Non mais voilà... vous voyez... ils sont très sur la défensive là-dessus. Je pense que voilà, c'est compliqué ces choses-là, il y a toujours... C'est du temps, quoi. C'est du temps à passer à discuter, à négocier. Les Préfets Maritimes changent, les attachés territoriaux, les Amiraux Attachés Territoriaux changent... Il y a des personnalités différentes, il y a des avancées, des reculs... C'est des choses qui durent un peu quoi. »¹

On voit bien ici comment les cultures professionnelles peuvent parfois s'entrechoquer assez brutalement, par exemple autour de l'objet en apparence simple que constitue une clôture. On imagine aussi de quelle manière l'espace de débat que constitue la Mission Penfeld peut être amené à faire évoluer les choses, invitant les responsables de la Marine à sortir de leurs habitudes de conformation à un règlement qui parfois prend des traductions plus qu'inappropriées².

Le souci de conserver un certain pouvoir...

Si les militaires se conforment à des règlements et à des procédures qui caractérisent sans doute assez fondamentalement les structures militaires, on peut aussi discerner parfois un certain souci de conserver le pouvoir acquis, c'est-à-dire de bien montrer que 'pour l'instant, on est toujours là et on compte bien le faire savoir'... On ne peut sans doute pas parler d'un réel droit d'ingérence dans ce qui ne concerne pas directement la Marine sans aucune justification, mais il est d'évidence assez probable que celle-ci cherche à montrer signe de sa présence par quelques incursions aussi conflictuelles que brèves dans le débat public. Cet extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h

¹ Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.

² Les clôtures 'PRODEF' ('Protection-Défense') sont des clôtures normalisées associant plusieurs dispositifs anti-intrusion et dissuasifs à des dispositions anti-visibilité, autant dire assez incongrues devant la façade d'un monument historique protégé...

laisse transparaître ce rôle ambigu des instances militaires dans les processus de décision :

« Alors, il y a des relations, hein, évidemment, ça ne peut pas être autrement! Euh... des relations qui... C'est stupide de vous dire qu'elles sont bonnes! Bon... il y a des intérêts partagés, et puis chaque structure a ses propres intérêts. La Marine n'intervient pas à proprement parler dans les décisions qui sont prises par la collectivité en matière d'aménagement, mais en l'occurrence sur le site des Capucins, elle est tenue informée au jour le jour. »¹

Par ailleurs, il est à noter que c'est la Marine qui conserve bel et bien le dernier mot, du moins tant que la vente des terrains n'est pas effective. Ainsi, c'est elle, par le biais de la MRAI², qui négocie le prix de vente des terrains en fonction de leur valeur potentielle après construction. À cela s'ajoute le fait que la loi impose de livrer un bien dépollué, ce qui n'est pas sans poser questions qui pourraient bien compromettre quelque peu le calendrier des chantiers. En effet, ce problème s'est déjà posé pour le port du château, où il y a eu plusieurs bombes de la seconde guerre mondiale à faire sauter, et où des quantités impressionnantes de vases plus polluées que prévu ont été découvertes après la vente du terrain à la collectivité, et après que les travaux aient commencé, ce qui a fait accumuler à celui-ci un retard difficilement rattrapable. Pour le site du Plateau des Capucins, la collectivité a bien pris soin d'attendre qu'un diagnostic précis soit réalisé, mais si la dépollution pyrotechnique et chimique à effectuer s'avère plus importante qu'estimée, il se pourrait fort bien que la vente se trouve fortement différée, étant donné les lenteurs et lourdeurs administratives et procédurales du Ministère de la Défense.

On voit donc bien que la Marine demeure un acteur omniprésent et très influent mais quasi fantomatique et en apparence très peu personnifié, ce que souligne d'ailleurs l'emploi récurrent d'expressions comme 'la Marine' ou 'les militaires', par moi-même comme par les différents acteurs rencontrés. Si la Marine Nationale reste extrêmement présente sur l'agglomération Brestoise, c'est en particulier sur le territoire de la Rive Droite qu'elle a aujourd'hui étalé son emprise, isolant, étouffant parfois ce quartier qui s'est retrouvé de plus en plus dégradé au fil du temps. On va maintenant s'attacher à l'explorer.

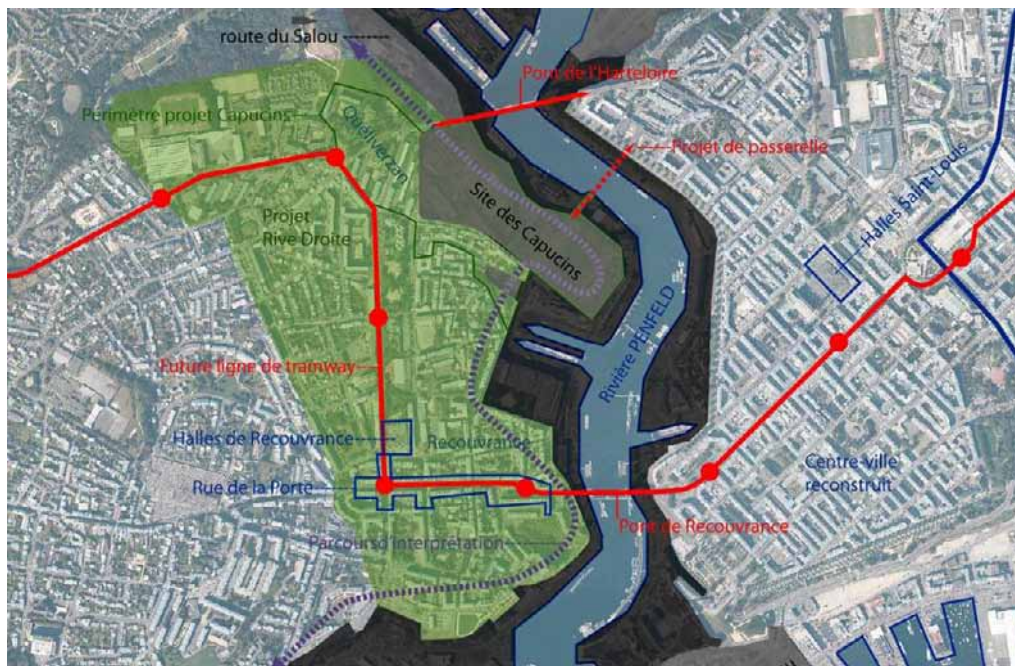
Rive droite : un projet multiple.

Parmi les quartiers dégradés qui appellent à un projet de revalorisation, il en est un qui fait figure de symbole de par la conjonction des problématiques urbaines et sociales auxquelles il est confronté et de sa situation centrale, aussi bien d'un point de vue strictement géographique que de celui des représentations et de l'imaginaire collectif de la ville. Si Recouvrance fait définitivement partie d'un certain 'mythe' brestois et que son nom se retrouve si souvent associé à celui de Brest, ce quartier fait en effet face à de nombreux

¹ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

² Mission Régionale des Actifs Immobiliers de la Marine.

enjeux. Séparé du reste de la ville par le ‘canyon’ de la Penfeld, enclavé par les emprises tentaculaires de l’Arsenal qui en bloquent l’accès à la mer, confronté de plein fouet aux conséquences sociales et économiques de la restructuration de l’Arsenal, Recouvrance présente de grands déséquilibres au regard de la rive gauche, et s’est progressivement dégradé au fil des ans. Cependant, on va voir que les projets qui le concernent sont autant de promesses de renouveau, et que la mise en résonance du projet des Capucins, du tramway et de l’Espace Penfeld ont fait progressivement émerger un projet plus large qui a largement contribué à re-spécifier de manière rétroactive ces mêmes projets : le projet dit ‘Rive Droite’.



Localisation des différents projets qui participent du projet Rive Droite, document personnel.

Recouvrance, un symbole ?

Le quartier de Recouvrance est très intimement associé au ‘mythe brestois’, tout autant du fait qu’il soit largement associé à l’image d’une ville d’avant-guerre faite de ruelles tortueuses, d’escaliers et de bars à matelots que du fait qu’il représente encore aujourd’hui une sorte de figure paradigmatique de la ville, avec sa très forte identité, son ambiance et son folklore populaires qui vont nécessairement de pair avec les problèmes sociaux qui lui sont associés. On peut noter énormément de références qui mettent l’accent sur l’aspect de lieu de débauche de ce quartier, lieu de convergence de toutes les ‘pistes’ alcoolisées, que ce soit dans les chansons de *Christophe Miossec*, des *Goristes* ou encore dans le court-métrage *Les princesses de la piste*¹ réalisé par *Marie Hélia*, où au terme d’une errance de bars en bars à travers la ville, l’une des protagonistes affirme ne pas vouloir aller à Recouvrance, parce que « ça craint, Recouvrance ». Si en effet beaucoup avouent ne pas en fréquenter les nombreux bars réputés glauques et où les bagarres alcoolisées sont le lot quotidien, les brestois semblent s’être paradoxalement très fortement identifiés

¹ *Les princesses de la piste*, de Marie Hélia, Paris-Brest productions, 2005.

à ce quartier et à ce caractère en particulier, à ses personnages (souvent des ‘cas sociaux’), ses légendes... Afin d’illustrer cette problématique, on peut citer les paroles d’une chanson du groupe Electric Bazar Compagnie, qui résume assez efficacement les enjeux auxquels est confronté le projet Rive Droite :

*« Sa mère lui a donné naissance
Dans la parfaite indifférence
D’un coin sombre de Recouvrance
Le premier jour de son enfance,
C’est là le comble de la malchance,
Son père s’est fait trouer la panse.
Toute sa jeunesse s’est passée
Dans les ruelles du quartier
Que jamais elle n’allait quitter
C’est dans les kebabs, les troquets,
Qu’elle a été scolarisée,
C’est les crevards et les paumés qui l’ont élevée !
Dès qu’elle eut l’âge de raison,
Pour respecter la tradition,
Elle est tombée dans la boisson
Depuis elle s’arrache au litron,
Avec toute la bande à pochtrons,
Tous les zonards et les keupons de la région.
Car elle n’a jamais eu le choix,
Et c’est rive droite qu’elle finira ! [bis]
Des histoires glauques, j’en ai des tas,
Et pas plus loin qu’en bas d’chez moi,
Rajoutez la pluie à tout ça... voyez l’ambiance !
Pourtant la plupart des Brestoïis,
S’ils avaient le choix, ne partiraient pas,
Ça a l’air con, mais ils y croient :
Brest, c’est Byzance ! [bis] »¹*

On peut aussi trouver des références d’origine non brestoïse qui semblent partager pourtant assez spontanément cette vision d’un quartier très populaire : ainsi, dans la comédie road-movie *Les Leningrad Cowboys rencontrent Moïse*² du réalisateur finlandais Aki Kaurismaki, le groupe de rock’n’roll loufoque que dont l’on suit les pérégrinations³ débarque à la pointe de la Bretagne au terme d’une traversée épique de l’Atlantique, et cherche à gagner assez vite la ville la plus proche avant de poursuivre son périple. Ils arrivent alors à Brest (dont le nom n’est pas cité), ville qui n’est montrée qu’au travers d’une courte scène se déroulant à Recouvrance, non loin du Plateau des Capucins, et où le seul plan séquence tourné en extérieur met en scène la rue de Pontaniou, où des enfants

¹ *Brest, c’est Byzance !*, Electric bazar compagnie, Carlo Prod. / Irfan, 2005.

² *Leningrad cowboys meet Moses*, Aki Kaurismaki, 1994.

³ Coïncidence fortuite et étonnante qui mérite d’être soulignée à titre purement personnel : le périple des *Leningrad Cowboys* en Europe les conduit de Recouvrance jusqu’en Pologne, où après un passage par Varsovie, ils cherchent à gagner les montagnes situées juste au sud de Cracovie...

que l'on devine issus d'un milieu populaire jouent à même le macadam, 'à l'école de la rue', avant que le groupe ne rentre dans par une petite porte dans un des nombreux bistrot de quartier.



La rue de Pontaniou, où est tournée la scène citée (au fond, les ateliers du Plateau des Capucins), cliché personnel

Pourtant, derrière tout ce folklore se cachent de sérieux enjeux urbains, constat que partagent tous les élus concernés et aussi les acteurs sociaux qui travaillent sur le quartier.

Modérer un déséquilibre.

Pour mettre en lumière ces enjeux urbains importants qui se posent aux différents projets qui constituent celui dit 'Rive Droite', on peut citer directement les paroles de certains acteurs rencontrés :

« Notre ville _ enfin comme beaucoup de villes _ est construite de part et d'autre d'un cours d'eau _ qui n'est pas la Seine, qui n'est pas la Tamise, c'est un petit fleuve côtier _ mais qui joue néanmoins un rôle important dans la topographie. Alors, la ville est développée sur les deux rives, mais le quartier de Rive Droite a toujours été un quartier... qui était hors du centre, un quartier « tête de pont » en fait. Recouvrance, autrefois, quartier populaire, où s'entassaient des populations souvent venues là par l'exode rural, bretonnantes aussi _ pas exclusivement, mais pratiquant le Breton _ et aujourd'hui encore, la Rive Droite est sous-calibrée par rapport au reste, il y a un déséquilibre qui n'est pas énorme, mais qui est quand même marqué entre les deux parties de la ville, surtout en ce qui concerne le centre, puisque le quartier de Recouvrance dans sa partie centrale subit depuis plusieurs années, plusieurs décennies même, une évolution qui est assez... préoccupante, puisqu'il y a un déclin de ses fonctions traditionnelles et en particulier du commerce, un vieillissement du

bâti... C'est un quartier dont on sait depuis déjà pas mal de temps qu'il doit faire l'objet d'une opération de réhabilitation et de redynamisation. »¹

Plus précisément en ce qui concerne les problèmes sociaux associés à ce déséquilibre, qui au passage sont assez reliés à la réputation de Recouvrance mentionnée plus haut, le maire du quartier Jacques Quillien en parle en ces termes :

« Oui, alors ce qu'il s'est passé c'est que la Rive Droite a un peu... enfin bon, il y avait besoin d'investir, de faire des travaux, de réhabiliter, en particulier Recouvrance, qui est un quartier intéressant... j'aime bien ! Mais qui a un peu mal vieilli, quartier qui a mal vieilli parce que... un quartier complètement atypique à Brest, parce que quand on regarde la courbe des âges, on se rend compte qu'il n'y a quasiment pas de familles. On trouve des petits ménages, des célibataires, des jeunes, des vieux, mais on ne trouve pas de familles. Les propriétaires ont souvent transformé leurs grands logements en petits logements, ce qui veut dire qu'il y a une espèce de spirale qui n'est pas vertueuse puisque ça veut dire moins d'élèves dans les écoles, ça veut dire moins de gens dans les commerces, enfin bon ça veut dire... Donc il fallait qu'on réhabilite le quartier, et donc là on a fait des choix politiques importants. »²

Si l'on peut noter durant les vingt dernières années plusieurs tentatives de redynamiser le quartier, qui consistaient la plupart du temps en des OPAH³ ciblées sur des îlots ou des immeubles précis, et qui n'ont jamais eu l'effet escompté sur l'ensemble du quartier, on assiste aujourd'hui à l'émergence d'une toute nouvelle conception du renouvellement urbain, qui prend en compte le quartier dans son ensemble, mais aussi ses articulations avec les autres quartiers de la ville, et qui se traduit par une mise en convergence et en cohérence des différents projets qui touchent à la Rive Droite.

Revaloriser un quartier de centre-ville : une mise en convergence et en cohérence de projets distincts et d'échelles variées.

Premièrement, le projet Rive Droite est très intimement relié à celui du tramway, puisque celui-ci est envisagé comme un véritable levier au service du projet, qui devrait permettre à la fois une meilleure irrigation de la Rive Droite, une meilleure connexion avec les autres quartiers de la ville, mais aussi la requalification profonde d'espaces publics dégradés. À cela s'ajoute une ORU⁴ qui va se traduire par des interventions sur le bâti : ce cadre réglementaire va permettre d'une part de s'appuyer sur un financement national, et d'autre part, d'avoir les moyens et des outils pour intervenir sur le patrimoine privé, ce qui n'est pas une mince affaire étant donné le nombre de propriétaires et l'ampleur

¹ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

² Extrait d'un entretien avec Jacques Quillien, maire du quartier Rive Droite et ancien ouvrier de l'Arsenal.

³ Opérations Programmées d'Amélioration de l'Habitat.

⁴ Opération de Renouvellement Urbain.

des travaux à réaliser dans certains immeubles¹. Ce cadre de la loi SRU² doit aussi permettre une action sur le secteur commercial, avec entre autres la redynamisation des petits commerces de la rue de la Porte et la requalification du centre commercial des Halles de Recouvrance ainsi qu'un rééquilibrage de l'offre d'habitat, que ce soit en termes de typologies comme de statuts d'occupation (locatif/propriété, privé/public). Pour finir, cette ORU va aussi s'accompagner d'une intervention sur les équipements, qu'ils soient publics ou privés, à l'échelle de l'agglomération comme le cinéma municipal *Mac Orlan* ou de celle du quartier comme le *Patronnage laïc de Recouvrance* ou celui, privé, de *l'Espérance*. Parallèlement à cela, le projet du Plateau des Capucins va être amené à jouer un rôle important dans l'ensemble du projet, que ce soit en termes d'offre d'habitat, de redynamisation par la création d'un véritable pôle à l'échelle de l'agglomération voire au-delà, mais aussi par ses articulations avec Recouvrance et le quartier d'habitat social de Quéliverzan. En effet, il fut décidé lors du lancement de la procédure de marché de définition sur le Plateau des Capucins de ne pas cantonner le périmètre de l'étude au seul terrain militaire rétrocédé à la ville, mais de l'élargir à ses abords, dans le but de réfléchir à ses articulations et à son intégration dans le contexte du projet Rive Droite. En plus du projet de tramway, celui du Plateau des Capucins va donc constituer lui aussi un véritable levier du projet Rive Droite. On constate d'ailleurs que cette intégration au quartier et la conservation de l'esprit de Recouvrance évoqué plus haut constituent un souci constant chez les élus concernés, mais aussi chez les habitants³ du quartier, et plus généralement de la ville.

« Donc avec ces trois projets-là, on peut penser que le quartier de Recouvrance, dans quinze ans, j'espère qu'il aura gardé son âme, ses petites rues, un peu ça, mais qu'on aura fait venir des familles, qu'on aura gardé celles qui y sont aujourd'hui, les personnes qui y vivent, et qu'on aura fait un quartier chaleureux, enfin bon, bien irrigué par le Plateau des Capucins et par le tramway. [...] Le grand projet Rive Droite en fait c'est-à-dire que notre ambition c'est pas de faire un quartier réservé, là, au Plateau des Capucins, qui serait complètement... qui ignorerait ce qui reste à côté. Ce à quoi on veut arriver, c'est que ce Plateau vienne participer au renouvellement urbain de Recouvrance, donc redynamise le quartier, qu'il lui redonne un peu de fierté, du monde, des équipements qui marchent, enfin bon. Voilà l'objectif, donc ça veut dire... Puisqu'en gros, aujourd'hui le Plateau des Capucins c'est derrière un mur, donc demain il n'y a plus de mur, et ce qu'on espère c'est que le quartier de Quéliverzan et du bas de la rue St-Malo et tout ça, d'essayer de l'intégrer, qu'il n'y ait pas le quartier des riches et le quartier des pauvres. Donc au Plateau des Capucins, on aura, comme dans tous les quartiers

¹ Il y a de nombreux logements insalubres et de très fréquents problèmes de mэрule.

² Loi Solidarité et Renouvellement Urbain.

³ L'esprit frondeur brestois a là encore une fois valu aux élus tous les procès d'intention possibles et imaginables, les accusant de vouloir 'faire un quartier de riches' ou de 'bobos'.

aujourd'hui à Brest, dans tous les lotissements, 25 à 30% de logements sociaux. »¹

Ce souci d'intégration du projet des Capucins dans une échelle de considération plus large, à savoir celle du projet Rive Droite et, au-delà, de l'agglomération, s'exprime également largement dans les choix de programmation concernant les activités commerciales :

« Donc si vous voulez, c'est d'insérer ce projet en respectant _ puisqu'il ne s'agit pas non plus de déménager des choses, on n'a pas envie de déshabiller Paul pour habiller Jacques _ donc c'est des équilibres à trouver, et je pense que l'activité commerciale elle est peut-être le secteur le plus délicat à traiter. Bon, à l'heure actuelle, le résultat des courses, après avoir beaucoup réfléchi, fait faire un certain nombre d'études avec des consultants, et compte tenu de l'équilibre général de l'agglomération, l'outil commercial Capucins sera quand même relativement limité. Ce qu'on a arrêté aujourd'hui, c'est qu'il faut naturellement des commerces de proximité parce que c'est un quartier, et dans les Ateliers, c'est dans le jargon ce qu'on appelle plutôt des commerces thématiques, c'est-à-dire des commerces qui sont directement en lien avec l'activité professionnelle qui sera sur le site. En plus, naturellement, compte tenu du site etc., des commerces de loisirs, enfin des restaurants, des bars, de l'hôtellerie, etc. »²

Plus précisément en termes de conception de l'espace, cette même question de l'articulation du nouveau quartier des Capucins avec ses abords a fait l'objet d'un travail spécifique, et Bruno Fortier a été largement poussé par certains élus à se pencher sur cette question :

« Oui, sur la promenade, il y avait un souci au départ, c'est-à-dire qu'il y avait vraiment la 'ville haute' et la 'ville basse', et sa promenade il l'a entièrement retravaillée, parce que sinon on se retrouvait comme dans Metropolis : il y avait les pauvres en bas et les 'happy few' en haut, avec une différence de niveau... on butait dans le mur, quoi. Donc, bon, ça il l'a retravaillé, et ça marche très bien maintenant. »³



Evolution de la 'promenade', images produites par le cabinet B.Fortier

¹ Extrait d'un entretien avec Jacques Quillien, maire du quartier Rive Droite et ancien ouvrier de l'Arsenal.

² Extrait d'un entretien avec Noël Gravot, fonctionnaire territorial en charge du projet *Espace Penfeld* au sein du Pôle Développement de Brest Métropole Océane.

³ Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.

Au regard de ces trois premières composantes qui le constituent, on imagine assez bien que la mise en place d'un tel projet amène nécessairement à une grande complexité dans les processus de décision : au nombre d'acteurs impliqués (la collectivité, la Marine, les commerçants, les habitants, les propriétaires, la SEMTRAM¹, Brest Métropole Aménagement² pour le Plateau des Capucins, l'OPAC HLM de Brest) s'ajoute la superposition de plusieurs cadres réglementaires et de financement (des fonds européens pour la requalification des friches militaires, d'autres, européens et aussi nationaux, pour les transports en commun ou pour le renouvellement urbain, sans oublier les investissements des collectivités que sont la ville de Brest, la communauté urbaine, le département et la région, ou encore les investissements privés). De ce fait, il est évident que les processus de décision ne sont pas plus hiérarchisés que ne le sont les projets entre eux, et que chaque modification d'un de ces projets peut et doit amener à une reconsidération de l'ensemble.

Mise à jour d'une ville disparue.

Ce serait omettre un point important que de parler du projet Rive Droite en oubliant d'y rattacher le projet de patrimonialisation qui l'accompagne : c'est en effet un souhait important formulé par certains élus comme Jacques Quillien que celui de créer un 'parcours d'interprétation' tout autour de Recouvrance, dans le but de redonner aux Brestois en manque de traces du passé de la ville quelques points d'ancrage, mais aussi afin de conserver la mémoire ouvrière de l'Arsenal, qui a profondément marqué la vie de la cité et sa culture, ses légendes, ses expressions, son accent...

« Enfin bon, on avait toute une culture là, qui est en train de se perdre complètement, qu'il faut surtout garder, puisque ça fait un peu obsolète aujourd'hui, mais il y avait aussi des applications dans la façon de vivre dans la cité, puisque par exemple quand on allait jouer au basket, quand on prenait la liste de la fédération, enfin du district de Brest, pour tous les clubs c'étaient que des numéros de téléphone de l'Arsenal ! Enfin vous voyez, des choses comme ça... »³

Un long processus de collecte des traces et expressions de cette culture ouvrière a été engagé, avec le concours de l'Université de Bretagne Occidentale, et devrait bientôt aboutir à des formulations en termes de projet de patrimonialisation pour le Plateau des Capucins, projet que Jacques Quillien envisage comme la mise en place de systèmes interactifs et ludiques, en faisant référence à des exemples d'outre-atlantique :

« A Québec, dans un quartier qui ressemblerait un peu à Recouvrance, ils avaient là une usine de conception de sous-vêtements féminins. Ils ont conservé l'envelopp, enfin les murs _ ça fait penser un petit peu au Plateau des Capucins _ Ils ont conservé tous les murs et quand on y entre on est dans une faculté des Arts. Donc ils ont conservé le grand atelier, donc c'est une vaste

¹ Société d'Economie Mixte créer pour le pilotage du projet de tramway.

² BMA est une Société d'Economie Mixte d'aménagement.

³ Extrait d'un entretien avec Jacques Quillien, maire du quartier Rive Droite et ancien ouvrier de l'Arsenal.

salle, et c'est la salle de rencontre des étudiants, enfin bon c'est le forum. Et ils ont conservé à l'intérieur des mannequins, des sousting', enfin bon ce qui était fabriqué, des corsets, des choses comme ça, exposées. Il y a un endroit où il y a une sorte de téléphone, et on entend les ouvrières qui racontent leur vie d'ouvrières de l'époque, leurs grèves, leurs luttes... Donc on a conservé la mémoire du lieu, et pour autant ce sont des étudiants qui y vivent. Voilà, donc ce qu'on essaie de faire. »¹

Là aussi, le Plateau des Capucins s'articule avec un projet dont l'échelle ne s'y superpose pas, puisque c'est tout un parcours autour de Recouvrance et le long de la Penfeld puis de l'enceinte militaire du front de mer dont il s'agit :

« Kervallon, donc là on peut raconter l'histoire de comment Brest est né, avec son système de défense et ses remparts. Ensuite, bientôt on va pouvoir aller de là jusqu'au Plateau des Capucins, en passant sous le pont de l'Harteloire. On a ici la cale où étaient lancés tous les bateaux avant la guerre, et même un ou deux après la guerre. Donc on pourrait avoir quand on est ici une interprétation. Quand il y a interprétation, c'est des panneaux qui expliquent comment ça se faisait. Après, donc au Plateau ici on a gardé quelques machines, et quand on continue, après on a la rue St-Malo où on peut raconter quelque chose... La prison, là on peut raconter ses origines, on peut raconter la résistance, parce que c'est là qu'étaient enfermés les résistants pendant la dernière guerre. Ensuite, on continue... ça fait un parcours un peu long où il n'y a pas grand-chose à raconter sur cette partie-là, mais on peut trouver. On a la Tour Tanguy où on peut... Ben on va utiliser la Tour Tanguy 'Brest vu par les artistes', on va conforter cette vocation de la Tour Tanguy. Jardin des explorateurs, Maison de la Fontaine... Donc on passe là, et ce qu'on peut raconter, c'est que depuis la guerre c'est là qu'ils sont fabriqués, tous les bateaux : Charles de Gaulle, la Jeanne d'Arc, le Clémenceau et tout ça ont été fabriqués dans ces bassins. On peut raconter ce qu'on voit devant nous, l'Île Longue et tout ça, son histoire... Et puis si on continue on arrive au technopôle où on peut raconter le Brest de demain. Donc voilà, on a toute l'histoire de Brest qui peut se dérouler le long de la Penfeld si on sait bien... Bon là c'est un peu long, mais on pourrait faire en sorte d'avoir un cheminement piéton agréable... »²

On a donc pu mettre en lumière dans cet article le caractère extrêmement multiple du projet Rive Droite : non hiérarchisé, il semble bien s'agir d'une émergence complexe davantage que d'un projet décrété et pensé 'par en haut'. Pour autant, il n'est pas dénué de grands principes moteurs, mais ceux-ci semblent se traduire en termes de méthode plus que de règlements ou de prescriptions qui définiraient un cadre strict pour les différents projets qui le composent ou le traversent. Dans cet enchevêtrement de procédures, de cadres administratifs et de jeux d'acteurs, tous aussi différents par leurs échelles que par les enjeux sur lesquels ils se concentrent, où les multiples projets entretiennent entre eux et avec les autres projets urbains évoqués précédemment des rapports qui peuvent être aussi variés que de juxtaposition, d'inclusion, d'association, de convergence ou de complémentarité, le projet du

¹ Ibid.

² Extrait d'un entretien avec Jacques Quillien, maire du quartier Rive Droite et ancien ouvrier de l'Arsenal.

Plateau des Capucins semble pourtant s'affirmer comme un point d'articulation et de mise en cohérence extrêmement important. On va pouvoir maintenant s'attacher à en définir plus précisément les contours.

Le Plateau des Capucins, nœud de cohésion dans l'espace et les processus de décision.

Au point de convergence et de superposition du projet de reconquête que constitue l'Espace Penfeld, du projet de quartier qu'est celui de la Rive Droite et d'un projet, plus général, de centralité, le Plateau des Capucins semble bel et bien avec le projet de ligne de tramway représenter un des éléments phares du projet d'agglomération, dont il concentre la plupart des problématiques : revalorisation de l'image de la ville pour ses habitants et aussi à l'extérieur, réconciliation avec un passé traumatisant, redynamisation économique et culturelle. Son périmètre de 12 hectares paraît relativement restreint au regard de ce qu'il concentre d'enjeux, mais aussi de symboles, et on peut supposer que sa définition ainsi que sa conduite ont représenté et vont présenter une grande complexité. Si cette complexité du terrain a amené les décideurs au choix d'une méthode appropriée, on va voir aussi que celle-ci n'est pas exempte de contradictions, et que le projet a aussi largement été défini par son contexte, qui ne se prive pas d'ailleurs de poursuivre ses incursions au sein des processus de décision.

Le choix d'une méthode.

Comme on l'a déjà évoqué brièvement par ailleurs, le devenir du Plateau des Capucins, au même titre que les trois projets de l'Espace Penfeld, a fait l'objet d'une discussion au sein de l'organe de décision mis en place, la Mission Penfeld, qui a abouti au choix de grands axes de projet, mais aussi d'une méthode à suivre. Dans le choix de cette procédure de marché de définition, on peut remarquer entre autres le rôle important des références :

« Oui, la méthode... Eh bien parce que ça nous a semblé être quand même la procédure permettant de s'emparer d'un site comme celui-là. Bon, on n'a pas les 100 ou 150 hectares de l'Île de Nantes, mais c'est comparable au site des docks au Havre par exemple, ou à d'autres sites, à Marseille, etc. et on a bénéficié de l'expérience d'autres agglos, et voilà, ce sont les hauts techniciens qui nous ont suggéré plusieurs procédures possibles, mais on n'a pas hésité très longtemps, c'est le marché de définition qui s'est imposé, parce qu'en plus il permet de nous aider à formaliser le projet. Ça nous aidait à élaborer le programme. Voilà. Ça nous a beaucoup aidé. Et c'est aussi une très belle occasion de communiquer, et de travailler avec le public, puisque on a retenu trois équipes parmi 20 ou 21 équipes qui ont candidaté, on en a retenu trois, on en a choisi une. Évidemment, pourquoi a-t-on choisi Fortier ?... »¹

¹ Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

Cette procédure, qui permet comme le mentionne Annick Cléac'h d'inscrire le projet dans une dimension plus porteuse que les procédures de concours 'classiques', en autorisant une re-définition permanente et itérative qui semble éviter les pièges du recours au 'plan maître', s'inscrit de ce fait dans une dimension temporelle longue et dans des processus de décision relativement complexes : ainsi, projet et programme se mettent en place progressivement et se modifient au gré des opportunités et des exigences des projets qui entourent les Capucins. Dans ce processus non segmenté à l'avance, on peut néanmoins identifier quelques étapes importantes, mais en soulignant l'aspect presque toujours non contraignant des choix :

« Bon, tout a démarré par la mise en place de ce qui s'appelait à l'époque un marché de définition, c'est-à-dire qu'il y a eu de mémoire plus de 20... 23/24 candidats, des cabinets d'architectes français et européens. On en a sélectionné trois. Pendant un an, on a travaillé avec les trois équipes pour en sélectionner une à la fin, donc l'architecte retenu a été Bruno Fortier, qui maintenant a la responsabilité du projet. Il a bien travaillé, et il nous a remis à la fin de l'été dernier un premier document, qu'on appelle un 'plan guide', qui a été validé. C'est-à-dire 'plan guide', c'étaient les grands axes, la distribution physique et spatiale du cahier des charges qu'on avait élaboré ensemble, sur proposition de la collectivité, ensuite qu'on a dû ré-amender, etc. Et donc ce qui est validé aujourd'hui, c'est l'organisation générale du Plateau qui fait douze hectares à aménager. Et donc nous rentrons aujourd'hui dans une deuxième phase où nous sommes en train de préciser maintenant véritablement dans les détails son plan guide, et en accompagnement naturellement toute la partie programme de ce plan guide, avec un autre cabinet, un cabinet de programmiste qui a été retenu, qui travaille maintenant avec Bruno Fortier, et aujourd'hui le travail, c'est compte tenu des grandes orientations qui ont été définies par Fortier, comment fait-on rentrer au mieux et de la manière la plus intelligente tout le programme qui a été imaginé et formulé pour l'ensemble du site[...] Notre objectif, c'est d'arriver maintenant à la création d'une Z.A.C. fin 2008 / début 2009. [...] sous quelle forme et avec qui, ça c'est encore à déterminer. »¹

Au choix de cette procédure de marché de définition s'est ajoutée la volonté d'inscrire le projet dans une politique se voulant de 'démocratie participative', cherchant à associer les habitants au débat :

« Ça, ça ne nous ramène pas à une histoire ancienne, c'était en 2002 – 2003, et justement la question s'est posée d'abord de quel allait être notre projet sur ce site, et puis ensuite on s'est interrogé sur la manière de faire... Et _ j'estime que c'est très important _ on a eu aussi d'emblée le souci de faire participer le plus possible les Brestoïses à cette opération, cette question du domaine militaire ayant donné lieu déjà auparavant à des débats... »²

Si l'on peut aisément comprendre cette décision (qui au demeurant s'inscrit aussi 'dans l'ère du temps') entre autres par une prise en compte en amont du caractère frondeur et critique de la population brestoïse, qui n'aurait

¹ Extrait d'un entretien avec Noël Gravot, fonctionnaire territorial en charge du projet *Espace Penfeld* au sein du Pôle Développement de Brest Métropole Océane.

² Ibid.

pas manqué sinon de faire feu de ce bois béni pour désavouer des élus ‘autoritaristes et égoïstes, profitant de leur pouvoir’, on va voir que cette démarche n’a pas non plus été exempte de toutes polémiques, amenées par les contradictions inhérentes au flou nécessaire du marché de définition, mais aussi comme un effet ‘boomerang’ insufflé par cette même culture locale que les élus tentaient pourtant de prévenir...

Marché de définition et concertation : équivoques d’une procédure.

Le flou qui, on l’a vu, fait l’intérêt de la procédure de marché de définition peut-il s’accommoder d’une tentative de faire participer les habitants au processus de décision ? On touche là à une question importante et très difficilement soluble. En effet, si un projet a besoin a priori de recourir à l’image, mais aussi au discours, pour se communiquer, on va voir que ce rôle de l’image et du discours peut aussi porter nombre d’ambiguïtés quant au statut qu’on leur prête, problème qui n’a pas manqué de se poser de manière presque caricaturale¹ lors du concours du Plateau des Capucins, au point qu’on pourrait presque ici parler de ‘cas d’école’. Mettant très fortement l’accent dans son discours sur l’aspect ‘développement durable’ et écologique de son projet, Philippe Madec a aussi choisi un mode de communication graphique qui montre de manière quasi ostentatoire sa préoccupation pour ces questions environnementales : croquis au crayon noir et à main levée dans un style qui se veut ‘sympathique’ et ‘pédagogique’, la seule couleur qui y est ajoutée est le vert, omniprésent, dans un style coloriage lui aussi assez enfantin qui lui confère une apparence de modestie. Ce choix de communication, que l’on peut aussi résolument voir comme une stratégie de ‘vente’ délibérée, lui a très vite valu l’approbation et le soutien d’un large public, alors même que les panneaux de l’exposition étaient, de l’aveu de certains visiteurs eux-mêmes, très (trop ?) succincts, aussi bien dans les pièces graphiques données à voir que dans les textes présentés :

« Des images mâchées, du charabia architectural, des déclarations d’intention et des schémas obscurs. De qui se moque-t-on ? Une maquette, rien ne vaut une maquette² ! »

« La présentation ne permet en aucun cas de se faire une idée de ces 3 projets. Il est indispensable, compte tenu de l’enjeu d’une vraie consultation, de présenter rapidement les 3 maquettes nous permettant de nous présenter les 3 projets pour ‘donner corps’ aux idées et plans en 2 dimensions! »³

À l’opposé, Bruno Fortier a fait le choix d’une communication plus traditionnelle, montrant une organisation d’ensemble sous des traits fortement stylisés, où le bâti est symbolisé par de simples volumes blancs, et les espaces verts par un marquage au sol assez sommaire. Lui s’est attiré à contrario les foudres de nombre d’habitants, y voyant une expression violente du ‘stéréotype

¹ Ville de contrastes et de paradoxes, toujours ?

² Pourtant, comment faire une maquette à ce stade de définition sans que celle-ci ne pose les mêmes problèmes d’interprétation ?

³ Extraits du livre d’or de l’exposition des trois projets du Plateau des Capucins en juin 2005.

béton' évoqué en première partie. Si quelques très rares visiteurs, violemment lucides, discernent « *la palme de la démagogie au projet MADEC !* »¹, ces images semblent bel et bien avoir joué un rôle très important dans les critères d'appréciation, et les Brestois n'ont pas manqué de les lire à travers le filtre des trois 'stéréotypes', illustrant au passage une fois de plus le rôle essentiel de l'iconographie dans les représentations de la ville.



Image du projet B.Fortier



Image du projet P.Madec.



Image du projet Reichen et Robert.

Se pose ici une fois de plus la question des cultures professionnelles à travers celle des choix de communication graphique : l'architecte-urbaniste se retrouve là dans une situation relativement difficile. Comment en effet se positionner par rapport à cette problématique ? Comment donner à lire au 'grand public' ce qui n'est qu'une vision potentielle et nécessairement floue, et comment objectiver sa position naturellement 'de vente' sans pour autant se livrer à une instrumentalisation de ce décalage culturel ? J'avoue avoir personnellement du mal à trancher définitivement sur cette question, et si par exemple Reichen et Robert ont eux joué sur la troisième voie d'une

¹ Extrait du livre d'or de l'exposition des trois projets du Plateau des Capucins en juin 2005.

représentation se voulant 'réaliste' et 'sans mensonges', ils ont en retour pâti¹ du fait qu'ils donnent une vision nécessairement trop précise et a priori non modifiable du projet².

Pourtant, et malgré ce soutien très large du public pour le projet de Philippe Madec, c'est le projet Fortier qui a au final été choisi, pour des raisons que nous évoquerons par la suite, ce qui a bien évidemment jeté le discrédit sur une démarche de concertation certes louable mais confrontée violemment à ses contradictions. Pour illustrer cette incompréhension du public à la découverte du choix de Brest Métropole Océane, on peut citer les propos pour le moins lucides de Mireille Cann :

« Y'a eu un pourcentage: 65% des Brestois étaient pour le projet Madec, 20% pour le projet Robert et Reichen, et 15% pour Fortier... Et c'est Fortier qui a remporté la mise! C'est pour ça, je parle de simulacre de démocratie participative et de consultation des Brestois: ils ont choisi celui qui plaisait le moins! Donc moi je ne me suis pas privée de leur dire... de dire à Annick Cléac'h, qui me disait 'j'espère que vous continuerez' _ parce qu'on venait à toutes les réunions préparatoires _ et je lui dis 'ben non, là, ça va, on a compris, tout ça c'était décidé d'avance, donc nous on n'a pas envie de se faire trimbaler comme ça, et puis on a d'autres choses à faire, plus intéressantes que de faire semblant de faire des consultations alors que c'est déjà plié, quoi!' Parce que je trouvais bizarre, son comportement, à Annick Cléac'h, quand elle sortait... Tout le monde était emballé par Madec, bah oui, récupération de flotte, des choses comme ça, il faut quand même y penser à des choses comme ça... Et elle disait 'Ah oui, mais c'est pas...'. Et par contre, Fortier, tout le monde était là 'Oh c'est nul!' _ et elle, 'Ah non non non!'. Et là, déjà je me suis dite 'mais en fait, ils ont choisi!' Rien qu'à leur comportement dans le terrain de la Madeleine déjà, j'ai senti que la ville avait déjà fait son choix sur Fortier... Donc ils ont dépensé un fric fou pour faire semblant de... Et moi je pense que quand on est élu, on n'est pas obligé de dire au peuple de choisir! Le peuple a choisi les élus, hein, apparemment c'est ça, et donc ils peuvent choisir eux-mêmes, donc qu'ils fassent pas semblant! C'est ça qui est dégueulasse! S'ils avaient dit 'bon ben nous, voilà, on a choisi un projet', ben ils ont le droit! Ils sont élus, et ils ont le droit, ce sont nos représentants. Mais qu'ils le soumettent à la vindicte populaire, c'est très bien aussi, mais à condition qu'ils prennent compte de ce que dit le populo... ehe! C'est le truc entre les deux, moi, que j'ai pas aimé! »³

Pour autant, les esprits semblent s'être apaisés progressivement depuis le choix de Fortier, et la dernière réunion publique en date lors de laquelle celui-ci présentait les avancées de son projet montraient de très nettes évolutions dans son projet⁴, mais aussi dans ses stratégies de communication graphiques : ainsi,

¹ Ils ont aussi sans doute souffert du contraste fort et conflictuel entre Fortier et Madec, qui a appelé des avis très tranchés reléguant leur projet au second plan.

² Ce qui a aussi influé sur le choix des élus...

³ Extrait d'un entretien avec Mireille Cann, militante de l'association *Vivre la Rue* et résidente du 17, rue St-Malo.

⁴ Ce qui donnait à apprécier au public le caractère extrêmement symbolisé et conceptuel des premières images.

il semble avoir pris en compte les reproches de ‘bétonnage’ apparent qui lui étaient faits ainsi que les préoccupations écologistes d’une partie de la population, et s’est quelque peu converti à la plantation ostentatoire de verdure...

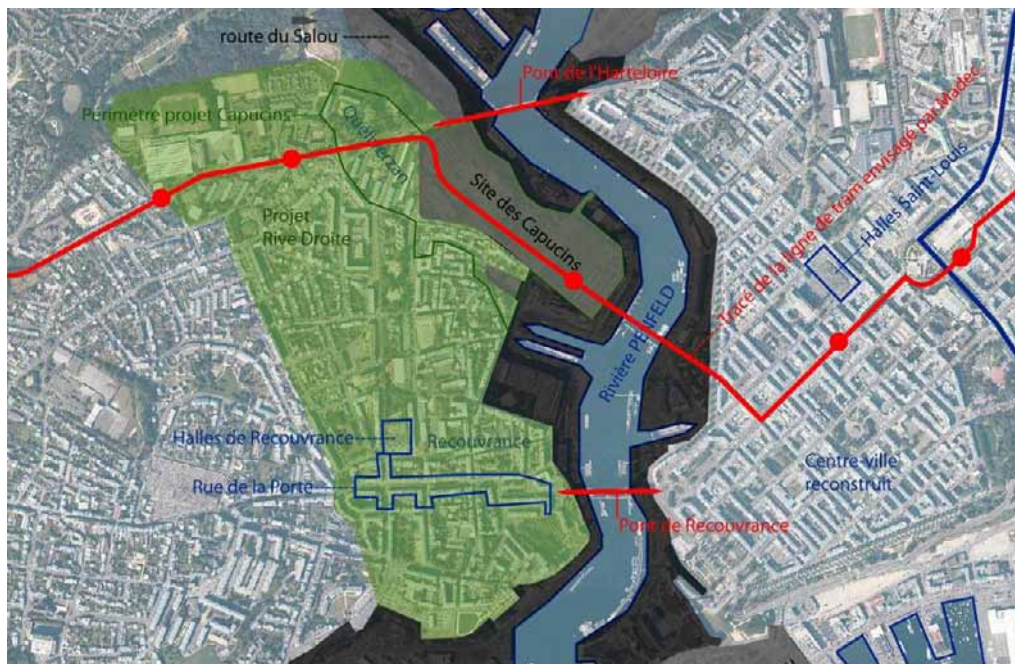


Vue des Capucins depuis la route du Salou, image produite par le cabinet B.Fortier

Mais un autre élément important a lui aussi très largement influé sur l’avis du public et encore plus fortement sur le choix final qui s’est opéré : la proposition radicale de Philippe Madec de construire un nouveau pont sur la Penfeld, sur lequel passerait le tramway avant de desservir le nouveau quartier de l’intérieur, lequel s’est heurté de plein fouet au ‘contexte élargi’ qui caractérise si fortement le Plateau des Capucins...

La construction d’un choix.

En effet, ce choix radical mais stimulant allait se révéler lourd de conséquences dans l’issue du concours. Rappelons-nous effectivement du rôle primordial assigné au tramway dans l’Opération de Renouvellement Urbain de Recouvrance, mais aussi dans le projet plus large dit ‘Rive Droite’ ainsi que plus généralement dans le projet de centralité et revalorisation du centre reconstruit...



Tracé de la ligne de tramway envisagé par Philippe Madec dans son projet.

Nul doute en effet que cette modification du tracé aurait très largement amoindri sinon annulé l'effet levier et structurant du tramway dans le projet Rive Droite, mais aussi réduit quelque peu son impact sur le centre reconstruit. Par ailleurs s'est posée la question de la faisabilité technique mais surtout financière d'un tel projet, étant donnée la portée à franchir et la lourdeur d'une infrastructure supportant une ligne de tramway, mais aussi se devant de répondre à des problèmes de tirant d'air au regard du fait que la Marine Nationale¹ utilise encore occasionnellement la Penfeld pour ses navires.

« Très vite, il n'a pas été question de faire passer le tramway sur le pont, parce que c'était l'évitement de Recouvrance... Ah oui, pas question! J'étais prête, d'autres avec moi, on était prêt à se battre jusqu'au bout pour ça! Et le tram passe sur le pont [de Recouvrance], pas de problème. [...] Mais je ne veux pas dire qu'il était hors des réalités, loin de là, mais il nous amenait à des choix qui étaient extrêmement risqués... [...] Parce que lui, c'était la proposition de faire passer le tram sur un pont traversant la Penfeld et pénétrant dans les Ateliers, traversant les Ateliers! Après, c'est un quartier qui était vraiment vert au sens écolo, très séduisant... Alors, je vous ai dit pourquoi on a refusé de faire passer le tram au-dessus de la Penfeld, et puis il y a une autre raison, c'est que la Marine... La Penfeld et ses rives sont territoires de la Défense et de la Marine, qui utilise encore le fleuve, l'estuaire, pour certains bateaux _ de moins en moins sans doute _ et il y a des questions de tirant d'air. Elle a émis tout de suite des réserves extrêmement fortes là-dessus. »²

¹ On voit là encore une expression très forte du jeu d'acteurs complexe qui caractérise le projet du Plateau des Capucins, et d'une manière plus générale, de l'Espace Penfeld.

² Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

Et comme le projet de Madec dans son ensemble reposait profondément sur cette hypothèse-là, on comprend aisément de quelle manière il a pu être très vite écarté des délibérations, et ce malgré ses qualités. Néanmoins, il faut noter que tous les acteurs rencontrés lui reconnaissent le grand mérite d'avoir lancé le débat sur la construction éventuelle d'un nouveau franchissement piéton au-dessus de la Penfeld. Cependant, si ce choix radical qui consistait pour Madec à faire passer le tramway au cœur des Ateliers et de structurer l'ensemble de son projet autour de cette hypothèse n'est pas la seule raison qui est intervenue dans le processus de décision :

« Troisième écueil: à mon avis, la topographie du site. C'est-à-dire que même si on imaginait que la passerelle soit réalisable, même si on faisait arriver le tram jusque là, on se retrouvait ici avec une différence de niveau de six à sept mètres à peu près, donc ça veut dire que ce que proposait Philippe Madec dans son projet, qui était encore une fois très intéressant, c'était de produire ici un espace en creux, une vallée, dans un site dont la vertu principale, on l'a dit, est que c'est un site en promontoire, voilà. Et ça! Bon, parce que la pers qu'il a faite d'ailleurs, c'est une pers de cet espace-là, qui est un espace nécessairement introverti, et qui à mon humble avis ne colle pas avec le site. Il ne colle pas avec le site! L'intérêt du site, c'est qu'il est en promontoire. On est sur une ville plateau – belvédère avec des vues sur le coeur historique de la ville de Brest qui est la Penfeld, et je pense que c'est pour ça aussi que Robert a été écarté. »¹



Image produite par l'équipe Philippe Madec lors du concours de marché de définition.

Pour autant, ces raisons qui écartèrent le proposition de Philippe Madec n'expliquent pas à elles seules le choix définitif de Bruno Fortier pour mener à bien le projet. On peut revenir brièvement sur les choix stratégiques de Reichen et Robert pour expliquer en partie la préférence des élus :

« Robert, qui a fait un projet qui était très sérieux, qui était assez abouti, qui à mon avis était de qualité, même si... Bon, le reproche qu'on aurait pu lui faire, je pense que les élus ont peut-être senti qu'il était peut-être presque à la limite trop abouti. Au stade du marché de définition, je pense que Robert il a

¹ Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.

trop bossé quoi. Il a présenté des images qui étaient déjà tellement précises que bon, à la limite c'était presque ressenti comme un handicap. »¹

Au-delà de cet aspect qui donnait de la proposition de Reichen et Robert l'image d'un projet cohérent et abouti mais peut-être trop défini et de ce fait difficilement modifiable et adaptable aux évolutions du programme et du contexte de projet, ce sont aussi naturellement ses choix d'aménagement qui ont été pris en compte.

« Reichen et Robert... Robert est venu en 2003, c'est lui qui a fait l'expertise des Ateliers. Ah, il nous a présenté un projet... solide!... très sécurisant... mais moins poussé dans l'analyse de l'accessibilité au site, réservant une plus grande place à l'automobile... Fortier nous a dit d'emblée 'le levier de ce projet, c'est le tramway'... Inutile de vous dire que ça m'a beaucoup plu! Et puis bon après il l'a démontré, il l'a décliné, voilà. »²

Il semble aussi par ailleurs que l'appui de Fortier sur les caractéristiques topographiques du site ait assez largement joué en sa faveur et que l'organisation du quartier par les promenades qui l'entourent ait séduit quelque peu les élus.

« Je pense que c'est pour ça aussi que Robert a été écarté et que Fortier a été retenu, c'est que Fortier, lui il n'a pas bossé beaucoup au stade du marché de définition. Fortier, il a dit 'bon, moi je fais une promenade là, j'offre des vues là, je fais une grande esplanade ici et qui permet de rentrer au premier étage des ateliers, après je descends. Donc il a compris la topographie du site, il a compris qu'on était sur un territoire en belvédère, il en a tiré le meilleur parti, et il s'en est servi pour accéder sur un point de vue intéressant _ on arrive sur les passerelles ici, on va avoir une vue absolument superbe sur le vallon de Pontaniou et les formes de radoub, sur Recouvrance et sur le pont de Recouvrance. Je pense que c'est pour ça qu'il a gagné. Et en même temps, il a eu la souplesse de dire 'tramway... on fait ce qu'on veut avec le tramway! Le tramway, si vous voulez qu'il fasse ça, il peut faire ça, si vous voulez qu'il fasse une boucle, il peut faire ça, si vous voulez qu'on ait une entête, c'est possible, tout est possible. »³

¹ Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.

² Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

³ Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.



L'esplanade des Capucins précisée par Bruno Fortier, image produite par le cabinet B. Fortier cette année.

Ainsi Bruno Fortier aurait-il paradoxalement tiré bénéfice d'une certaine 'paresse' montrée et assumée lors du concours ? On peut penser qu'il ne s'agissait pas de manque de travail, mais plutôt d'une décision éminemment stratégique : en affichant une souplesse certaine dans ses propositions, il semble avoir mis à son profit les avantages de la procédure de marché de définition, et ce bien malgré la première réception quelque peu controversée de son projet par le public.

Un projet ouvert ?

Cette 'souplesse' vis-à-vis des décideurs, Bruno Fortier n'a eu de cesse de l'afficher comme un argument fort de son projet, se présentant davantage comme un professionnel au service des élus que comme un individu désireux de réaliser 'son œuvre'. Cette souplesse s'exprime entre autres assez nettement au sujet de l'éventualité d'un nouveau franchissement.

« Alors là aussi l'une des raisons pour lesquelles les élus ont choisi Fortier, c'est que Fortier nous a dit 'bon, écoutez, j'ai entendu beaucoup le pont, la passerelle, etc.' À l'époque, et compte tenu de la commande et tout ça, il s'est dit 'je ne la fais pas, mais je vous présente un projet qui le permet à l'avenir, qui n'occulte pas cette possibilité'. Bon, j'ai envie de vous dire que tout le monde pense bien aujourd'hui qu'un lien supplémentaire, quel qu'il soit, sera indispensable. »¹

On peut en trouver également l'expression dans l'évolution du plan d'aménagement du nouveau quartier, qui a été assez largement modifié depuis le choix de son projet en 2005, que ce soit dans la forme urbaine et le tracé de ses rues comme dans le plan masse et les typologies de bâti. À noter au passage la densification du quartier, puisque le programme est passé de 150/200 logement neufs à 500, chose que les autres projets n'auraient pas forcément pu concilier avec leurs principes d'aménagement.

¹ Extrait d'un entretien avec Noël Gravot, fonctionnaire territorial en charge du projet *Espace Penfeld* au sein du Pôle Développement de Brest Métropole Océane.



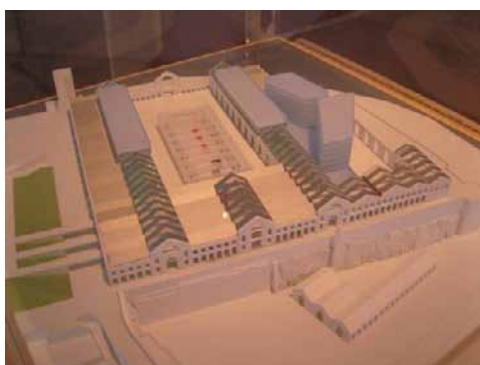
Plan masse fourni par B. Fortier lors du concours



Le plan masse au stade de définition actuel.

Il faut encore souligner le fait que lors de la dernière présentation publique du projet, l'architecte a proposé pas moins de deux, voire trois propositions d'aménagement pour les Ateliers, présentées comme de simples exemples dont le projet 'final' serait une combinaison.

Il faut quand même préciser la nature des équipements qui devraient



Les maquettes de deux propositions d'aménagement des Ateliers.

décidé par la communauté urbaine d'y installer trois grandes composantes, à savoir un pôle image et son regroupant la Cinémathèque de Bretagne, un pôle médias, un espace de création, un espace destiné aux associations ainsi qu'une pépinière d'entreprises liées à l'audiovisuel, un second pôle dédié aux Arts et au design, qui accueillera l'Ecole Supérieure des Arts de Brest, la scène

nationale des arts de la rue le Fourneau, des ateliers d'artistes ainsi qu'un centre de ressources, et pour finir, un pôle des Sciences Marines constitué d'un centre international des sciences et technologies marines ainsi qu'une maison internationale des chercheurs étrangers. À noter que la plupart des organes forts de ce programme ont émis eux-mêmes la demande de nouveaux locaux adaptés, il y a déjà plusieurs années. Il faut souligner par ailleurs le fait que Bruno Fortier n'est pas l'architecte de ces équipements, et que leur conception détaillée convoquera une nouvelle dimension du jeu d'acteurs, puisque chacun des trois pôles fera l'objet d'un concours international, au sujet desquels l'urbaniste a d'ailleurs mis plusieurs fois en garde les élus lors de la dernière réunion publique, en répétant à plusieurs reprises qu'il 'ne faudra pas se planter sur les concours'. À ce titre, les images et maquettes présentées ne cherchent à montrer que des implantations de volumétries, et Bruno Fortier a fait recours lors de cette réunion à des références¹ pour suggérer plus que pour montrer un état final.

Dans la vidéo réalisée par Brest Métropole Océane à l'occasion de cette exposition, Bruno Fortier semble d'ailleurs à plusieurs reprises essayer de faire preuve d'une certaine 'modestie'. Aurait-il deviné que c'est peut-être là le meilleur moyen de ne pas être tourné en dérision par le public ?

« Et puis il y a le magnétisme du mélange qu'on va inventer, c'est-à-dire qu'on va inventer un mélange de réhabilitation presque philologique de l'architecture ancienne, et d'espaces contemporains, d'architecture contemporaine à l'intérieur. Ça, c'est le grand truc à réussir, ou à rater, mais autant que possible à réussir. »²

Pour autant, on voit aussi dans cet exemple que toutes ces preuves d'une certaine souplesse ne le rendent pas non plus exempt de certaines déformations typiques de sa culture professionnelle, comme l'emploi de termes un peu pompeux, ou du moins qui font référence à des notions assez abstraites, dans une vidéo destinée au 'grand public'. On peut aussi noter le ton, souvent très 'performatif', qu'il adopte tout au long de la vidéo, qui reste au demeurant très didactique : 'Ici, il y aura', 'là, on arrivera sur une grande esplanade', dit-il en se promenant sur le site. Un extrait particulièrement intrigant le présente aussi expliquant son projet sur le site et devant son plan masse, ce qui ne manque pas de faire une allusion implicitement et inconsciemment sans doute aux méthodes de planification urbaine chères aux années 60 et 70. Se cacherait-il là-dedans un vicieux retour au 'plan maître' ?

¹ À remarquer le fait que ces références étaient toutes issues d'une production architecturale résolument attribuée au star-système des architectes internationaux... Quel en serait le sens... ?

² Extrait d'une vidéo- interview de Bruno Fortier présentant son projet en novembre 2007.



Image extraite de la vidéo citée.

On a donc vu que le choix d'une procédure de marché de définition, mais aussi son inscription dans un contexte de projet plus large et tout aussi incertain, a très largement influé sur l'issue du concours lui-même, et continue à ce jour de laisser planer un certain flou sur le projet. Outil performant permettant d'insérer un projet dans des processus de décision complexes et non hiérarchisés, ce qui fait son intérêt, cette procédure semble aussi présenter quelques risques, en ce sens que les incertitudes nécessaires qui sont laissées ouvrent la porte à d'éventuelles évolutions non maîtrisables. Aussi magique puisse-t-elle paraître, cette procédure qui permet un co-pilotage du projet au sein d'un jeu d'acteurs complexe pose aussi paradoxalement, mais de manière prévisible, la question de la répartition des rôles au sein des équipes responsables de la conduite du projet. On peut citer à ce titre un extrait d'une lettre ouverte de Marc Wiel, architecte-urbaniste consultant de la ville de Brest, qui mettait en garde les élus sur ces risques à objectiver avant même le choix de Bruno Fortier.

« C'est l'étude préalable qui organise en général la distinction entre les deux phases de travail et le passage de témoin se fait après le concours de conception. Avant et après ce concours il peut y avoir partenariat entre les techniciens plus versés dans l'un ou l'autre domaine mais dans le respect de la différence des rôles. La transparence du processus, et en premier lieu pour l'ensemble des élus, est à ce prix. Naturellement l'aménageur (ou celui ou celle qui en tient lieu) cherchera à s'allier avec le créatif (tout en le contrôlant) pour majorer sa capacité manipulatrice dans le champ du politique. 'L'affairisme aménageur' retrouve à la fois son efficacité (c'est l'avantage de la formule) mais aussi sa capacité de nuisance du point de vue décisionnel (sans même parler de concertation...). Cette dérive du processus ne se manifeste pas à tous les coups, c'est une question de personnes et de contexte, mais cela explique certainement le succès de la procédure, car elle peut servir des stratégies de pouvoir surtout quand la distribution des responsabilités techniques ou politiques est imprécise ou émiétée. C'est pour cela qu'il est préférable d'avoir une équipe responsable de la réflexion propre à l'élaboration des visions directrices des projets, qui soit 'l'architecte en chef' des architectes en chef en quelque sorte, mais de façon très ouverte, très démocratique, et donc suffisamment indépendante des processus opérationnels ou administratifs, tout

en collaborant avec ceux là qui en sont chargés. Cette équipe peut être dans ou hors les services communautaires (diverses formules existent) mais en tout état de cause la distinction entre l'aménagement des espaces d'activités et celui des autres espaces n'a pas lieu d'être. J'insiste en préambule de la présentation de mes commentaires sur cet aspect de la méthode dans la mesure où ses effets ont influencé la consultation elle-même. »¹

En effet, le caractère non clairement hiérarchisé des processus de décision et des rôles assignés aux acteurs, qui sont amenés à piloter le projet dans une sorte de 'bouillonnement' d'envies, de cultures professionnelles mais aussi de cultures politiques, peut aussi paradoxalement permettre certaines tentatives de prises de contrôle individuelles, favorisant toutes les incursions, voire ingérences, dans les choix d'aménagement. Mais on l'a vu, c'est aussi cette caractéristique qui en fait l'intérêt, évitant certains retranchements et crispations qui n'auraient sinon d'autre effet que de bloquer littéralement l'avancée du projet. Aussi, on sera par la suite amenés à identifier certaines autres expressions des ambiguïtés et incertitudes, potentiellement conflictuelles, que peut amener ce flou et cette définition progressive et dynamique du projet et de son programme.

Par touches successives, et d'une manière quasi impressionniste dans la construction de ce second tableau, on a pu progressivement voir se discerner les contours du projet du Plateau des Capucins comme pour le faire émerger d'un paysage plus large. Par un cheminement exploratoire dans ses à-côtés, on a pu mettre en évidence le rôle très fortement structurant de ce projet, en ce sens qu'il représente un véritable nœud de cohérence pour les projets qui l'entourent, aussi différents soient-ils, et plus largement dans un projet d'agglomération, mais qu'il a également joué ce rôle de point d'articulation dans les processus de décision eux-mêmes, et donc dans une dimension temporelle des transformations de l'espace.

Jouant un rôle extrêmement fort à l'échelle locale du projet de quartier que représente celui dit 'Rive Droite', mais participant également d'un projet de reconquête et plus largement d'un projet de centralité, le Plateau des Capucins s'insère aussi dans l'échelle d'un projet d'agglomération qui lui confère une situation toute particulière : ayant vocation à rayonner sur l'ensemble du Pays de Brest, il semble aussi y avoir une attente forte de la part des élus de le voir s'inscrire dans une échelle régionale, nationale, voire internationale, que ce soit en tant que porteur d'enjeux socio-économiques importants comme en tant que participant d'une volonté de re-valorisation de l'image de la ville, pour ses habitants eux-mêmes ainsi que dans le contexte de compétition territoriale qui caractérise les évolutions récentes de l'aménagement du territoire, à une échelle nationale voire européenne.

¹ Lettre ouverte adressée au maire de Brest et président de Brest Métropole Océane au sujet de la procédure de marché de définition choisie, datée du 24 août 2005 et signée par Mar Wiel, urbaniste consultant et ancien directeur de l'Agence d'Urbanisme du Pays de Brest.

Pour autant, on a pu aussi soulever certaines des ambiguïtés profondes que peut cacher en son sein un tel projet. En effet, le concours de circonstances assez remarquable qui caractérise la situation ‘de projet’ de l’agglomération brestoise actuellement pose un défi considérable de mise en cohésion et en complémentarité de l’ensemble des projets, ceux-ci s’articulant sous des rapports variés qui peuvent être d’association, d’inclusion ou de juxtaposition, et s’insérant dans des contextes actoriels mais aussi dans des cadres réglementaires, administratifs et financiers tout aussi variés. Cette conjoncture plutôt stimulante et prometteuse peut aussi amener de par ses complexités à un emballement non maîtrisé de certaines des véritables ‘machines de projet’ mises en place : si des processus de décision et de définition non hiérarchisés permettent de laisser les projets ‘ouverts’ et très malléables en ce sens qu’ils permettent tout ou presque, ils peuvent tout autant que du meilleur, laisser augurer du ‘pire’, le risque représentant en quelque sorte le prix à payer pour cette efficacité potentielle.

Si l’on resserre la focale d’approche, ce projet du Plateau des Capucins semble en effet présenter quelques ambiguïtés supplémentaires au niveau de son inscription dans une dimension (a priori) très locale. De fait, ses à-côtés immédiats sont effectivement depuis longtemps le lieu d’accueil d’une aventure humaine, urbaine et architecturale remarquable qui a profondément marqué certaines histoires de la ville, et c’est une certaine vigilance qui semble y accueillir le projet prometteur mais également potentiellement ‘glouton’ du Plateau des Capucins. C’est la modeste mais tout aussi symbolique dernière centaine de mètres d’une petite rue bien connue que nous allons maintenant parcourir, en cherchant entre ses pierres et ses planches les traces d’histoires tout aussi émouvantes qu’elles sont ‘innocemment’ porteuses de véritables problématiques urbaines et architecturales...



Troisième tableau.

Espace public en actions : une construction quotidienne.

« Le jour où ma vie a basculé, donc c'était en février 1988, le jour où on m'a montré la rue. C'est là que ça a... c'est là que tout a... C'est-à-dire que j'ai changé de vie ! Totalemment ! À un moment donné, je l'ai connue, et à partir du moment où je l'ai connue, je savais que j'allais m'investir dans cette rue. Première minute où je suis arrivée ici, je me suis dite 'un jour, j'habiterai cette rue !' Voilà, c'était une évidence ! Maintenant, c'était un dépotoir, et il fallait savoir pourquoi elle était dans cet état-là... quel était son destin. Et donc, très vite j'ai appris qu'elle était vouée à la démolition... »¹

La rue St-Malo, aujourd'hui située au coeur du projet des Capucins, porte dans sa modeste centaine de mètres de longueur une histoire urbaine riche de sens, qui soulève des enjeux sérieux en questionnant innocemment la définition même du projet urbain par une mise en pratique de ce que l'on pourrait qualifier d'urbanisme participatif et 'autogéré', ou du moins non planifié.

Au coeur du quartier le plus populaire de Brest, enclavée au fond d'un vallon encaissé et coincée entre les murs de l'arsenal, la rue St-Malo et son architecture populaire ont étonnamment survécu aux bombardements de la seconde guerre mondiale. Depuis toujours lieu de relégation où coulaient les eaux usées du quartier à même les pavés (refuge Royal pour les « filles de mauvaise vie » au XVIIème siècle, puis dispensaire, maison de retraite et de correction, lieu interlope pour marins alcoolisés cherchant de la compagnie, elle jouxte de plus la prison de Pontaniou désaffectée en 1989), elle a été encore davantage délaissée après la guerre, n'accueillant plus que les moins fortunés du quartier le moins fortuné de Brest, ses dernières maisons sont progressivement abandonnées avant d'être occupées par des groupuscules néonazis et autres activités louches... En 1989 s'y installe l'association Vivre la Rue, elle même tout juste délogée de son repaire précédent voué à la démolition. Jusqu'à aujourd'hui, les membres de l'association, Mireille Cann en figure de proue, n'auront de cesse de chercher activement à conquérir leur légitimité sur les lieux, et surtout à les faire connaître à la population et à les faire vivre par un événementiel régulier, évitant à de nombreuses reprises de justesse la démolition de cette 'verruie' devenue depuis symbole.

¹ Extrait d'un entretien vidéo de Mireille Cann réalisé par Maryline Page, épisode 1 du film fresque *Mémoire d'une rue ... Paroles d'habitants*, association *La Maloïne*.

Avec une approche plus anthropologique, on cherchera ici à laisser progressivement émerger d'un récit et d'elles mêmes des problématiques et enjeux urbains beaucoup plus larges et importants qu'il n'y paraît au premier abord. Afin d'éviter autant que faire se peut d'adopter une vision surplombante, ce qui présenterait sans l'ombre d'un doute une contradiction profonde avec les principes actuels qui animent et construisent ce lieu, on laissera largement la parole à une personne qui est plus qu'une habitante, plus qu'une actrice, mais une véritable figure locale, en ce sens que cette parole est l'expression la plus directe d'un vécu, mais également d'une vision extrêmement cohérente qui s'est construite dans l'action. Aussi, on cherchera à éviter de hacher et segmenter la continuité de ce récit par ce qui serait un recours excessif à la 'moulinette' analytique, et malgré une tentative de synthèse problématisée (comme une discussion de fin de projection, car il ne faut pas raconter le film avant la séance...), on verra tout au long de ce récit à quel point cette 'modeste' rue porte en elle nombre d'enjeux urbains, comme un condensé de la 'condition métropolitaine' sur une petite centaine de mètres. En effet, le récit de cette aventure urbaine et humaine remarquable, pertinente, drôle, émouvante aussi, met en lumière d'une manière extrêmement lucide et modeste l'essentiel des enjeux urbains : ruses et tactiques de résistance face aux stratégies politiciennes ou construction difficile et quotidienne d'une intégration dans un contexte de riveraineté montrent de quelle manière la ville peut se fabriquer dans une situation de conflits, voire par le conflit. On verra aussi la légèreté pragmatique avec laquelle une poignée de personnes peut faire œuvre d'espace public et mettre en œuvre une utopie concrète où les actes valent bien mieux que de longs discours. Tant dans la création et la structuration éminemment politique mais a-politicienne d'un espace de débat(s) que dans la mise en œuvre d'une mixité par l'action ou encore l'inscription de ce lieu dans les jeux d'échelles et d'acteurs qui caractérisent la conciliation de l'intérêt général et des intérêts particuliers, on verra que cette mise en chantier d'un espace public s'exprime aussi dans des dynamiques de transformation de l'espace tout aussi remarquables, où programme et projet se mettent en place dans le temps et se confortent réciproquement avec une certaine 'légèreté pragmatique' qui soulève quelques interrogations quant à la place et le rôle de cette aventure urbaine et humaine auprès, voire au cœur, du projet du Plateau des Capucins qui la surplombe.

1. *'Mimi'* : plus qu'une habitante, plus qu'un acteur : une figure...



Mireille Cann en action(s), photographie de Rija Randrianasolo, 2003.

Mireille Cann... Il m'était impensable de ne pas recueillir son récit dans le cadre de cette recherche, tant elle apparaît (malgré elle) comme une personne incontournable. Paradoxe dynamique encore : derrière une grande modestie et un souci constant de ne pas se mettre en avant, de ne se présenter que comme l'un des membres de l'association et l'une des habitantes du quartier, elle est pourtant le visage de la rue St-Malo, une présence que tout le monde reconnaît comme indispensable. Si elle admet volontiers que sa vie a basculé en février 1988, le jour où elle a 'rencontré' cette rue, il faut bien reconnaître que c'est l'histoire d'un quartier, mais aussi plus modestement, d'une ville toute entière, qui a aussi basculé... Moment étrange que celui où l'histoire d'une personne croise celle d'une ville, encore une fois cette histoire exceptionnellement remarquable démontre comme une évidence ce qui toujours participe de manière diffuse et souvent cachée par une vision surplombante, de la 'condition métropolitaine', et l'anime en profondeur, par une multitude d'actions parfois microscopiques, comme une infinité indispensable d'anecdotes et de vécus personnels.

'Mimi'... Si elle n'avait pas un jour rencontré presque par hasard cette rue, ce quartier aussi, nul doute que la rue St-Malo n'aurait jamais pris la valeur de symbole qu'elle semble avoir acquise aujourd'hui, fruit d'un long travail et d'une construction quotidienne souvent laborieuse. Pourtant, ce n'est pas seule qu'elle a opéré cette construction, mais bel et bien avec le concours d'une somme d'individualités, de groupes aussi. Rassemblant et fédérant des dynamiques et des volontés sans chercher à diriger ni à noyauter, Mireille Cann apparaît comme une véritable figure. Dans le quartier, tout le monde connaît 'Mimi' ; dans la ville, rares sont ceux qui ne l'ont jamais vue, plus rares encore ceux qui n'ont jamais entendu parler d'elle. Présence incontournable de cette

modeste rue, elle s'est dévouée toute entière à la vie d'un quartier. Sans emploi et considérée comme 'marginale' par une pensée politique 'normalisante' au tout début de l'aventure, elle a construit progressivement et tout aussi innocemment cette position de 'figure', au gré des combats, des rencontres, de la mise en place continue d'un réseau non centralisé de soutiens et de dynamiques. Aujourd'hui, et grâce entre autres à la rencontre heureuse de Jacques Quillien, le maire du quartier, elle est devenue une personne d'autant plus référente qu'elle refuse définitivement de s'insinuer dans les arcanes du pouvoir, de quitter ce terrain qui l'a nourrie et la nourrit chaque jour : désormais dotée du qualificatif 'd'adulte relais' du quartier par la municipalité, elle apparaît aussi plus concrètement comme une véritable 'maman' pour beaucoup de ceux qui ont croisé son chemin. Profondément dévouée à tous ceux qui peuvent en avoir besoin, elle a comme souci permanent d'aider ceux-ci à la construction d'une autonomie, d'offrir l'hospitalité pour mieux ensuite pouvoir prendre son envol, et ce que ce soit pour des personnes d'où qu'elles viennent comme pour des groupes, des collectifs... Une 'maman', aussi parce qu'elle n'hésite pas elle-même à soulever les problèmes qu'une telle situation peut poser : dérangée par le fait que tout le monde s'adresse toujours à elle, lui demande son avis et compte sur sa personne pour prendre des décisions, elle n'a de cesse de répéter qu'elle ne peut qu'aider, et surtout pas se substituer au libre-arbitre de ceux qu'elle croise, en cherchant plutôt à les aider à construire cette libre-pensée, ce sens critique qui permet de 'faire société'. Aussi, 'chez Mimi', c'est presque 'chez tout le monde' : sa porte est toujours ouverte à tous ceux qui veulent passer la voir pour échanger quelque chose, d'où qu'ils viennent, qui qu'ils soient. Son salon, c'est aussi une salle de réunions, une loge pour les artistes, un point d'accès public à internet où les enfants du quartier passent parfois leur journée à chatter... Sa cuisine, c'est aussi la cuisine de l'association, des Beaux Dimanches, celle de Dani aussi lorsqu'elle prépare ses repas pour les 'gens de peu' du quartier... 'Chez Mimi', c'est ce paradoxe étonnant qui remet profondément en cause la séparation nette et arbitraire que l'on fait traditionnellement entre espace public et espace privé, vie publique et vie privée...

'Mimi', je ne la connaissais que très peu lorsque je l'ai rencontrée : toujours très occupée lorsque je participais aux 'Beaux Dimanches' de la rue St-Malo, j'en avais pourtant déjà cette vague image d'une véritable 'figure', que tout le monde connaît, que tout le monde tutoie et nomme par son prénom. Lorsque je l'ai contactée dans le cadre de ce travail, c'est tout de suite avec un grand enthousiasme qu'elle a accepté de me rencontrer, de me raconter cette partie de son histoire qui est définitivement liée à celle d'un quartier, d'une ville. Elle m'a accueilli chez elle, au '17', avec sa fille Karine Guillon, et c'est régulièrement que j'y retourne depuis, pour des moments d'échange et de partage, quel qu'il soit. En effet, c'est avec surprise et passion que j'ai aussi découvert lors de cette rencontre 'Mimi' la 'modeste théoricienne par l'action'. Faisant volontiers son autocritique, dotée d'une impressionnante intelligence des situations et d'une extrême lucidité, son récit à la fois émouvant et d'une grande cohérence montre aussi une lecture de la société tout aussi critique qu'elle est optimiste, une mise en œuvre, en actes et en plaisir de ce qui pourrait paraître utopie, dans laquelle les actions valent mieux que les longs discours sans pour autant manquer de questionner avec une pertinence

documentée (Mimi lit beaucoup mais ne s'en vante pas, elle 'met au travail') l'ensemble des questions urbaines, de construire un projet aussi.

Aussi, j'avoue m'être senti 'tout petit', presque ridicule avec mes méthodes, ma prétention 'organisatrice', face à ce vécu, cette pertinence, cette culture impressionnante mais jamais mise en avant, ce regard qui questionne profondément la position 'surplombante' que l'on adopte souvent bien malgré nous lorsque l'on cherche à trop analyser, à faire rentrer dans des cases ce qui ne doit définitivement pas y entrer. De quel droit me permettrai-je de hacher, de découper, de paraphraser ce discours qui parle à sa manière, avec ses mots, son langage, et sans doute bien mieux que je ne pourrais le faire, de ces profonds enjeux urbains, mais aussi et surtout de leurs croisements, de leurs liens intimes, de leur relation avec des histoires personnelles, de leur inscription en actions ? Cette histoire parle d'elle-même. À nous d'y lire ce que l'on peut y voir au travers de notre filtre 'culturel'... Mais laissons de suite la parole à Mireille, qui va nous parler en d'autres termes de cet 'urbanisme par l'action'.

2. Un récit, un regard, un projet en actions...

Petites histoires d'une rue

Cette brève mise en situation historique est extraite d'une interview de Mireille Cann réalisée en 2003 par Christian Bucher, et publiée dans le journal en ligne 'Brest Ouvert'.



La rue St-Malo en 1800, plan relief réalisé en 1807, musée national des plans-reliefs.

« Le 1er tracé qu'on peut voir c'est 1694, le premier plan où on voit qu'elle existe déjà, elle est peut-être plus ancienne mais c'est la première trace, ensuite là où vraiment elle s'est construite et on commence à avoir une idée de ce lieu, quand Choquet de Lindu a fait les plans du Refuge Royal. Le Refuge Royal c'est un grand bâtiment qui était à l'emplacement de ce mur qui sépare aujourd'hui la rue de Saint-Malo du Cours de la Madeleine : il s'agissait d'enfermer les nombreuses femmes débauchées qui arrivaient sur Brest. Il y avait des brestoises, mais aussi des femmes qui arrivaient d'un peu partout, comme les ouvriers qui venaient construire ce grand port. C'était, le XVIIIème, la Royale, l'Arsenal... Il fallait les enfermer car c'était contraire aux bonnes moeurs. Les femmes seules, rejetées par leurs familles choisissaient la prostitution pour ne pas mourir de faim tout simplement. Ces femmes-là, on les enfermait dans ce refuge royal, c'était Louis XIV lui même qui l'avait décidé. [C'était une prison ?] Effectivement, parce qu'en entrant, elles étaient marquées

au fer rouge de la fleur de lys, "fleurdelisées"... Elles étaient battues, fouettées et ensuite elles étaient utilisées pour tanner les voiles pour la Royale. [C'était cruel ?] Très, de plus, certaines de ces femmes étaient là parce que leurs familles voulaient se débarrasser d'elles estimant qu'elles n'étaient pas conformes. Dans cet endroit se trouvait la prison d'un côté, l'autre partie était un orphelinat pour recueillir les veuves d'officiers qui n'avaient plus de ressources ou les femmes dont on ne savait plus quoi faire. Le roi les pensionnait, elles étaient aussi enfermées, pas de la même façon que les pénitentes, mais enfermées néanmoins. Le tout était géré par les soeurs St Thomas de Villeneuve, soeurs hospitalières. [Cette organisation a duré longtemps ?] Non, ce fut d'une durée relativement courte, car l'une des femmes enfermées qui s'appelait la belle Tamisier, était la bru du tambour-major de la ville, donc un poste important (c'était un poste militaire), l'avait fait enfermer là pour cause de mauvaises moeurs. Nous, nous la voyons plutôt comme une libre penseuse qui a dit 'si on m'enferme ici, je ferai mon carnaval'¹ et dix jours après elle a mis le feu, le dimanche des Gras en 1782, elle a fait brûler l'édifice.



La 'figure' idéalisée de la Belle Tamisier devant la porte de chez Mireille.

[Mais des gens ont été brûlés ?] Oui, il y a eu des morts, quatre religieuses et peut-être une vingtaine de pénitentes ; il y avait au minimum deux folles en permanence. [Donc ça servait pour tous ceux qui étaient considérés

¹ La 'Belle Tamisier', transformée en icône de l'insoumission à toute forme de pouvoir évoquée dans le premier tableau ?

comme marginaux ?] Absolument ! Les fous, les prostituées, et les femmes sans hommes, ce qui était très marginal aussi. A la suite de cet incendie, les survivantes ont été enfermées dans le sous-sol du château et cela n'a jamais été reconstruit puisque sept ans après c'était la révolution, et comme la gestion était assurée par des religieuses, il n'était pas question de donner des sous pour reconstruire le bâtiment. [Ensuite il y a eu une longue période jusqu'à nos jours, comment a vécu ce quartier ?] Il a toujours été un quartier très populaire, de tous temps, jusqu'aux derniers habitants. [Et comment s'est passée la guerre dans ce secteur-là ?] Il y avait un grand abri, en haut de la rue Saint-Malo qui existe toujours en dessous des remparts. Le rempart fermait la rue là-haut, il y a quelques traces on peut encore aller en dessous, y accéder. Il y a eu quelques bombardements sur le haut de la rue, mais en bas les maisons sont restées intactes. [Donc ici il y avait ce qu'on appelle le "petit peuple", tous les ouvriers ?] Oui et même les marginaux, puisque la rue Rochon qui coupe la rue en 2 était une démarcation car il y avait ceux d'en haut et ceux d'en bas, et cela continue, les gens du quartier nous appellent "ceux d'en bas", depuis le 18^{ème} siècle ça n'a pas changé. [Il y a donc eu des dégâts importants lors de la dernière guerre est-ce que le quartier se relève de tout ça, panse ses blessures ?] Le quartier reste quand même le plus pauvre de Brest, aujourd'hui encore, comme cela a toujours été. [Et puis les maisons sont quand même abandonnées au fur et à mesure, celles du bas ?] Non, elles ne sont pas abandonnées, la ville et la Cub rachètent les immeubles. [Mais elles sont encore habitées ou non ?] Le dernier occupant a vendu en 1981 ils ont commencé à partir en 1965 et la ville relogait les habitants, mais beaucoup étaient propriétaires de leur petit coin. Par exemple dans cette maison il y avait trois familles, en général les familles vivaient dans une pièce, donc c'était très peuplé en fait. La ville rachète et reloges les gens afin de démolir. [L'objectif est de démolir ?] Oui, c'était insalubre, il n'y a pas de flotte. Il fallait supprimer ça, c'était trop populaire, il y avait pas mal de gens qui picolaient, on a des témoignages de pas mal de gens qui y ont vécu, les témoignages recueillis seront sur notre site (pas encore fini, mais ça va venir) : des témoignages de dames, il n'y a que des dames bizarrement, qui ont maintenant 85 ans (entre 75 et 90 ans) qui nous racontent. On a aussi quelques photos quand les gens y étaient, autour de la pompe à eau c'est là que tout se passait.



'Caro, Coco et Kiki' rue St-Malo, photographie de Erwan Corre, 1990

[C'était là le lieu de vie principal ?] Oui, il y avait des anecdotes assez croustillantes. Il y avait aussi ce lavoir en haut de la rue "vachement chouette", ils lâchaient l'eau du lavoir régulièrement qui se transformait en ruisseau.[...] Il y avait une boulangerie, là où est le "mille-pattes". Maintenant. Il y avait tous les petits commerces de proximité, un charbonnier, mais plus haut dans la rue, ici non, seulement le cordonnier en bas. [Après le quartier commence à être déserté par les habitants dans les années 80 ?] Oui et alors que les habitants laissent les maisons en bon état, ils referment, les portes et ils s'en vont. Des gens commencent à venir, et au fur et à mesure volent le zinc des toitures pour le revendre chez L'Hermite, le ferrailleur qui était sur le port, car ça se vend bien, à mettre le feu dans ce qui restait. C'est comme ça que ça s'est dégradé petit à petit. Monsieur Le Meur qui a vendu le dernier, lui, je l'ai bien connu, il a défendu à coups de canne les toitures de ces deux maisons. Une fois qu'il avait vendu, il revenait là, il avait gardé un petit atelier, qui lui servait en réalité à entreposer ses bouteilles de vin qu'il n'avait pas le droit de boire chez madame Le Meur... [...] Quant à moi je découvre la rue en 1987, fin 1987, début 1988, en discutant de vieilles pierres avec un ami, qui me dit : je vais te faire découvrir quelque chose à Brest. [Peu connu des brestoïses ?] Complètement inconnu, on n'en parlait jamais, c'était voué à une démolition rapide. En voyant cette rue, c'était un dépotoir incroyable, encombrée par des débris jusqu'à 10 m de déchets (électroménagers, vieux matelas pourris), mais moi j'étais tellement heureuse de la rencontrer, je me suis dit : 'il faut faire partager ça', 'il faut faire quelque chose, certains à Brest seraient contents de se promener dans cette rue-là aussi'... »¹

Histoire d'une rue, histoire d'une personne, enjeux urbains.

Entretien réalisé avec Mireille Cann le 20 octobre 2007, en présence de sa fille Karine Guillon (membre de *Vivre la Rue* et présidente de l'association *La Maloïne*), au 17, rue St-Malo.

Gaël: *[...] J'imagine que tout ça c'est dû aussi à l'histoire de l'implication de l'association et de la création de l'association [Mireille CANN: « évidemment! »]; donc, si tu pouvais me raconter un petit peu l'historique, la genèse et tout ça... J'ai lu pas mal de choses dans des archives de journaux...*

Mireille CANN: *Ben l'histoire c'est une rencontre, comme ça, de la rue, accompagnée, amenée par un copain qui me dit « il y a un petit lieu à découvrir à Brest, bon, ça va être bientôt démolé sans doute, mais euh, j't'y amène, viens voir, c'est assez curieux dans la ville! » Bon, pour une Brestoïse de longue date comme moi, découvrir la ville de Brest que j'aime bien, donc, j'la connais quand même... Et effectivement, il m'amène ici... Ça ne ressemblait pas du tout à ce que c'est aujourd'hui, c'était un dépotoir, y'avait des tonnes et des tonnes... Des centaines! Vu que c'est nous qui les avons nettoyées, on sait que c'était des centaines de tonnes d'ordures! C'était un lieu assez malfamé, enfin pas habité hein! Mais où il se passait que des choses un peu, euh...illégal, tu vois, parce que du fait de son côté caché, c'est là que venaient se faire... dépiauter les bagnoles, euh, les mobylettes, enfin tout hein, comme ça... Euh, des réunions, donc, de petits fachos, qui se réunissaient très régulièrement ici, qui gravaient*

¹ Extrait d'une interview de Mireille Cann par Christian Bucher, parue le 16 avril 2003 dans le journal en ligne Brest Ouvert.

des croix gammées partout... Bon, c'était ça quand même! Mais voilà, c'était... Y'avait des pavés, y'avait les murs, y'avait le charme, quand même, qui était là! Alors, ben à partir du moment où j'ai vu cette rue, j'ai pas pu m'en défaire, quoi! C'était l'idée que... Y'a plein de choses à faire dans cette rue, enfin... Et on me dit « nan, et ben elle est vouée à la démolition », donc d'où création de... voilà!

Gaël: *Et j'ai lu qu'il y avait eu des projets, déjà, qui avaient été faits, dans les années 80-90.*

Mireille CANN: *Est-ce que tu as vu les maquettes?*

Gaël: *Non, j'ai pas vu les maquettes, mais j'ai lu des articles de l'époque... Et donc, il y avait déjà eu une certaine mobilisation à ce moment là?*

Mireille CANN: *Alors, c'est-à-dire la mobilisation c'était vraiment pour raser, hein! Tous les projets, euh ils voulaient faire des cours de tennis à un moment... Le projet le plus fou qui aurait... ça c'aurait été fantastique! C'était de (heureusement que la Marine est là! Ils font pas exprès, hein, de préserver le patrimoine! Mais malgré eux, ils préservent...) Ils voulaient combler pour faire un parking pour l'Arsenal! Imagine, donc ils auraient comblé la rue, le terrain de la Madeleine, et fait un grand parking pour l'Arsenal, qui, donc... ne fonctionne plus! C'est-à-dire, le parking immense aurait été créé, au même moment où l'Arsenal dégageait vers Laninon quoi! On l'a échappé belle, hein! Enfin, aucun projet n'était pour faire revivre cette rue, hein! Elle est, pour tout le monde c'était, euh, ben un emplacement, donc il fallait détruire ce qui y est et puis construire quelque chose dessus. J'ai pas vu moi, à moins que tu puisses... Non? T'as pas vu de projet où on garde les maisons, où on crée ...*

Gaël: *Non, c'était vraiment « utiliser le foncier », ce que j'ai lu...*

Mireille CANN: *Exactement! Ça a toujours été ça! Personne n'avait l'air de voir, euh, l'intérêt d'une rue comme ça qui parle de l'habitat populaire, qui... C'est quand même essentiel dans une ville rasée! C'était, c'est le dernier vestige, hein, du Brest ancien! Et donc, euh, moi je pense qu'il y a quand même un travail à faire là-dessus! Conserver quand même ce qui existe encore! Alors j'ai rencontré plein de politiques! Tout au début, quoi! Et tous disaient « mais c'est une verrue! ». Je t'assure! Là, vraiment! J'ai été les voir, dans... Et donc moi je parlais de « rue », on m'a toujours, qu'ils soient de droite ou de gauche, ils disaient « c'est une verrue »... Donc « une verrue, ça s'enlève » quoi... 10 ans à se battre au quotidien pour pas que ça soit démoli! Parce qu'il y a eu plein de tentatives, de venir démolir, hein! Pendant qu'on était, enfin... Fallait jamais s'absenter quoi, c'était en douce, quoi! Y'a eu des choses vraiment pas... On voulait sauvegarder le plus vieux bar de Brest, « Le Trou », donc qui était à mi-chemin entre la rue et le plateau... Et ça on n'a pas pu, on l'a occupé un moment, on a été délogés par les garde mobiles, enfin, ça... Et ça a été démoli immédiatement! C'est-à-dire y'a, ils ont dépensé une fortune pour qu'un bulldozer descende à l'aide d'une grue! Parce que, c'était un sacré chantier quoi! On assistait à ça absolument impuissants puisqu'il y avait plusieurs camions de gardes mobiles, donc on avait tous été maîtrisés, enfin... Donc on n'a pas pu sauver « Le Trou » qu'on devait acheter! On avait négocié avec les propriétaires, on avait trouvé le financement! On voulait en faire un lieu... continuer à être ce qu'il était, c'est-à-dire un petit bistro de quartier, mais faire un café-concert, café-théâtre, enfin tout ça en semaine, quoi! Et on avait même pensé à une petite épicerie pour les anciens du quartier qui ne pouvaient pas*

trop bouger quoi... On s'était dit, peut-être que ça peut les dépanner... Et on était sur le point de signer quand la ville a mis son droit de préemption et du coup nous a dégagé quoi! Voilà, ça c'était une histoire parmi tant d'autres mais y'avait d'autres choses comme ça... Des incendies volontaires... On retapait une maison, des mois de boulot, elle était terminée, et dans les jours qui suivaient elle était incendiée! Y'a eu... pendant 10 ans ça n'a été que ça quoi! Maintenant, on ne dit pas qui a fait, on n'en sait strictement rien, hein, les incendies, on ne sait pas... Mais on sait que c'était volontaire... Ben oui, il y a eu plusieurs choses, donc y'a eu plusieurs doutes quand même... Maintenant, moi j'y repense même pas, j'en reparle comme ça, mais...

Une maison avait déjà brûlé en 1992 dans la rue des « sans-abris »

Violent incendie rue de Saint-Malo

Un violent incendie a détruit un atelier, au rez-de-chaussée de l'une des dernières maisons habitées du bas de la rue de Saint-Malo, la nuit dernière. La personne habitant à l'étage a pu, in extremis, sauter par la fenêtre. En 1992, un incendie criminel avait déjà détruit une maison dans cette rue, où se trouve le siège de l'association de sans-logis « Vivre la rue ».



C'est vers 3 h du matin, dans la nuit de dimanche à lundi, que Christian Guivarch, demeurant au premier étage du 15, rue de Saint-Malo, est réveillé par des bruits d'explosions provenant du rez-de-chaussée. Le temps de réaliser que le plancher en bois de son appartement est rongé par les flammes et il saute par la fenêtre. Les pompiers mettront une heure à maîtriser le sinistre. Celui-ci a ravagé le rez-de-chaussée, une pièce unique dans laquelle avait été installé un atelier de confection de marionnettes. Ce sont des bombes de peinture qui ont explosé. Dans ce bâtiment vétuste, d'autres produits inflammables ont certainement favorisé la propagation des flammes.

M. Guivarch se tire avec une légère foulure au pied d'une nuit qui aurait pu tourner au drame. Hier, selon les premières constatations effectuées par la police, les causes de l'incendie n'avaient pu être déterminées. Rien ne permet d'avancer qu'il puisse s'agir d'un acte criminel. Indice ou coïncidence : l'habitant des lieux et sa voisine, Mme Mireille Cann, indiquent que, quelques jours avant le sinistre, des autocollants aux couleurs d'un mouvement de jeunes d'extrême-droite avaient été apposés sur leurs boîtes aux lettres. Sur ces autocollants, une invitation pressante à « mettre les voiles ».

Cet incendie intervient dans un contexte particulier : Le bas de la rue de Saint-Malo, l'une des rares ruelles du vieux Brest à ne pas avoir été bombardées, n'est plus guère occupée que par Mme Cann, présidente de l'association « Vivre la rue » et quelques amis. Ce petit groupe est logé dans des bâtiments anciens, appartenant à la ville de Brest, où il se charge d'héberger des personnes privées de logement.

Depuis la mise en place de cette structure associative, il y a cinq ans, « ce sont peut-être 500 personnes qui ont trouvé refuge rue de Saint-Malo. Pour quelques jours ou quelques mois. » Cette activité n'est pas du goût de tout le monde. Si les relations avec la ville sont maintenant normalisées, il n'en a pas toujours été de même.

« Des mois de travail partis en fumée »

Par ailleurs, les habitants de la rue de Saint-Malo ont été victimes d'actes de malveillance à deux reprises. La première fois, en septembre 1992, ce sont deux groupes de jeunes qui, dans la même soirée, mettent à sac puis incendient une maison que les bénévoles de « Vivre la rue » venaient de réhabiliter. Un an plus tard, on sabote les freins d'un car que l'un des habitants venait d'acheter. Le véhicule, après avoir dévalé la ruelle en pente, sera gravement endommagé.

Mireille Cann et Christian ne perdent pas courage, même si, dans l'incendie, ce sont « des mois de travail qui sont partis en fumée ». L'atelier contenait les marionnettes et les décors d'un spectacle qui devait être donné en fin d'année, notamment à l'occasion de la fête de la solidarité, le 16 décembre. Les personnes qui souhaitent aider la troupe dirigée par Mme Cann (il s'agit des Saltimbanques associés, composée de membres de « Vivre la rue »), peuvent leur fournir des blocs de mousse, une machine à coudre, des tissus, de la peinture, ainsi que du bois pour retaire le plancher de l'appartement.

André THOMAS.

Alors que son plancher commençait à être rongé par les flammes, M. Christian Guivarch a dû sauter de sa fenêtre, au premier étage.

Article Ouest-France éd. locale, 10/10/1995, Archives municipales de Brest.

Gaël: Tu penses... Qu'est-ce qui les poussait, tu penses, à réagir de cette manière-là? Au-delà du fait de considérer cette rue comme une « verrue »?

Mireille CANN: Ben c'était effectivement un endroit qui n'était pas... euh... C'était pas terrible! Et les gens du quartier n'y descendaient absolument jamais! Pour rien au monde ils ne seraient descendus ici! Dans l'idée, euh moi donc j'ai rencontré le mari de la patronne du « Trou », enfin la gérante... Et elle m'avait dit « mais moi quand je descends dans la rue, c'est avec mon chien (parce qu'ils avaient un énorme clébard, ils se faisaient cambrioler souvent...) et mon fusil! » C'est pour montrer un petit peu comment c'était avant qu'on arrive! C'était pas... On ne passait pas par la rue Saint-Malo! C'était un endroit où on faisait, où c'était plus ou moins, ouais... J'ai plein de témoignages de mecs qui sont venus faire des trucs ici... Et donc c'était dégueulasse, enfin partout c'était envahi d'ordures, partout quoi! On a mis 2 ans et demi à

nettoyer! 2 ans et demi, des centaines de tonnes, de tout quoi, on a dégagé... 2 ans et demi!

Gaël: Et j'imagine que l'association... enfin peut-être qu'au début c'était pas directement une association...? Mais vous avez mis un certain temps pour structurer, s'organiser par rapport à ça... Comment c'est né exactement, après cette rencontre que t'as eue avec la rue?

Mireille CANN: Ben pour moi, euh, pour faire découvrir un lieu, rien de mieux que de faire une fête dans ce lieu-là! Et c'est, euh, on a commencé tout de suite, hein! En arrivant, on est arrivé en novembre 90 ici... Donc euh il a fallu mettre des planchers en bas, et tout ça, enfin... L'eau et tout ça, parce que c'était pas habitable, hein, c'étaient des maisons qui étaient désertées depuis longtemps... C'est pour ça que ça avait été volé, toutes les toitures en zinc... Euh, l'état des maisons aujourd'hui, vu qu'elles étaient vouées à la démolition, y'avait des personnes qui pensaient que c'était pas très malhonnête de venir et d'enlever les toitures en zinc, bon euh... ils revendaient sur le port aux ferrailleurs, et puis voilà... dans l'indifférence absolument générale... Et donc ces 2 maisons-ci étaient encore couvertes, on a pu euh utiliser... C'est pour ça qu'on a fait ce choix de cette maison-là: c'était la seule où il y avait un point d'eau derrière. Et une toiture...

Gaël: Et donc, au tout début, vous étiez combien à participer à cette « aventure »?

Mireille CANN: Ah, on était pas mal déjà, hein! Parce que comme on était... conjointement on a occupé un lieu, tout en travaillant sur la rue Saint-Malo, on occupait un lieu qui était, effectivement, comme quoi il n'y a pas de hasard! C'est un entrepôt qui était une ancienne rue, aussi, et qui avait été recouverte, qui servait d'entrepôt, enfin d'entrepôt... qui était une entreprise de plomberie, un truc comme ça, qui était donc, euh, ça s'était terminé depuis longtemps, et c'était resté en l'état avec plein de tuyaux partout... Mais en fait on voyait après que c'était une rue, les endroits où était rangée la marchandise, c'étaient des maisons, on a remis des volets, et on a occupé pendant un an et demi ce superbe lieu, on a fait des scènes...



Ouest-France, éd. locale, 28/03/1990, Archives municipales de Brest.

Gaël: *En bas de la rue de la Porte, c'est ça...?*

Mireille CANN: *Ah non, c'était... Là c'était de l'autre côté de la rivière, hein, on était... c'est rue Sébastopol, donc c'était en haut de la rue Jean Jaurès, un peu plus haut que St-Martin, sur la droite...tu vois où c'est? C'était un grand grand lieu, magnifique... Donc, comme ce lieu-là il était déjà... c'était déjà terminé pour lui puisque cet endroit avait déjà été confié à Saint-Marc Immobilier qui devait démolir pour construire des « superbes beaux immeubles », n'est-ce pas... (ton ironique)... Enfin bon, des, hum hum... Et là, bon, on devait rester 3 mois, on est resté 1 an et demi quand même! On a fait pas mal de résistance, et on faisait des concerts déjà tous les dimanches après-midi là-dedans, et puis souvent... Je sais pas à quelle fréquence on faisait, mais y'avait vachement souvent quoi... des concerts et tout... Et... Y'avait pas que ça! Y'avait des ateliers d'artistes, y'avait des tas de choses... Y'avait un bar associatif qui était ouvert tous les jours... Et donc on a pu négocier la Rue Saint-Malo! On ne partait pas de là-bas, hein! On ne bougeait plus sans avoir... Et on avait occupé l'endroit là-bas, et on a dit « on ne partira d'ici que pour aller Rue Saint-Malo! »... Et c'est comme ça qu'on est arrivé ici! Mais sans aucun, euh... c'est-à-dire que c'est Pierre Maille, le maire, qui a dit « ok, ben allez-y... » mais là il n'y a pas eu de signature de quoi que ce soit... Il ne pensait pas, en réalité, qu'on aurait pu rester dans un lieu comme ça, qui était aussi dégradé, euh... et, euh... c'était mal nous connaître! (rires) Parce que je me souviens de... le maire, on a dû quitter... on était 2 de l'association là-bas, à le rencontrer, il nous dit « bah... allez-y! » au bout d'une heure et demie, j'ai argumenté pendant une heure et demie... et à 14 heures, on était ici, déjà, et on commençait le déménagement de là-bas, le temps juste d'aller manger un petit bout, et on était parti. Et moi je... j'ai habité là tout de suite quoi! Bah oui, il fallait, quoi, parce que c'était imminent, la démolition était imminente! Donc ils se sont dit « bah ils vont pas rester, n'importe comment ils peuvent pas rester dans un lieu aussi... » voilà, et puis bon comme la démolition allait intervenir il n'y avait pas grosse inquiétude de leur part, ils pouvaient très bien nous dire « bah allez-y »... Mais non! Voilà! Ce qu'il y a, c'est qu'une association ça a du pouvoir quand ça veut! (rires) Et on ne s'est pas laissé faire et on n'est jamais parti! On a été expulsé, tout ça, donc on a été des expulsés qui sommes restés quand même ! Et ils n'ont jamais osé refaire ce qu'ils avaient fait pour le trou, c'est-à-dire forces de l'ordre et autres... Donc on a pu quand même travailler, mais pendant 10 ans, on faisait des fêtes, on faisait des festivals, des trucs qui marchaient bien... Mais on était sur la défensive tout le temps, quoi ! Tout le temps, tout le temps, c'était très conflictuel!*



Ouest-France, éd. locale, 11/12/1990, Archives municipales de Brest.

Gaël: Vous avez dû mettre en place des tactiques ou des stratégies, j'imagine, pour...

Mireille CANN: Oui oui! Par exemple, en 93, ils étaient, c'était dur! Là, ils démolissaient! Donc on passe, euh... On était douze à habiter là, déclarés, tout ça... donc douze squatters.. Y'avait d'autres habitations, hein, au bout de la rue y'avait le numéro 1 qui a été démolé, enfin bon... Il y avait une compagnie de théâtre qui y habitait, enfin bon... Il y avait pas mal de choses qui se passaient, c'était très vivant! Et là, donc on est convoqué au tribunal, mais au moment où euh... Ce jour-là, des palissades arrivent! Avec « chantier interdit au public » quoi... Ils sont malins! Et bon nous on est allé voir à la mairie aussi, les annonces, et puis on voit qu'il se passait quelque chose ce jour-là, qu'ils allaient barricader le périmètre... Et donc on fait occuper la rue, et on va au tribunal, mais 40 ou 50 personnes restent dans la rue! Et plusieurs journalistes! Libé... enfin bon, quand même, ça avait fait du bruit hein! Résultat: les palissades, le soir même, elles sont reparties (rires) dans le même camion qui les avait déposées est venu les rechercher... Ils ont bien vu que c'était impossible, qu'ils pouvaient pas... Et nous on a réintégré dès le soir de ce truc-là on a sans doute fait une fête ici pour marquer le coup quoi! Comme à chaque fois (rires), la réaction étant la fête (rires), même dans les moments difficiles... Et puis, euh, bon y'a eu plusieurs, bon, mais à chaque fois, oui, on a dû faire appel à des gens, quoi... à des sympathisants, ils viennent et ils occupent le lieu. On montre qu'on est déterminé, qu'on ne se laissera pas faire, on est non-violent... Il n'est jamais question d'utiliser la violence, mais alors il n'est pas question de bouger non plus! Et ça ils ont appris à leur dépens que c'était comme ça et qu'on n'allait pas être manipulé et qu'on avait beau nous proposer des trucs, à un moment on aurait eu, on aurait été bien logé, hein! Parce qu'ils étaient prêts à tout pour qu'on dégage de cette rue... Sauf que cette rue il fallait la sauver! Parce que Brest a besoin de ça! Vraiment, quoi! Et c'était le bon sens. Maintenant, ils se rendent compte... de l'intérêt, parce bon, donc... 90, ça fait donc dix-sept ans, donc... En 90, ils ne voyaient pas tout l'attrait de ce lieu, le Bâtiment aux Lions, les Ateliers, la prison...

Gaël: La prison était encore en activité?

Mireille CANN: La prison, non, en 88 ils sont partis... Mais là quand même ça devient quelque chose qui a de la gueule quoi! Si on les avait laissés faire ici c'était rasé, hein! Ils n'auraient rien fait à la place. Ils auraient fait comme pour le Trou, ils auraient rasé, et ils sont jamais revenus. C'est nous qui avons été nettoyer derrière et tout... vraiment c'était « bon, allez hop, cassez-vous » quoi. Et donc le maire du quartier _ on entend ça d'ailleurs dans les reportages télé qu'il y avait à l'époque, puisqu'on a réussi à faire venir et faire filmer notre... quand les gardes mobiles sont venus et tout ça _ et le maire du quartier il dit « n'importe comment de toutes manières on ne continue par en bas », quand on voyait le « bull » qui écrabouillait le Trou... Et puis lui, très fier _ enfin, couvert de confettis, parce que nous, on n'avait qu'une arme contre les gardes mobiles, c'étaient les confettis, c'est la seule arme qu'on s'autorise, mais ça fait son effet, hein, surtout quand il pleut, et que tu vois tous les casques des gardes mobiles roses de confettis... Et le maire du quartier, qui était très très virulent contre nous, pareil, les cheveux bien plaqués, tu vois, avec plein de confettis sur la tête (rires), disant « n'importe comment, on va continuer par en bas », enfin bon... Il a pas réussi à le faire.

Gaël: Ce que vous avez mis en place tout de suite aussi, en convoquant la presse et tout ça, j'imagine, c'était d'essayer de sensibiliser le public plus...

Mireille CANN: Les Brestoï! Au moins les Brestoï, en disant « venez voir, quand même! Il y a quelque chose à Brest que vous ne connaissez sans doute pas », parce que c'était quand même inconnu à l'époque, vu qu'il ne s'y passait rien et que c'était inhabité, enfin il n'y avait plus personne qui venait là, quoi... Et donc les Brestoï, voyant les conflits qui étaient relatés par la presse et la télé... « vu à la télé », là « ça tue », là, tout de suite. Donc, il y avait un défilé incessant de personnes qui... Bon, des curieux, mais aussi des gens qui se sont dits « ben évidemment qu'il ne faut pas démolir cette rue, enfin c'est aberrant quoi! » Et on a eu des tas de soutiens comme ça, de personnes...

Gaël: ... qui au départ n'avaient rien à voir avec votre association... (?)

Mireille CANN: Non non, qu'on a réussi à faire venir ici, pour qu'ils constatent eux-mêmes et qu'ils disent ce qu'ils en pensaient. Et là on n'a eu que des témoignages pour nous soutenir quoi...

Gaël: Et tout ça s'est fait très vite en fait?

Mireille CANN: Oui, il fallait faire très vite, ouais... Très vite il y a eu des articles dans les journaux, Il y a eu... ben oui, les conflits ont été... Il y a une association qui s'est montée dans le quartier, contre nous... dont le but était « comment expulser Vivre la Rue », c'était l'unique but de l'association! Oui, parce qu'on a eu tous leurs papiers entre les mains... Et qui était chapeauté par le maire du quartier, notre ennemi intime, donc, qui s'est révélé être pendant dix ans une personne qui a tout fait pour faire capoter tout ce qu'on mettait en place. Il en avait fait une affaire personnelle _ il habitait juste là, il habitait à cent mètres _ Donc il avait... il ne faisait pas partie de l'association, en principe bon... parce qu'il ne pouvait pas vu son statut, mais c'est lui qui tenait les ficelles de tout ça! Donc... ils ont raconté des tas de saloperies sur nous, parce que... mais ils ont été trop loin! Parce que, on était des trafiquants de drogue, d'accord! Mais de là à dire qu'on avait des conteneurs de drogue sur le port! Ça faisait un peu trop! Ils auraient dû être un peu... (ironique) Quand ils parlaient de prostitution, évidemment, qu'on se prostituait, et que... on prostituait aussi les gens qui faisaient partie de l'asso, c'était un peu fort aussi!

Mais après quand on allait pisser dans les entrées et casser les rétroviseurs, tout ça en même temps, euh... Tu vois, là il y a des gens dans le quartier qui se sont dit « non! (rires), là c'est une cabale quoi! » Et c'est comme ça aussi qu'on a regagné la confiance des gens du quartier, parce que du coup c'était trop fort quoi! L'exagération, c'était énorme quoi, tu vois, ce qu'ils racontaient... Alors il paraît que moi j'étais décrite comme ça: « une seringue dans un bras, et une bouteille dans l'autre »! Tu vois, c'est... nickel! La rue « jonchée de seringues », enfin ils essayaient de nous faire passer pour les gens les pires qui soient, donc... quoi encore, je sais plus... c'était énorme quoi! Énorme!



Article Ouest-France éd. locale, 29/11/1990, Archives municipales de Brest.

Gaël: Cette association-là était... enfin, ils étaient nombreux?

Mireille CANN: Ça s'est cassé la gueule tout de suite! C'étaient quelques personnes du quartier, toutes... il y avait des photos, en plus, de quand ils avaient créé leur asso, et ils étaient... (mimant une expression grincheuse), et du coup on avait notre photo, on était « hahaha! » (mimant un grand sourire) (rires)... Et donc ça ça faisait venir du monde, et comme on accueillait les gens, on les faisait rentrer dans les maisons, on montrait ce qu'on faisait, nos projets, tout ça... On ébruitait beaucoup nos souhaits, nos désirs pour la rue quoi! Eh ben on s'est retrouvé à être vachement nombreux, vachement de sympathisants, vachement...

Gaël: Dans le quartier lui-même?

Mireille CANN: Dans le quartier lui-même! Ouais ouais!

Karine Guillon: Des gens qui sont venus discuter aussi, en disant « ben j'ai cru ce qu'on m'avait dit » et puis quand ils arrivaient là ils disaient « ben non, je me rends compte que c'est pas ça du tout! »

Gaël: *Des gens qui avaient adhéré à l'autre association?*

Karine Guillon: *A l'autre association, oui! Il y a eu une pétition, des choses comme ça, qui dénigraient et qui disaient « ben non, on m'a pas dit ça, moi! »*

Mireille CANN: *« On nous a menti! » Il y avait des gens qui venaient en disant « on nous a fait signer une pétition en nous mentant, je voulais vous dire que j'ai fait retirer mon nom... » Enfin, ça a commencé comme ça, l'association a fait... elle est partie comme ça, là (mime de la main)! Ça a pas duré longtemps, hein! Parce qu'ils se sont... il y avait des râleurs dans le lot probablement... des gens qui n'ont pas... qui ont cru les mensonges et puis qui se sont laissés un petit peu abuser quoi! Et puis bon, du coup ils ne se sont plus jamais réunis, et puis ça s'est terminé comme ça quoi, l'association...*

Gaël: *Est-ce que tu penses que même, Vivre la Rue y a « gagné » quelque chose, finalement?*

Mireille CANN: *Ben en tous cas ça nous a mis à l'épreuve! Aussi, quelque part! Ça n'a jamais été facile, ici, hein! Maintenant, c'est... presque du gâteau, depuis deux ans surtout... par rapport à ce qu'on faisait, parce qu'à chaque fois c'était que des trucs conflictuels, toujours aller... enfin on nous a jamais facilité la tâche... Mais en même temps qu'on faisait tout ça, qu'on se battait, qu'on était en conflit tout ça, il y a quand même des gens _ des « gens », de la ville, et tout ça _ qui ont remarqué quand même qu'on faisait un bon boulot, puisque les fêtes se succédaient, elles étaient toujours... Il y avait du monde, enfin, pas autant que maintenant pour les Beaux Dimanches par exemple, mais quand même, ça avait un bon succès, jamais de conflits! Enfin, là, pas de conflits, pas de bagarres je veux dire... Là où on disait qu'on était des violents, des dealers et tout ça, on se rendait compte que ça marchait bien, que c'était bien géré, on envoyait le service d'hygiène qui constatait qu'on était rentré dans des lieux insalubres qu'on avait rendus au contraire très habitables... Enfin, à chaque fois qu'on nous attaquait sur un truc, en fait on récupérait quelque chose de positif derrière! Mais voilà, c'est... parce que nous on avait un esprit plutôt d'aller... d'être bien avec les gens du quartier, on voulait leur faire plaisir! On pensait que c'était bien pour le quartier, que ce lieu ne soit déjà plus un dépotoir, plus un lieu où il se passait des choses pas claires _ Enfin, on n'est pas juge de ce qu'ils se passait _ Mais ça avait une drôle de, tu vois... c'était un quartier où il y avait beaucoup de délinquance, où il se passait pas des choses très très... C'est le quartier le plus pauvre de Brest! Donc l'idée c'était aussi de rendre une fierté aux habitants d'habiter ce quartier-là!*

Gaël: *Et de ce point de vue là?*

Mireille CANN: *Ça a marché!*

Gaël: *Et du coup, vous avez réussi à transformer ce lieu qui était considéré comme une « verrue » au contraire comme une sorte de « symbole »?*

Mireille CANN: *Oui! LA Rue de Brest, parce que bon, maintenant les gens se promènent ici, mais quelquefois, même quand il n'y a rien, hein! Hier, t'as vu le nombre de gens, Karine? On était là, en train de bosser la fenêtre ouverte, et c'est le défilé constant quoi, de personnes qui se promènent, qui visitent, qui amènent des gens visiter, qui dès qu'ils reçoivent quelqu'un dans*

leur famille, qui habite à l'extérieur, des amis qui viennent en visite... Mais tous, maintenant tous les Brestoïens amènent... les amènent ici! Donc ça devient la rue de référence. Maintenant, grâce à l'association Vivre la Rue et à tout ce qu'on fait avec les artistes, tout le travail qu'on fait avec des centaines et des centaines d'artistes, la Rue elle est connue partout en France! Partout! Tous les artistes, parce que ça voyage un artiste, n'est-ce-pas, ça parle, et puis ça dit « ouais, tiens on a été dans un lieu super qui s'appelle la Rue St-Malo », ça fait qu'il y a plein de gens, quand ils entendent « Brest », ils ne connaissent que la Rue St-Malo!

Théâtre, musique, journées du patrimoine
La rue de Saint-Malo vous attend

Nichée au fond d'un quartier entre les ponts de l'Harteloire et de Recouvrance, la rue de Saint-Malo, bâtie au dix-huitième siècle, est la plus ancienne rue de Brest. C'est également l'unique rue pavée de la ville.



Il est surprenant, lorsque l'on n'est pas originaire de Brest, de découvrir, au détour d'une rue, des pavés et des bâtiments anciens. Habitué à l'architecture de la cité du Ponant, faite de droites et de perpendiculaires, on ressent une sensation agréable à la vue de ces vieilles pierres. Sous les pavés, la plage ? Presque. Nichée, pour ne pas dire presque cachée, la rue de Saint-Malo est comme un havre de paix, loin de l'agitation de la grande ville. Les habitants du quartier se prélassent sur leurs bancs et leurs chaises en mangeant un morceau. Si le calme régnait ce jour-là rue de Saint-Malo, d'autres jours l'animation y est grande. En effet, les maisons de la rue sont habitées par des squatters qui font « vivre la rue ». Tel est le nom de l'association qui, depuis onze ans, met à disposition des locaux et son énergie pour mettre en valeur cet endroit de Brest datant du dix-huitième siècle. Ainsi, « La Taverne » abrite des artistes et leurs expositions. Un peu plus haut, dans la partie non pavée, au « Lavoir », se prépare une représentation d'une pièce de Georges Perec, « La poche Parmentier », mise en scène par la compagnie Nick Harwitz. L'entente avec les élus est bonne, ce qui ne fut pas toujours le cas par le passé. En septembre, s'y tiendront « les journées du patrimoine ». Mireille, de « Vivre la rue », explique comment : « Il s'agira de mettre la rue en valeur. Nous le ferons notamment par le biais d'un jeu de lumières. » Celles et ceux qui animent cette rue ont ainsi à la fois un pied dans le système, et un pied en dehors. On y accueille les très officielles « journées du patrimoine », mais aussi des réunions pour préparer des manifestations contre l'extrême droite ou la guerre en Tchétchénie. « Vivre la rue » est là depuis bientôt onze ans et contribue à maintenir en vie un des endroits les plus charmants de Brest. D'ici peu, des travaux vont avoir lieu qui devraient également œuvrer à l'intérêt des lieux. Une partie de la rue sera ouverte pour permettre un accès jusqu'à la Penfeld.

La rue de Saint-Malo, l'un des endroits les plus charmants de Brest.

Ouest-France, éd. locale, 20/08/2001, Archives municipales de Brest.

Gaël: *C'est étonnant, oui, de passer de ce statut de rue « reléguée » du quartier, qui lui-même était le quartier le plus pauvre de Brest, à un lieu au contraire de « représentation »...*

Mireille CANN: *...qui est, voilà, une référence... Ouais ben les fêtes, les Beaux Dimanches ils sont connus partout, vraiment! Mais nous on n'a pas travaillé pour que ça soit connu comme ça, on voulait simplement faire plaisir aux gens, voilà... faire de belles fêtes où les gens se mélangent bien, où il y a de vrais échanges entre les générations, entre les groupes sociaux, enfin qu'il n'y ait pas un lieu... enfin on n'aurait pas fait des concerts pour faire des concerts, par exemple. C'était intéressant... d'abord c'est intéressant de faire venir des artistes, parce que bon ils ont quand même une humanité, et qu'on sait que des pratiques artistiques sont facteurs d'intégration, ben aussi sociale! Donc c'était amener des tas de gens dans le même lieu, de tous les âges, et de leur donner un moment de bonheur... c'était ça notre but, et ça le reste d'ailleurs, c'est toujours ce but-là. Et qu'on aille plus loin ensemble quoi, au lieu de faire des concerts pour des punks et des concerts pour des gens qui aiment bien la musique*

classique ou qui aiment l'art contemporain... Nous on veut réunir tout ça pour que tous ces gens-là ils viennent en même temps et qu'ils apprennent à se regarder, à se côtoyer et à découvrir ce que l'autre aime bien, et puis aimer peut-être ça aussi. Parce que les gens ont des a priori sur les... tellement d'a priori...



Devant chez Mimi, lors d'un beau dimanche, photo de Karine Guillon.

Gaël: *C'est vrai que ça se sent beaucoup, aux Beaux Dimanches, je sais que mes parents viennent assez souvent, avec ma grand-mère aussi, et tout le monde dit « c'est vrai qu'il y a beaucoup de gens avec des chiens et tout ça, des punks, mais Rue St-Malo, on n'a aucune appréhension »; personne n'a peur...*

Mireille CANN: *Oui, voilà, parce que ces gens-là donc, quand on parle des gens qui sont des routards, des sans-abri, c'est vrai qu'ils viennent avec des chiens et tout ça, mais comme ils font partie de notre société, on ne va pas les rejeter! C'est ce que j'ai dit à mes voisins, tu vois, qui trouvent que ça donne une mauvaise image... Je leur ai dit mais ces gens-là ils existent! C'est le produit... c'est notre société, c'est le produit de ce qu'il se passe, ce sont des gens qui sont en souffrance! On ne va quand même pas dire à des gens en souffrance, « on ne veut pas de vous ici », si on veut mettre un climat de violence, on le fait quoi! Par contre si on les reçoit bien, si on est content de les voir... là ça change tout parce qu'ici ils ne posent pas de problèmes, ces gens-là... même s'ils sont là, bon c'est vrai ils ont leur dégaine et tout, mais s'ils sont dans cet état-là, aussi alcoolisés et tout ça, c'est qu'ils sont en souffrance! On n'a pas le droit de refuser des gens qui sont... surtout que c'est gratuit, c'est une rue, c'est public! Donc on fait en sorte qu'ils se conduisent le mieux possible. On ne va pas leur faire la morale non plus, par rapport à leurs bouteilles et tout ça... Au départ ils s'installaient quelquefois à côté des gosses: ça j'allais toujours leur dire « ne vous installez pas à côté des gosses, vous avez des bouteilles, il n'est pas question de ça! » jusqu'à ce qu'ils trouvent leur coin, qu'ils s'y installent, et qu'ils ne posent plus aucun problème. Et c'est-à-dire que ces gens-là, chaque fois qu'ils venaient ici on allait leur dire bonjour, on montrait... on leur demandait comment ils allaient... et nous on n'a jamais eu un problème avec eux.*

Gaël: *Peut-être qu'il y a une sorte de confiance mutuelle, aussi... de...*

Mireille CANN: *Mais bien sûr! C'est-à-dire moi j'ai jamais eu un problème en disant « est-ce que vous voulez bien attacher votre chien, parce que ça peut poser... », là tout de suite ils attachent leur chien... Et puis bon, ce sont pour la plupart de très très jeunes gens, ce sont presque des mômes quoi! Et on n'a pas à rejeter ces gens-là, au contraire! Faut leur ouvrir plus grand les bras qu'aux autres encore, parce qu'ils sont plus dans la souffrance et ils ont, voilà... ils ne sont pas responsables de ce qui leur arrive.*

Gaël: *Et c'est vrai que c'est assez significatif, enfin assez marquant de venir ici aux Beaux Dimanches, et de voir à la fois des personnes âgées et des « routards », dans le même lieu, regardant les mêmes concerts...*

Mireille CANN: *Voilà! Et c'est ça qui nous intéresse! C'est ce mélange-là! Apprendre à ne pas avoir peur de l'autre, à voir que bon... il ne faut pas se fier aux apparences, parce qu'il y a des mecs à cravate et costume trois pièces qui sont des vraies enflures quoi! Je sais pas quoi... Et puis on arrive à faire en sorte qu'il y ait une certaine harmonie malgré tout. Donc pour nous il n'est pas question de ne pas accepter ces gens-là! Ce que voulaient me faire faire mes voisins... Ils se sont réunis récemment, et ils ont prétendu _ parce que c'est mon voisin le plus proche qui m'en a parlé hier_ ils ont prétendu que j'étais invitée _ j'ai jamais entendu parler de ça, j'en ai entendu parler pour la première fois hier_ en disant « oui, il y a quand même des gens, avec l'alcool, et tout ça », d'accord, mais l'alcool, s'il y en a autant, c'est aussi un malaise de notre société! Je sais pas... mais en tous cas, les gens, euh, la moitié des gens qui viennent ici ils amènent leur bibine avec eux, alors... si nous on arrête de vendre de l'alcool, c'est 100% des gens qui viendront avec de l'alcool, donc c'est... Et comme on paye les artistes en grande partie avec la recette du bar... puis voilà, et puis chacun vit sa vie, hein, tout le monde aime bien boire un coup, enfin y'en a beaucoup en tous cas... donc on ne va pas non plus devenir des moralisateurs en disant « non, nous ne vendons pas d'alcool parce que c'est pas bien pour vous », enfin ça va quoi! Et en fait j'ai compris, c'était par rapport à ces personnes-là, qui sont quoi... ils sont quinze vingt maximum! Et quelquefois il y a 800 ou 1000 personnes pour les Beaux Dimanches! C'est un tout petit petit pourcentage de personnes!*



Lors d'un 'Beau dimanche' en 2006, photo de Karine Guillon.

Gaël: *Comment tu penses que la position de la Mairie a évolué, depuis les débuts, très conflictuels? C'est venu progressivement?*

Mireille CANN: *C'est venu progressivement...Ils sont assez épatés... Au début il y avait des plaintes... Il y avait des voisins qui étaient là pour ça... et ils portaient plainte, qu'il y ait du bruit ou pas! _ du son, parce qu'eux ils appellent ça du bruit_ C'était systématique, ils portaient plainte. Mais attends, les flics ils font la part des choses aussi, ils ont l'habitude d'être appelés pour des trucs pas très... Mais cette année il n'y a pas eu une seule plainte! C'est le commissariat qui m'avait dit « bah, pas un seul coup de fil! C'est incroyable! Presque partout,*

la moindre fête de quartier... » et ils ne se sont jamais déplacé ici! Il n'y a pas eu une seule fête, depuis la création de Vivre la Rue _ c'était il y a dix-huit ans et demi, dix-neuf ans bientôt_ où on a fait intervenir les forces de l'ordre! Jamais! Ben non! Parce qu'on gère ça... on gère ça en amont, on ne débarque pas le dimanche matin pour dire « bon, ben on va faire une fête cet après-midi », toute la semaine c'est préparé! Même si ça paraît un petit peu comme ça _ c'est-à-dire ce qu'il faut laisser absolument _ C'est hyper préparé quoi! Pour que justement on n'ait pas de conflits, on n'ait pas de problème majeur, quand il y a des engueulades, on y va... Moi j'y vais souvent, mais je pense qu'il y en a d'autres, je sais que Karine l'a déjà fait... Mais une personne y va, et puis on essaie de régler ça, on s'assoit, et puis on discute quoi! Et on parle de ce qu'on fait ici, et pourquoi on le fait et tout ça... en disant que ça peut être... et ils comprennent les gens! Et puis bon, ils se calment, et puis il n'y a pas eu... on n'a pas eu à déplorer de bagarres ni de... Il y a eu deux ou trois fois de claques qui se sont échangées, et c'étaient des gens du quartier, alors... Et les soucis qu'on a nous, ici, c'est avec les gens du quartier... Certains très... Certaines personnes du quartier, il y a des vols et tout ça... on a été cambriolé plusieurs fois, cette année encore! Et c'est toujours les gens du quartier! Les gens de l'extérieur ne nous ont jamais posé problème! Et justement les fameux... c'est pas des punks, mais ces gens qui sont dans la rue, eux ils n'ont jamais été violents. A chaque fois qu'il y a eu des petites engueulades entre eux, dues à trop de liche, il faut aller parler avec eux, et puis, et ça se résout hein! Ça se résout! Et puis tous, ils disent « n'importe comment, nous on aime bien ici, on n'a pas envie de foutre la merde », mais tous ils le disent hein! Et tout s'arrange! Parce que je leur dis souvent « vous avez vu, il y a plein de personnes âgées, il y a plein d'enfants, et tout ça » et ils sont contents, en fait! D'être dans cette communauté-là, et de ne plus être des exclus et regardés comme tels. Mais je me suis battue aussi! Il y en a qui faisaient la manche, je vais dire, comment ceux-là je... et c'étaient des mecs du quartier encore! T'en as qui venaient, ouais, et ils faisaient la manche, ils étaient un petit peu, et ceux-là on les vire... vraiment on... c'était « tu continues à faire la manche, moi je te vire, hein! Mais toute seule, je te vire! » Enfin, pas question d'amener des mecs et tout pour faire ... Quand on s'est fait cambrioler par des petits mecs et qu'on savait qui c'est, moi j'ai été les voir toute seule, et puis je leur ai dit « bon, alors dimanche dernier vous nous avez volé ceci, cela et tout ça... » _ « ça va... » _ « Mais je sais que c'est vous! Donc on en parle, ça va, et ne recommencez pas, c'est tout! » Et il y en a qui étaient venus que pour ça et qui après ont arrêté de venir, en bande, comme ça, parce qu'ils avaient renoncé à l'idée de venir nous cambrioler régulièrement. Mais après ils venaient... ou seul, ou avec un ou deux potes, et ils consommaient, et puis, et ils repartaient gentiment... Et tout ça c'est un boulot... un boulot énorme... Mais on y arrive! On y arrive, on y arrive, ouais ouais! Avec les mêmes, les petits, quoi, qui étaient des terreurs aussi ici dans le quartier... Moi je pense que c'est en les faisant rencontrer des tas d'artistes, d'avoir accès... à être très proches de la scène, souvent dessus même, avec les artistes et tout ça... Ils ont changé leur comportement! Et là où ils cassaient tout, ils essayaient de voler et tout ça, ils sont devenus plutôt des alliés!



'Dans la rue', lors d'un beau dimanche, photo de Karine Guillon.

Gaël: *Et tout ça, c'est un processus assez long... ?*

Mireille CANN: *Un processus assez long, mais dès le départ c'était ça l'idée: il faut que les gens arrivent à s'arranger entre eux, non d'un chien! Quand même! Et qu'on soit, voilà... « bourge » ou... RMIste enfin j'veux dire...*

Gaël: *Donc, tu disais tout à l'heure que la mairie a été épatée de ça... Mais par rapport à leur... pas comportement mais « manière de faire », comment ça a évolué? Mis à part le fait qu'ils soient « épatés », les relations de l'association avec la mairie ont évolué de quelle manière?*

Mireille CANN: *... Il y a beaucoup de choses... Là maintenant, on est quand même... Moi, je rencontre souvent le maire du quartier maintenant _ c'est plus le même que les dix premières années _ très très souvent, dès qu'il y a la moindre petite chose et tout ça, je demande des entretiens, on s'appelle au téléphone... On est dans une relation très normale, de personnes agissant pour le bien du même quartier. Voilà, c'est dans ces termes là qu'on est... Donc, c'est un élu... On voit aussi comment on est reçu dans les services de la ville, où on est très connu (rires), très connus pour être des gens déterminés, mais très sympathiques! Ça fait que maintenant partout où on va, on nous fait la bise... moi à la mairie, je passe mon temps à faire la bise à tout le monde (rires)... Ça a changé beaucoup, hein! ... Ben ils savent... ils sont assez épatés, je le sais parce que effectivement, Jacques Quillien, le maire du quartier, m'a dit « ouais, ben tu sais les flics _ c'était pas cette année, c'était il y a déjà deux ans _ j'ai parlé avec les policiers et ils disent qu'il y a moins de délinquance quand même depuis que vous êtes là, sérieusement » quoi... Même la police l'a remarqué... Non, mais c'est vrai, ils sont jamais appelés, ils n'ont jamais à intervenir, ils voient qu'on gère tout seul, si on a des soucis, s'il y a des gens qui posent problème, on les gère, et ça ne se sait pas autour, ça ne gêne pas la fête, le fonctionnement de la fête... Et on a de plus en plus de monde! Le succès est évident quoi! Il suffit qu'il y ait un peu de soleil, et puis c'est bondé quoi... On fait de la bonne programmation, on... ouais, on a une bonne... Je pense que les gens qui viennent aux Beaux Dimanches, ceux qui critiquent, c'est ceux qui ne sont jamais venus! Ceux qui se font des idées, des fantasmes encore... Bah y'a de quoi critiquer, hein! D'ailleurs il y a une réunion tout à l'heure où on va se réunir en petit groupe, et ça va être renouvelé, ces réunions en petits groupes, des gens différents à chaque fois, pour essayer de voir ce que chacun a perçu, et les améliorations qu'on peut apporter, tout ça... enfin, on travaille sérieusement, de manière très méthodique... Donc, première réunion tout à l'heure, et comme ça jusqu'au 1er décembre, l'assemblée générale, donc, où tu*

viendras... On aura déjà vu les gens par petits paquets comme ça, parce que c'est plus facile de parler comme ça quand on est six, sept... faire remonter, justement, ce que les gens ont ressenti... Et tout ça ça va servir pour travailler pour l'année prochaine, maintenant, on ne sait pas du tout ce qu'on va faire encore, ça on va décider ce jour-là quoi, le 1er décembre.

Gaël: Et donc, selon toi, l'implantation de l'association Vivre la Rue est... on peut la considérer comme « définitivement » acquise ici? Ou elle continue d'être remise en question de temps en temps...?

Mireille CANN: Non. Pour moi c'est devenu vraiment un... non, elle n'est plus remise en question... Puisque ils nous l'ont dit, on a été souvent complimenté. C'était pas dans les meilleurs moments, d'ailleurs. En 2005, c'était là où j'avais reçu le plus de compliments... c'était pour nous dire qu'ils allaient « ratiboiser » les maisons (rires) tout en ajoutant « mais on connaît très bien votre travail, qui est fantastique dans le quartier, et donc on va vous reloger un petit peu plus haut... et puis le lavoir, et puis... » enfin là, ils étaient en train de proposer plein plein de trucs, et puis évidemment, je leur ai dit « non, bah non, on ne va pas remonter, on est bien là, et voilà... » Mais donc, notre travail est reconnu comme étant un très bon travail...

Gaël: C'est étrange, quand même, qu'en même temps ils proposent ça, de vous reloger plus haut...

Mireille CANN: Oui, parce qu'ils n'ont pas bien compris, j'ai l'impression! (rires) Qu'est-ce qu'il y a derrière... ça c'était quand ils voulaient démolir, « ratiboiser » les maisons pour laisser libre cours au projet des Capucins, c'était exactement ça! Au 1er janvier 2005, et ils fallait faire table rase pour que l'architecte _ qui n'a d'ailleurs pas du tout remarqué la Rue, ça se voit bien dans son projet _ soit plus... ait les coudées franches, quoi! C'était que pour ça! Mais ce qu'ils voulaient, et ça, je les sentais sincères, ils se disaient _ comme quoi ils nous connaissent quand même assez mal tout comptes faits _ « on va vous reloger plus haut, vous aurez d'autre lieux, on va mettre plusieurs lieux à votre disposition, pour que vous continuiez à faire ce beau projet, ce beau travail »... Alors que, évidemment, la réponse a été « non, il n'en est pas question, maintenant, comme on sait que c'est non, on va parler autrement, et faire des projets ensemble! » je leur ai dit. « Donc maintenant, la prochaine fois qu'on se réunit, vous ne parlez plus de ça, et on parle de comment on peut faire en sorte que la Rue ne tombe pas complètement en... » et effectivement, les prochaines réunions, ça a été, et ça a débouché sur les travaux qui se passent actuellement.

Gaël: Et donc ça, ça fait partie déjà du...

Mireille CANN: C'est nos projets! C'est un architecte qui fait partie de l'association depuis cinq ans, et du C.A. De Vivre la Rue, qui a fait le projet, qui a fait les préconisations. Pour l'instant, ils suivent à la lettre. Je peux te dire qu'on est vigilant, hein! Mais c'est, voilà! Les projets de 90 sont entrain aujourd'hui de commencer à apparaître. Sauf qu'en 90 ça aurait coûté cent fois moins cher qu'aujourd'hui, puisque encore, les maisons étaient en bon état... Hormis les toitures qui avaient été volées, les voliges étaient encore bonnes en dessous, tu vois. C'est pour dire, c'était frais encore, c'était... tout était encore... Nous on avait fait faire par un architecte, Monsieur Halet, à l'époque donc c'est un devis qui doit dater de 91 _ on l'a là, d'ailleurs, si tu veux des pièces _ et ça coûtait quatre millions de francs? Quatre millions cinq, ouais... Et il avait traité

du numéro 1 qui n'existe plus, jusqu'au garage là-haut... Enfin c'était que dalle quoi... quatre millions... Enfin c'était «que dalle», non... pas d'euros, hein, de francs! Tandis que maintenant, ça risque d'être en euros, si ça continue ! (rires)

Gaël: Et donc, ça c'était en 2005, pourtant, donc il n'y a pas longtemps...

Mireille CANN: Oui, mais c'est là que tout... c'est là que la situation a été vraiment assainie. Il y a eu cette convocation dans... donc c'était Dominique Virecoulon, chef de cabinet du maire, Gildas Le Dauphin, qui est chargé de mission, chef de cabinet du prochain maire j'imagine, dès que Dominique Virecoulon sera parti, parce que ça fait longtemps qu'il est en place... et Jacques Quillien, Yves Tanguy, directeur de l'administration et des moyens, qui était là, et moi j'avais été convoquée en tant qu'habitante... Tu vois, j'étais toute seule à cette réunion, étant la seule habitante! Puisque sinon, si ça avait été en tant que présidente de Vivre la Rue, comme je l'étais encore à l'époque, j'aurais été évidemment avec toute une délégation, mais là il s'agissait de l'habitante, à qui on signifiait que sa maison, donc, allait être « rabotée » (rires), et là ça a duré pendant... Virecoulon a parlé pendant une demi-heure, vantant les qualités de l'asso, et tout ça, et disant « n'importe comment, il n'y a pas le choix, ça va être comme ça! Là, écoute, là c'est comme ça, maintenant c'est terminé... » Et je ne lui disais rien, je l'ai laissé pendant une demi-heure, je ne l'ai pas interrompu une seule fois, il parlait, parlait, parlait... et quand il a fini, je lui ai dit « Ben non, voilà, c'est tout, et maintenant, on parle autrement, on parle d'autres choses... n'importe comment ce sera non, on ne partira pas! » Et ils sont restés tous comme deux ronds de flan, et là ils ont compris qu'on ne lâcherait pas le morceau. Dès le lendemain, j'avais rendez-vous avec l'Architecte des Bâtiments de France. Coup de bol, il venait d'arriver _ ça faisait trois-quatre jours qu'il était à Brest! Donc il était vraiment tout frais arrivé, et je l'ai au téléphone, je demande un entretien, on me dit « ben non, pas avant plusieurs semaines », et puis je dis « écoutez, la Rue St-Malo est en danger, elle va être détruite », et là la dame me dit « Non?! » Je savais pas, hein, comment elle allait ressentir ça, la personne que j'avais au bout du fil, je ne savais pas qui c'était! Et elle me dit « mais moi, vous nous avez tellement bien reçus, on est venu récemment avec une association, et on est resté deux heures et demi, vous nous avez parlé de la Rue, on est reparti complètement enthousiastes... » Elle me dit « Attendez, je vous rappelle tout de suite! » Elle me rappelle une demi-heure après, elle me dit « c'est bon: demain, il vous reçoit! » Et Vincent Jouve (A.B.F.) il dit « n'importe comment, tous vos projets, ce sont les meilleurs, il n'y en a pas d'autres! Il n'y en a pas d'autres! C'est comme ça qu'il faut faire! » Et c'est exactement ce qu'il a dit aux élus, « c'est exactement comme ça qu'il faut faire »...

Gaël: Et c'est ça qui les a fait changer d'avis?

Mireille CANN: Ben ça ça a été un sacré appui! Mais alors, ne connaissant absolument pas le gars, j'aurais pu tomber sur quelqu'un qui était totalement sur le projet des Capucins et tout ça, qui aurait été aveuglé et n'aurait pas vu la Rue. Mais lui, au contraire, il n'avait vu que ça, ici! C'était génial quoi, de le rencontrer, et puis c'est, il a une écoute, ce type, ça a été hyper facile quoi, de le convaincre, enfin il l'était déjà!

Gaël: Et à ce moment là, la sélection du projet avait déjà été faite, sur le projet du Plateau des Capucins?

Mireille CANN: Ah ben là c'était... Ça faisait un moment, mais ça n'avait pas été encore proposé aux Brestoïses. C'est en quelle année qu'ils ont fait... qu'ils ont montré les... tu sais, ils ont fait ce qu'ils appelaient de la « démocratie participative », là, et ils ont montré les trois projets qu'ils avaient retenu... ? (Question à Karine Guillon)

Gaël: Ça devait être en 2004 ou 2005 je crois. Je crois que le concours a été lancé en 2004, et c'était en 2005 la présentation de...

Mireille CANN: Oui, c'est pour ça qu'en janvier, il fallait qu'on parte vite! Oui, parce qu'après, le maire, Monsieur Cuillandre, était venu me serrer la pogne ici, quand il était venu pour la visite, il m'a dit « Je compte sur vous, hein, il faut que vous participiez et tout! » Ça voulait dire déjà qu'on avait, qu'ils avaient compris que, qu'on allait toujours continuer dans notre projet, qui est le bon... on en est convaincu, ça fait longtemps qu'on le saurait si ça n'avait pas été le bon! On se serait pas battu, enfin bon moi, j'aurais pas travaillé pendant tant d'années au détriment de tout le reste si j'étais pas convaincue qu'il fallait la sauver, cette rue quoi!

Gaël: Et du coup, comment vous considérez votre place dans le projet des Capucins?

Mireille CANN: C'est deux choses pour moi...

Gaël: Deux choses vraiment séparées?

Mireille CANN: ... Je pense que la Rue, elle a ce côté unique... voilà, elle est là, elle existe, elle a déjà son, déjà l'esprit est là! L'esprit de la Rue, il existe! Donc on ne peut qu'améliorer maintenant ça, faire en sorte que ce soit plus... que chaque maison retrouve une toiture, accueille des artistes venant en résidence sur des temps plus ou moins longs, enfin suivant ce qu'ils ont envie de proposer! C'est-à-dire que cette rue reste ouverte aux gens, aux promeneurs... Qu'il y ait un théâtre, à côté, là... un petit théâtre, il est super, on a déjà les plans du petit théâtre... Et, enfin, c'est ça, il faut que ça reste une rue vouée aux Arts, et vouée aux rencontres, et aux échanges, et à une certaine... Ce qu'on cherche, c'est ce qui rassemble les gens! On essaie de faire ici ce qui peut rassembler, voilà!

Gaël: Et dans la première proposition du projet qui a été choisi, si je me rappelle bien, la vocation de la Rue St-Malo et de la prison et tout ça, c'était plus ou moins de devenir un lieu d'accueil pour les chercheurs étrangers, ou quelque chose...

Mireille CANN: Ouais, c'est pas clair, hein! Apparemment...

Gaël: Enfin, je sais qu'en tous cas la mairie n'a rien communiqué depuis... trois ans, quasiment... sur le projet...

Mireille CANN: C'était Marif Loussouarn, qui est vice-présidente de la C.U.B., elle était là à une réunion avant-hier ici _ c'est pas Vivre la Rue, c'est une autre association _ et pour elle, elle ne sait toujours pas ce qu'il va y avoir là-dedans! Et je crois que personne ne le sait! Et on va être plus éclairé dans quelques jours... parce qu'il va y avoir... Ben ils vont récidiver, mais présenter

maintenant que le projet Fortier, derrière, là, encore. Le 7 novembre, donc... Donc « chapiteau », le projet... Donc effectivement là on va regarder ça évidemment de très très près quoi!

Gaël: *Et est-ce que vous avez eu des contacts avec l'architecte, les bureaux d'études et tout ça?*

Mireille CANN: *Aucun! Personne, non, aucun! Il a dû passer plusieurs fois, mais il n'a jamais manifesté le désir de nous rencontrer... Mais j'ai pas l'impression que... Enfin, moi j'étais allée écouter les trois architectes qui étaient en lice... Parce que c'était évident que Monsieur Fortier ne connaissait absolument pas Brest! Il n'arrêtait pas de se planter sur tous les noms: il appelait Pontaniou les Capucins, enfin il se mélangeait complètement les pinceaux, il n'avait aucune, visiblement, il « débarquait total » et en tous cas il ne connaît pas l'esprit des Brestois... Il n'a pas pris en compte la spécificité du Brestois, qui est quand même un être un être un peu isolé au bout de la terre, n'est-ce pas (rires), et qui développe certaines... Enfin les Brestois sont un petit peu particuliers, et ils développent des choses assez chouettes, et ils sont assez frondeurs et rebelles aussi... Donc, voilà, lui visiblement il n'a pas tenu compte de ça. Il y avait Madec, donc, le projet de Madec qui me paraissait vachement plus intéressant, et en tous cas plus dans l'air du temps, puisqu'il y avait quand même... c'était plus écolo! Quand on sait que ce quartier, il verra le jour dans quinze, vingt ans, euh, on dirait un quartier d'aujourd'hui, ce qu'il a fait là! Il ne s'est pas projeté du tout dans l'avenir, le Fortier hein! Il a pas du tout vu ça quoi! C'est exactement les constructions d'aujourd'hui... Alors que dans vingt ans, la vie sera mais complètement différente d'aujourd'hui! Donc l'habitat doit être complètement différent d'aujourd'hui! Pour moi, il est d'une banalité, son truc...ça ne dit rien...*

Gaël: *D'ailleurs, ce qui est étonnant, c'est que dans les réactions du livre d'or, et aussi sur le forum qui a été mis en place, en fait, finalement, c'est quasiment le projet le plus décrié...*

Mireille CANN: *Ouais! Y'a eu un pourcentage: 65% des Brestois _ je sais pas si t'es... si t'as fait ce calcul _ étaient pour le projet Madec, 20% pour le projet Robert et Reichen, et 15% pour Fortier... Et c'est Fortier qui a remporté la mise! C'est pour ça, je parle de simulacre de démocratie participative, consultation des Brestois: ils ont choisi celui qui plaisait le moins! Donc moi je ne me suis pas privée de leur dire... de dire à Annick Cléac'h, qui me disait « j'espère que vous continuerez » _ parce qu'on venait aux réunions, toutes les réunions préparatoires et tout ça _ et je lui dis « ben non, là, ça va, on a compris, tout ça c'était décidé d'avance, donc nous on n'a pas envie de se faire trimbaler comme ça, et puis on a d'autres choses à faire, plus intéressantes que de faire semblant de faire des consultations alors que c'est déjà plié, quoi! » Parce que je trouvais bizarre, son comportement, à Annick Cléac'h, quand elle sortait... Tout le monde était emballé par Madec, bah oui, récupération de flotte, des choses comme ça, il faut quand même y penser à des choses comme ça... Et elle disait « Ah oui, mais c'est un [inaudible]. Et par contre, Fortier, tout le monde était là « Oh c'est nul! » _ « Ah non non non! ». Et là, déjà je me suis dite « mais en fait, ils ont choisi! » Rien qu'à leur comportement dans le terrain de la Madeleine déjà, j'ai senti que la ville avait déjà fait son choix sur Fortier... Donc ils ont dépensé un fric fou pour faire semblant de... Et moi je pense que quand on est élu, on est pas obligé de... de dire au peuple de choisir! Le peuple a choisi les élus, hein, apparemment c'est ça, et donc ils peuvent choisir eux-mêmes, donc qu'ils*

fassent pas semblant! C'est ça qui est dégueulasse! S'ils avaient fait que... s'ils avaient dit « bon ben nous, voilà, on a choisi un projet », ben ils ont le droit! Ils sont élus, et ils ont le droit, ce sont nos représentants. Mais qu'ils le soumettent à la vindicte populaire, c'est très bien aussi, mais à condition qu'ils prennent compte de ce que dit le populo... ehe! C'est le truc entre les deux, moi, que j'ai pas aimé! Depuis on n'a pas été... D'ailleurs il n'y a pas eu de réunion à ma connaissance depuis... à B.M.O., si? Ouais, ça fait vachement longtemps...

Gaël: *Oui... C'est possible aussi qu'ils aient attendu la mise en place du projet du tramway et tout ça...*

Mireille CANN: *Ah ça, ça va être... je trouve bizarre, cette histoire de pont de Recouvrance en circulation alternée. On a l'impression que ces gens-là, ils ne connaissent pas les problèmes du pont de Recouvrance! Parce que quelquefois, c'est quand même... bien... enfin c'est une autre histoire...*

Gaël: *Par rapport au projet du Plateau des Capucins, qui normal- initialement, devait prendre dans son périmètre la Rue St-Malo, la Cour de la Madeleine et la prison de Pontaniou, finalement comment ça évolue de ce point de vue là, c'est-à-dire à ce que tu disais, vous avez l'air de garder votre indépendance sur la Rue St-Malo...*

Mireille CANN: *Pas notre indépendance! Vivre la Rue peut très bien se retirer de cette histoire-là, une fois que la Rue a son fonctionnement... Non, on est à peu près rassuré mais en même temps on regarde bien les travaux, c'est-à-dire que là, maintenant ils vont pas dire qu'ils vont re-raser ce qu'ils sont en train de construire... D'ailleurs c'est bien fait, y'a un bon maçon, donc il sait ce qu'il fait, c'est un ancien compagnon, il sait travailler la pierre, il a du goût pour ça, il est excellent! Et puis il y a eu une première équipe qui faisait n'importe quoi! Eh ben je vais dire nous on a tout de suite dit « Hop hop hop, là, attention, ce qu'ils sont en train de faire, là, ça tombe dans dix ans! », c'est-à-dire au moment même où Fortier peut avoir besoin de la place pour ses trucs! Tu vois, c'était dur... c'était du n'importe quoi! Donc ils ont remis une équipe, mais si on n'avait pas été là, nous, c'était fait comme ça! Donc la plupart des Brestoïses auraient dit « oh, tiens, ils sont en train de retaper », résultat ils sont en train de faire un truc qui ne tenait pas dix ans! Mais là il y a des architectes qui sont venus, qui m'ont confirmé, et le maçon d'aujourd'hui, il m'a confirmé _ il est là depuis trois mois aussi _ il m'a dit « mais c'était du sabotage!, c'était du sabotage! » Donc là il y a eu encore des vellétés, de faire semblant de... C'est plus le cas!*

Gaël: *Et par contre, c'est avec un financement de-*

Mireille CANN: *B.M.O. !*

Gaël: *Donc, que vous avez obtenu de quelle manière?*

Mireille CANN: *Une succession de réunions, qui se sont passées en grande partie dans la mairie de la rive droite, avec des décisionnaires, donc toujours Jacques Quillien, le maire, toujours Gildas Le Dauphin, donc représentant vraiment du cabinet du maire, Yves Tanguy, donc c'est lui qui a la thune, et puis comme ça on a eu des réunions qui dureraient quand même deux heures et demie, trois heures à chaque fois. Et à chaque fois il y avait l'architecte de l'association, membre de l'association, membre du C.A., qui venait à ces réunions, et qui argumentait. Et tout ce qu'il disait était tellement*

juste, et donc appuyé en plus par l'Architecte des Bâtiments de France, qu'il a rencontré à plusieurs reprises, et ils ont la même façon de voir, et c'est là que ça a évolué! C'est sûr qu'on doit une fière chandelle à Vincent Jouve! On aurait réussi sans doute sans lui, mais c'aurait été sans doute plus long, alors que là maintenant c'est apaisé, les relations sont bonnes avec la ville... voilà!

Gaël: *Et c'est prévu que la gestion... que ce lieu soit géré, pour l'instant en tous cas, toujours par l'association?... C'est inconnu pour l'instant?*



Le 17 'chez Mimi' et la 'Maison bleue', cliché personnel.

Mireille CANN: *C'est inconnu pour l'instant. Là, ce qu'ils proposent, ce qui est en cours d'ailleurs: la rédaction d'un bail emphytéotique a déjà eu lieu, pour les deux maisons occupées en permanence par l'association, sur quarante ans... Ce qui montre aussi _ parce qu'au départ, pareil, ils voulaient faire le même coup: le minimum, c'est dix-huit ans, bah ils nous proposaient dix-huit ans; j'ai dit « c'est ça, ouais! » Donc on retape tout, les maisons, tout ça, et on essaie de faire des maisons autonomes en plus, enfin on va essayer de mettre des panneaux solaires, de faire... et puis au bout de dix ans, donc les maisons qui étaient soi-disant réparées qui tombaient, et au bout de dix-huit ans, ils rasaient ici aussi, quoi! Donc encore, là... Donc là on a obtenu quarante ans, donc déjà ça montre qu'ils... Bah, ils vont peut-être souhaiter ma mort maintenant (rires). Mais ouais, on sent, et puis on est au milieu, là, de la Rue, et puis on regarde tout quoi. Et puis là, avec cette équipe de maçons on est en de très très bons termes, et c'est les premiers _ enfin, le maçon en chef _ le premier à venir me dire, dès qu'il voit un truc, il dit « vas-y, on fait une pétition, je serai le premier à signer, maçon de... » Il veut toujours... il n'arrête pas de me dire « mais t'as pas fait la pétition pour ci, pour ça... » enfin lui il est prêt à mettre les pieds dans le plat, mais joli, quoi! Et donc on travaille dans la même optique et tout ça, donc on est... Il me raconte toutes les réunions de chantier, il me dit tous les trucs qui craignent, comme ça nous on peut aller après... et là, tu penses bien que je vais profiter à mort de cette ouverture des Capucins _ ils attendent entre 500 et 800 personnes par jour, pendant quinze jours... Je serai dans la Rue, à montrer tout ce qu'ils ne veulent pas faire pour l'instant et qu'il*

faut absolument faire d'après les maçons. Parce que si c'est pas fait _ c'est petit! C'est des petits trucs, ça vaut pas cher! Et là « Oh là ben non, on a bouffé tout notre fric » C'est pas comme ça qu'ils parlent d'ailleurs, mais enfin bon... « On n'a plus d'argent, donc on ne va pas faire ça », donc t'as des choses, qui ont été vachement bien remontées et tout, et à côté des trucs qui se cassent la gueule! Là, le maçon, il veut enlever... Il y a des ronces, tu vois, qui poussent dans les murs: il faut juste démonter des pierres, et remonter ça! Ils veulent pas, ils disent « non non, il faut faire par dessus! » _ il dit « ben, si je fais par dessus, les ronces vont continuer de pousser, ça je ne le fais pas, je ne ferai jamais ça! » Donc des trucs comme ça, on va les dénoncer, on va écrire ça en grand, joli, tout le monde le saura, que la ville ne veut pas mettre... je sais pas, mille euros pour consolider vraiment une maison qui fait partie du patrimoine de la ville.

Gaël: *Ils n'auront plus trop le choix après, j'imagine...*

Mireille CANN: *Ils n'auront pas le choix du tout! Ils seront obligés de le faire! Et j'attends le maire de pied ferme _ donc François Cuillandre _ et je vais lui montrer, moi, les trucs: je vais lui dire « est-ce que vous croyez, quand même, qu'on peut laisser ça comme ça? Parce que là c'est super bien fait, et là, à côté, ça va s'écrouler, qu'est-ce que ça veut dire? » Et quelquefois, ils me disent, les maçons, qu'il y en a pour deux – trois heures de boulot! Et on dit « ah non non, on ne va pas faire ça! » Deux – trois heures! Et carrément le maçon il me dit « mais je suis prêt à faire ça bénévolement si ça continue, tellement je trouve ça dégueulasse ». Aussi bien, il viendra un dimanche faire ça... en douce... tellement c'est évident, quoi!*

Gaël: *Et donc ce projet-là, ce projet qui est en train de se réaliser actuellement, comment est-ce qu'il a été mis en place, et quels en étaient les... enfin, les concepts, les idées et tout ça, et comment vous avez procédé pour décider de comment ça allait se faire?*

Mireille CANN: *Donc c'est Xavier Barruhet, donc l'architecte, qui a été payé par la ville pour un... diagnostic _ j'ai toujours du mal avec ce mot-là _ et donc il a fait une étude... et donc là ils suivent ses préconisations en fait, et on est à la première phase de travaux, là.*

BIO QUARTIER RUE SAINT-MALO



Les habitants, Mireille Cann en tête, de l'emblématique rue de Saint-Malo, au cœur de Recouvrance, ne se résignent pas aux outrages du temps. Leurs efforts de restauration étaient jusqu'ici dérisoires face à l'ampleur de la tâche. Ils viennent de recevoir le soutien de deux membres de l'institut Eskemm, spécialisés en bio habitat. Un plan en trois dimensions, réalisé par « dessin assisté par ordinateur », devrait être prêt pour mai. Des étudiants en bio architecture prendraient la suite pour les travaux pratiques. Page 14

Article Le Télégramme, 23/11/2002, Archives municipales de Brest.

Gaël: Qui est tout d'abord la sécurisation?

Mireille CANN: Oui, c'est-à-dire que tous les pignons qui étaient... Il y en avait deux qui étaient tombés, et trois qui penchaient sérieusement. Vu qu'ils ont arraché la maison numéro un, du bout de la Rue, qui était une grosse bâtisse en très bon état, qu'on avait recouverte... [cherche des photos] Tiens, quelques photos de la démolition... Voilà, elle était comme ça, enfin là, elle avait déjà un peu « mangé »... Ben non, tu l'as jamais vue. En 98, elle a été enlevée... Là, on n'a pas réussi à éviter cette démolition, c'était pour des histoires d'eau, d'eaux pluviales et tout le machin, là... Donc ça on n'a pas réussi, peut-être qu'on n'a pas assez bien lutté, peut-être qu'on n'a pas bien compris. Toujours est-il qu'ils l'ont enlevée... ils ont eu un mal fou à la faire tomber... Dès le lendemain, toutes les petites maisons qui étaient accrochées à celle-là _ parce qu'elle était puissante, hein,! Les murs, on les voit encore, c'est des trucs, c'est comme ça, quoi, ça fait presque un mètre _ Le premier pignon, donc le pignon qui se trouvait là, quoi, a commencé à pencher... donc là, je l'ai signalé à la ville, j'ai dit « bon, ben là il y a un pignon qui va se casser la figure » et la réaction, toujours très intelligente: au lieu de faire en sorte de consolider vraiment le truc, c'est... on achète des grilles! Alors les grilles coûtent beaucoup plus cher que les travaux qu'il faut faire! Donc là ils le font tomber, et dès le deuxième, troisième jour après la démolition de la maison, deux autres pignons se cassent la figure tous seuls... et donc là, ils ont fait tomber deux qui étaient carrément comme ça, quoi [mime]... Ils les ont fait tomber, eh ben ils sont en train de remonter tout ça! Donc ils ont fait, maintenant il y a des beaux pignons, dont un en granite alors que c'est du

schiste ici... Tu sais pourquoi? C'est parce qu'ils avaient pris les pierres d'ici! Un jour j'ai pris un camion partir bourré de pierres! Donc j'ai demandé tout de suite « mais où elles vont, les pierres? » et on m'a dit « ah mais c'est que des vieux petits bouts! » Des vieux petits bouts de pierre comme ça, tu vois... Parce que d'ici, évidemment, un camion qui passe, j'ai tout vu, j'ai vu ce qu'il y avait dedans, quoi! Et en fait ils sont... enfin ça, c'est la boîte, ils devaient avoir un chantier où ils avaient besoin de ces pierres-là. Résultat: quand il a fallu remonter tout, ils se sont rendus compte qu'il n'y avait plus assez de pierres et ils ont été obligés de ramener du granite! Alors donc du coup, il y a un pignon en granite, moins joli... C'est moins joli, c'est différent! Ici tout est en schiste quoi, c'était de l'habitat populaire, quoi, c'est pas... Mais enfin bon, c'est remonté... c'est costaud...

Gaël: *Et donc pour l'instant, c'est uniquement la mise en sécurité?*

Mireille CANN: *La deuxième phase doit suivre. Ils ont voté les deux phases... Donc il y a des maisons qui vont être recouvertes, déjà en bac acier, pour éviter que... les murs, tout ça... Il va y avoir des poutres qui vont être installées... Ça devrait suivre... La première phase, ça se termine dans deux mois environ, en principe fin décembre... Et on ne sait pas, ils sont incapables de dire, les gens qui passent par là, les gens qui viennent aux réunions de chantier, ils ne savent pas du tout quand la deuxième phase va être lancée. Mais tu sais, ils sont en train de tirer « oui, on n'a plus de sous... » Ils font les malheureux, là... pour un linteau au-dessus d'une porte, des trucs comme ça...*



Le chantier en cours, photo de Mireille Cann.

Gaël: *Et alors est-ce qu'il y a... j'imagine, depuis que l'association existe aussi... est-ce que tu sens un changement de comportement par rapport aux périodes électorales, ou ça n'a jamais rien changé...?*

Mireille CANN: *Hmm... Ben moi je me suis présentée aux élections, déjà, tiens! Ben pour pouvoir être entendue, parce que pendant un moment, on essayait de nier ce qu'on faisait ici, c'était tout au début. Donc il y a eu des cantonales en 92, et puis un soir de java, j'ai décidé de me présenter aux élections! On était tous réunis, après une réunion de l'association, on avait bien mangé, bien bu, et tout... Et puis c'était déjà en cours, parce qu'on se demandait comment s'adresser, donc, à ces personnes... Et sur le canton, donc, il y avait*

Pierre Maille qui se présentait... le maire, donc, de la ville! Il y avait Bertrand Cousin, qui était député, qui se présentait toujours sur notre canton... En fait, tous les gens qu'on voulait toucher, et qui parlaient de « verrue », ils étaient sur ce canton! Je dis « bah voilà, moi je me présente, comme ça ils vont être obligés de nous écouter, quoi! » Et donc là, effectivement, ça a changé un peu le ton, ils ont été obligés de parler de moi, quoi! Forcément, puisque les journalistes les questionnaient, comme j'étais candidate au même titre qu'eux _ sauf qu'on avait pris un peu en cours, mais on avait bien rigolé quand même! On avait fait des affiches assez...

Karine Guillon: *Bah, 3% quand même, hein!*

Mireille CANN: *On a fait 3%, oui... et en plus on a fait ça vite fait, hein! Parce que les autres ils avaient déjà... et puis nous on démarrait... on était encore avec l'étiquette de dealers – prostituées et pisseurs dans les entrées dans le quartier, et tout ça... Mais on a quand même eu 3%, donc ils étaient... Bah ils voient bien, on est assez réactif quand même donc... Les élections, là, maintenant... c'est sûr qu'on peut jouer là-dessus. Il y a une liste alternative de gauche, là, qui se monte... qui m'ont contactée pour venir faire partie d'une commission sur la culture... enfin, ils faisaient une table ronde, et ils avaient envie d'entendre... mais j'ai pas été... je ne pouvais pas, d'ailleurs, sinon j'aurais été... Donc il y a... le maire, peut-être, va être un petit peu en difficulté, je sais pas... En tous cas, il n'a pas été élu en tant que député. C'est Marguerite Lamour, notre députée, ici, sur Brest rural... Et ouais ouais, il n'a pas été élu. Mais bon, nous on n'a pas à se plaindre du maire, maintenant, parce que oui, on est écouté maintenant! Autant ils ont essayé de nous nier au départ...*

Gaël: *Vous êtes considérés maintenant comme un acteur, vraiment quoi...*

Mireille CANN: *Oui oui, parce que quand il y a des réunions pour traiter d'un sujet ou d'un autre, on est toujours invités maintenant.*

Gaël: *Et est-ce qu'ils comptent vous consulter, justement en tant qu'acteur, par rapport au projet plus vaste qui est le projet des Capucins?*

Mireille CANN: *Oui oui! On a été, on a assisté à plusieurs réunions avant cette exposition qu'il y a eu. Avant, il y a eu beaucoup beaucoup de réunions, au début c'était régulier. Et on y allait, on était invité à chaque réunions... Et c'est après, quand j'ai vu le choix qu'ils ont fait, que j'ai dit à Annick Cléac'h dans une petite carte _ parce qu'elle avait envoyé une petite carte de vœux en disant qu'elle aimerait bien nous revoir, pour avoir notre avis et tout ça quand même _ et j'avais dit que je trouvais ça quand même un peu... que c'était un simulacre et qu'on n'avait pas tellement apprécié la manière dont ça a été fait. Mais à mon avis il n'y en a pas eu beaucoup depuis... parce que tu vas sur le... t'es allé sur le site?*

Gaël: *2004, ça date de 2004 la dernière mise à jour.*

Mireille CANN: *C'est honteux! C'est honteux! Tu vois « Brest, ville internet », tu vas sur le site pour le Plateau des Capucins, le plus grand chantier sur Brest...*

Gaël: *Les dernières nouvelles, c'est toujours « le projet Fortier vient d'être choisi »...*

Mireille CANN: *Oui, voilà, c'est le dernier truc... Je ne vais pas me priver de le leur dire, tiens! Non, mais ils pourraient pas quand même... c'est dingue, quoi! Comme si c'était mort, comme si ça n'existait plus!*

Gaël: *Je pense que le fait que ce soit une procédure de marché de définition, je pense qu'en même temps, le projet qui a été choisi ne va pas forcément être réalisé tel quel... Donc quand ils vont relancer le truc, c'est possible qu'il y ait des nouvelles consultations, et que le projet soit modifié assez en profondeur... Donc je ne sais pas... si les décideurs essaient de vous intégrer à la réflexion...*

Mireille CANN: *Oui oui! On ira!*

Gaël: *... j'imagine que vous irez... et est-ce que si jamais ils ne vous consultent pas directement, j'imagine que vous aurez aussi la volonté d'y aller de vous-mêmes et de participer au...*

Mireille CANN: *Oui!*

Gaël: *Et par rapport à ça, la place de la Rue St-Malo dans ce projet plus vaste... tu disais que tu voulais que ça reste, enfin que dans votre esprit ça restait un lieu un peu à part et tout ça... mais même en étant lieu à part, qu'est-ce que tu penses... quel rôle peut jouer la Rue St-Malo dans le projet plus vaste? Même juste au niveau peut-être des manières de faire, des manières de construire un projet?*

Mireille CANN: *... Je sais pas. Moi je n'arrive pas à la voir comme... sans un mur, quoi, par exemple, cette rue _ je ne sais pas si je réponds bien à ta question _ mais elle est... elle existe déjà! Donc elle existe, elle dégage plein de choses et tout ça... Elle ne peut pas être assimilée à un grand chantier!... C'est-à-dire que les gens vont venir chercher aujourd'hui ce qu'ils cherchent aujourd'hui, c'est-à-dire un petit moment de poésie, de... ouais!*

Gaël: *Je parlais aussi du fait... est-ce que tu penses que qu'il y aurait intérêt, de la part de la mairie, dans le cadre d'un projet plus vaste comme le projet des Capucins... Qu'est-ce que tu penses qu'ils pourraient retirer de l'expérience de votre association? Sur la manière d'envisager... la manière de faire un projet...*

Mireille CANN: *Ahh ! Qu'est-ce qu'ils pourraient retirer... Eh ben voilà, ils n'ont qu'à faire comme nous: essayer de trouver ce qui rassemble les gens! Ce qui rend un maximum les gens heureux! Parler du bonheur, ça paraît un petit peu comme ça, « con-con, la lune » mais... quand même, on a... Ouais! Chercher comment les gens peuvent faire des choses ensemble dans les mêmes lieux... On parle de mixité sociale pour ce quartier-là: j'espère que ça aura bien lieu, et que justement, ce quartier-là ne va pas écraser un peu plus ce quartier ici, qui est déjà le plus défavorisé de Brest, tu vois! Et qu'il y ait vraiment le quartier tout neuf, tout beau, et le quartier où sont les pauvres, quoi! Beaucoup de familles monoparentales, de gens très... Enfin on voit ça au niveau de la cantine, ici, c'est comme ça qu'on sait que c'est le quartier le plus pauvre, hein! Les gosses n'ont pas d'argent pour aller manger à la cantine, ici, quoi... Et moi j'ai parlé avec beaucoup beaucoup d'acteurs sociaux, on s'est déjà réunis ici plusieurs fois... Ouais, il y a beaucoup de gosses qui sont mal nourris, parce qu'il n'y a pas d'argent. Il y a beaucoup de gosses dont le repas, c'est du pain-moutarde ou du pain-ketchup... Je sais, je les connais les gosses, ici. C'est ça,*

aussi, de faire partie d'un quartier depuis longtemps!... Voilà, il a ça à faire Fortier, c'est d'essayer de faire en sorte de ne pas... déjà qu'ils vont démolir toutes les petites maisons là-haut, pour faire passer le tramway. Rue St-Exupéry, il y a toutes ces petites maisons, une cité d'urgence qui a été faite dans les années 54, après l'appel de l'Abbé Pierre, pour loger les gens... donc ça a été rénové, ces maisons, mais il y a des familles qui y sont installées depuis trente ans dedans! Et ils ne savent même pas... certains, on n'ose même pas leur dire, quoi, parce qu'il y en a qui viennent ici... On ne sait pas où on va les mettre quoi! Et ils sont dans des petites maisons individuelles depuis très longtemps. C'est leur maison!...

Gaël: *Ils sont intégrés au quartier, aussi...*

Mireille CANN: *Bien sûr! Et tout ça ça va être rasé! Tout ceux qui habitent pratiquement les petites maisons, ils viennent aux Beaux Dimanches! C'est des gens qui sont ravis justement, ils viennent en famille, et c'est des fêtes gratuites, ils se donnent rendez-vous ici, les familles se donnent rendez-vous ici! On téléphone à tonton machin et tout ça, « tiens, on se donne rendez-vous Rue St-Malo, comme ça ça permet... on peut boire un coup, on peut manger un gâteau, des crêpes... »*



Dans 'la boutique', lors d'un beau dimanche, photo de Karine Guillon.

Gaël: *Et... la cour de la Madeleine va aussi être restituée par la Marine?*

Mireille CANN: *Oui, alors j'ai l'impression que la Marine et la ville, ils se font plus ou moins la gueule, non? Ça se sent, nous qui sommes entre les deux, on n'est ni militaires, ni élus, hein! Mais géographiquement on est entre... et donc on rencontre pleins de gens, y compris qui gèrent le patrimoine maritime... Et ils n'ont pas l'air du tout contents, déjà, de ce qu'il se passe avec la ville! Il y a des trucs, genre « en tous cas, ça, ils l'auront jamais! » Ça, je l'ai entendu récemment de gens très haut placés dans la Marine! C'est pas fait, hein!*

Gaël: *Et vous vous avez eu à traiter directement avec la Marine, aussi, j'imagine...*

Mireille CANN: *Oui! C'est pour ça qu'on les connaît bien! On a fait le Temps des Cerises... on a fait sept festivals!*

Gaël: *Dans la cour de la Madeleine? Et à chaque fois ça se passait... les relations sont...*

Mireille CANN: *Nickel! On en a connu des nouveaux... enfin, les Préfets Maritimes sont renouvelés souvent, donc on a eu affaire à plein de Préfets Maritimes différents, des Vice-Amiraux qui... Et puis certains, même, on a ça, des petits mots manuscrits nous souhaitant bonne chance et tout ça... Et on nous a toujours félicités, après les festivals, on a été félicités par la Marine en disant qu'on rendait le terrain plus propre qu'on nous l'avait prêté. Voilà, parce qu'on est comme ça, et que c'est comme ça aussi qu'on obtient une légitimité, en étant très très... Voilà, on emprunte le terrain, mais on va faire en sorte que tout se passe bien là, et quand on leur rend, c'est vrai, il est beaucoup plus propre, parce qu'on a passé deux ou trois journées à arracher les... Au lieu de faire comme ça a été fait pour les Capucins, c'est-à-dire la semaine dernière, balancer un truc hyper polluant pour enlever toutes les herbes... Ça a été fait vite fait, hein! Il y a un espèce de truc qui est venu, ils ont... c'était atroce, l'odeur! Nous quand on nous prête le terrain, on met trois jours, à la main, à arracher, à ratisser, à enlever les herbes... Ça nous empêche pas de rigoler, de discuter, justement, de parler de ce qu'on va faire, et tout ça... Mais on ne met pas un produit chimique, voilà...*

Gaël: *Et la première fois que vous aviez eu accès, comme ça, à la cour de la Madeleine, c'était...?*

Mireille CANN: *En 2003. 2002 ou 2003? Enfin j'ai tous les échanges de courriers avec la Marine, il y en a eu un paquet, hein!*

Gaël: *Parce que c'était la première fois qu'ils mettaient à disposition ce site?*

Mireille CANN: *Ah oui oui! En plus il y a la compagnie Dérézo qui a voulu l'avoir, il y a un nombre incalculable de compagnies et d'assos qui ont demandé le terrain, et ils ont toujours eu une réponse négative... et nous on nous a toujours donné une réponse positive! Faut dire qu'au départ, on a tout expliqué ce qu'on faisait ici! Pourtant on est des squatters, hein!(rires)C'est... je ne comprends pas! Et donc, des grands responsables _ moi, j'ai été reçue par des galonnés comme c'est pas permis là... Ils ont pendant un moment, dans un autre lieu quand on faisait une fête pour les Restos du Cœur ils nous avaient prêté plein de matos! Toutes les tables, tout ça, les trucs de cuisson, ils nous avaient prêté! Donc... Antimilitaristes... nous le sommes, et nous le revendiquons! (rires) Donc on n'a jamais fait de la lèche comme ça, c'est vrai hein! Personnellement, je le suis totalement, quoi! On n'a jamais dit, on n'a jamais été raconter des histoires! On est squatters, on est antimilitaristes... et la Marine, on est les seuls...! La ville, quand ils ont voulu faire leur première exposition pour les Capucins, ils ont galéré, mais galéré pour avoir le terrain, je ne te raconte pas! À un tel point! Parce que moi, quand je leur avais dit qu'on allait faire un festival dans le terrain de la Madeleine, le premier... ils se sont... c'était une réunion où on était convoqué, et ils étaient tous morts de rire! Ils ne croyaient pas! Ils croyaient que j'étais barjo! Eh ben le festival a eu lieu, et il y a eu 20000 personnes! Et les félicitations de la Marine!*



'Cernés par les emprises militaires', cliché personnel.

Karine Guillon: *Ouais, il y avait un petit mot de l'Amiral pour l'organisation... qui nous remerciait d'être sensibles au patrimoine maritime brestois! (rires)*

Mireille CANN: *... et de faire revivre tout ça et tout! Et ouais! Ils étaient, mais... Ça aussi ça les scie, ça les sidère tu vois, ils disent « quand même! Comment ça se fait qu'ils arrivent à parler avec les gens responsables, comment ça se fait que le Ministère de la Défense donne des autorisations à des gens qui sont en train de squatter la Rue St-Malo, avant même que ça ne soit réglé avec la ville! »*

Gaël: *Il y a une sorte de paradoxe...*

Mireille CANN: *Total! Inexplicable! Simplement, je crois que c'est qu'on a... Ils doivent sentir qu'on est des gens plutôt... qui allons dans le bons sens. Je ne comprends pas autrement! (rires)*

Gaël: *D'un côté, ça peut leur être bénéfique aussi... dans une ville où c'est justement assez paradoxal, où la population est assez antimilitariste alors que les activités principales étaient...*

Mireille CANN: *... l'arsenal! Oui! Et les pires, c'étaient les ouvriers de l'arsenal! Ils ne pouvaient pas saquer les galonnés! Il y avait une... Oui, c'était l'ennemi! Pour eux, la Marine c'était l'ennemi! Et en même temps c'étaient eux qui les faisaient bosser! Oui, c'est très paradoxal!*



Une fête populaire en terrain militaire... photo Karine Guillon.

Gaël: *Et justement, ils ont peut-être à gagner aussi au niveau image... ?*

Mireille CANN: *Oui, peut-être... Ouais ouais! Ben en tous cas c'est vrai qu'on a réussi, on a renouvelé l'expérience... Le plus difficile, là, c'est qu'il n'y a pas d'issue de secours, et donc pendant un moment ils étaient assez ch-, ils étaient presque prêts à faire une issue de secours, mais ça n'aurait servi qu'à Vivre la Rue, c'était quand même un petit peu bizarre! Donc après, comme on entendait parler que ça allait être cédé à la ville de façon imminente, on attendait un peu, on se disait que dès que ça va être cédé à la ville, ils vont être obligés de faire une issue de secours! Il y en a un besoin pour tout le monde, d'une issue de secours, sinon on ne peut mettre que dix-neuf personnes dedans si on veut être dans la légalité... D'ailleurs, là je sais pas comment ils vont faire... Et donc issue de secours, et nous on a un spectacle sous le coude, là, qui... qui doit se passer uniquement là-dedans, puisque ça raconte l'histoire du Refuge Royal qui a été posé sur cet emplacement-là... Mais là, la Marine n'envisage pas de prêter deux mois un terrain... « C'est à nous » ils disent tout le temps, enfin ils ont peur que... Donc c'est bien, on a obtenu... d'abord, c'était deux, trois jours, et ils ouvraient juste la veille; après hop, huit jours... et là on leur demande deux mois, alors ils sont... Et puis il nous faut impérativement cette issue de secours, quoi! On ne veut plus être obligé de payer les vigiles de la ville, parce que la ville aussi _ ça n'a rien à voir avec ça, mais quand même, je trouve ça énorme _ que la Marine Nationale paye des vigiles civils pour les protéger! Parce que nous, ils nous imposent de payer leurs vigiles, donc la boîte de vigiles, qui sont des civils, une boîte de Guipavas, qui surveillent toutes les entrées de l'arsenal! Maintenant, la Marine, ils sont protégés par des vigiles civils! Donc nous à chaque fois, ils nous imposent leurs vigiles et c'est nous qui les payons. C'est étrange, hein! Et après on se demande, ouais... le budget de l'armée, quoi! C'est aberrant quoi! Mais ils n'ont pas honte? Enfin, eux, ils sont censés nous défendre! Et ils se font protéger par des vigiles tous un peu... qui sont souvent des anciens militaires d'ailleurs, mais qui sont retraités, hein! Enfin, il n'y a pas que des militaires, mais beaucoup... C'est très bizarre! Et toutes les portes de l'arsenal sont gardées maintenant par des civils! Ils ont tous leur bomber, là, ils sont... c'est dingue!*

Gaël: *Et là, donc pour l'instant vous ne savez pas encore si vous y aurez accès ou pas?*

Mireille CANN: *Nous on se dit on attend! Certainement, la ville va récupérer ça, quand même, et on aura le temps de faire notre spectacle avant les grands travaux... Je sais pas... J'ai hâte de voir, quand même, ce qu'il propose, Fortier, là... Ouais, trois ans après, quand même, il a eu le temps de creuser un peu...*

Gaël: *De venir sur place peut-être...*

Mireille CANN: *Aussi bien il est venu à Brest! Ça serait fou! (rires)*

Gaël: *C'est assez étonnant de ne pas chercher à rencontrer les acteurs...*

Mireille CANN: *Ouais... et lui, il a pas... Autant Madec avait parlé _ je ne l'ai pas rencontré directement. Si, un petit peu, on avait parlé un petit peu _ mais lui, il avait trouvé que la Rue... enfin, il était d'accord avec nous, que la Rue elle avait son identité propre et que bon, elle allait être dans un autre quartier, différent, mais qu'elle était... Il avait l'air d'avoir senti qu'elle se suffisait à elle-même!*

Gaël: *Peut-être qu'aussi, il n'avait pas besoin de rajouter un projet là-dessus, parce que finalement le projet existe déjà ?*

Mireille CANN: *Voilà! Exactement! C'est exactement ce qu'il a dit!*

Gaël: *Et bien antérieur au...*

Mireille CANN: *Ben oui, un projet qui tient la route, puisque en plus l'Architecte des Bâtiments de France a trouvé que c'était le meilleur projet, donc voilà, il n'y a pas de raisons d'en rajouter! Il y aura assez à faire, hein! Il y a assez de boulot!*

Gaël: *Et après, sans parler juste du projet de bâtiments et tout ça, en élargissant un peu, en parlant de « projet urbain » en général, je pense qu'au regard de pas mal de paramètres, on peut dire que l'implication de l'association Vivre la Rue sur ce quartier depuis vingt ans porte certaines valeurs de « projet urbain » aussi... qui ne sont pas forcément de planification, mais c'est aussi peut-être une autre manière de considérer la manière de faire « du projet urbain » et de créer de l'urbain...*

Mireille CANN: *Ouais ouais... Nous on prend pas un temps, long temps de réflexion et tout ça. Tout se fait, on fait et on réfléchit en faisant, quoi, à ce qui doit venir juste derrière. Et je te dis, on a mis tellement de temps à se défendre et à simplement rester là que... Ouais, en principe, cette rue, elle aurait dû être comme on la rêve, quoi... pour maintenant ! Si on n'avait pas eu autant de mensonges, de dénigrement, de choses comme ça sur l'association.*

Gaël: *En même temps, qu'est-ce que tu penses que ce temps a pu apporter comme bénéfice?*

Mireille CANN: *Oui, oui! Oui, je suis sûre que ça a apporté! Bah, une maturité, déjà, dans... On a pu constater qu'on n'était pas tous seuls à trouver que la Rue était charmante, aussi! Parce que maintenant _ je ne sais pas combien de gens sont passés par ici, mais on peut peut-être faire une estimation, c'est énorme quoi _ donc d'une rue qui est ignorée de tous, on a fait un vrai lieu... presque touristique, puisque maintenant l'office du tourisme aussi*

amène pas mal de gens. Il y a un guide qui s'appelle « Balado ». C'est un des guides les plus « class » (ironique), hein! Eh ben tu ouvres la page Brest, et il n'y a que la Rue St-Malo! [cherche le guide] Bah tu vois... c'est quand-même... à Brest, il y a une rue, c'est celle-là! Et cette année pareil, hein, le nouveau « Balado », il n'y a que la Rue St-Malo encore.

Gaël: *[lisant un extrait] « Mireille Cann est toujours disponible pour discuter... »*

Mireille CANN: *c'est vrai! (rires) Et c'est un truc qui est vachement... qui est assez « class » comme truc, apparemment, d'après ce que j'ai compris...*

Gaël: *Et tu disais que vous avez réussi à créer un lieu, et en plus, si tu considères un peu la question d'espace public, je sais pas comment considérer... enfin j'ai l'impression en tous cas que vous avez toujours cherché à garder ce lieu ouvert et accessible...?*

Mireille CANN: *Absolument! Ça, ça fait partie des choses... Surtout, surtout laisser ouvert le lieu, ne jamais le fermer, quoi. Ne jamais jamais le fermer. Et l'ouvrir à tout le monde! Pas une bande de potes ou à des gens qui pensent comme nous, c'est-à-dire... enfin on ne pense pas tous la même chose d'ailleurs, puisque dans l'association il y a des gens très divers et variés, heureusement! Et ça reflète totalement, en fait dans les gens de l'association il y a à peu près la même... les mêmes différences qu'entre les gens du public, quoi! C'est une asso où il y a des gens de tous les âges et de tous les genres...*

Gaël: *De ce point de vue là, est-ce que tu penses pas que justement, le temps que ça a mis à se mettre en place a favorisé cet aspect-là aussi?...*

Mireille CANN: *Oui! Je suis sûre, ouais!*

Gaël: *...d'en garder l'aspect « espace public »?, enfin de le c-*

Mireille CANN: *de le construire, ouais! Ouais ouais! Parce que les premiers temps qu'on était ici, ce qu'on disait de nous aussi _ enfin, les détracteurs _ c'était « ils veulent faire un camp retranché », et ça on le retrouve dans plein d'articles de presse de l'époque, c'était cette histoire que... comme quoi ils fantasmaient complètement les gens, ils avaient l'impression qu'on s'était mis là et qu'on allait tout fermer autour de nous pour faire toutes nos activités illicites, quoi, et puis faire des fêtes entre nous et puis tout ça, alors que l'idée ça a toujours été au contraire de... Nous on ne connaissait pas le quartier, hein, on ne connaissait que la Rue en arrivant, mais faire connaissance avec ce quartier! Ah ben on l'a appris très vite hein! Première réunion qu'on a faite, ils sont venus avec des barres de fer! Ça a été vite fait, on s'est dit bon ben là, on est en territoire hostile quand même. Il va falloir faire gaffe! (rires) Enfin, ça a été pas très très long, mais c'était extrêmement violent! Moi j'ai eu des menaces de mort... sans arrêt on venait casser tout ce qu'on installait... Tous les soirs! On mettait des sculptures, des choses comme ça, au contraire pour que les gens viennent, trouvent la Rue belle... On nettoyait d'un côté, on cachait les tas d'ordures sous des jolis tissus, des trucs comme ça (rires)... le temps qu'on ait le temps de nettoyer, pour que tout soit beau et agréable à visiter quoi! Et là on nous cassait tout, on nous cassait tout quoi! Et puis les menaces... ils tapaient avec des barres de fer sur les volets, enfin... menacés de mort, quoi, tout le temps... Et j'ai une lettre soi-disant, ouais « mort! Mort à Vivre la Rue! Vous n'êtes même pas des natifs de Recouvrance,*

qu'est-ce que vous venez faire dans notre quartier? »... « Natifs », j'adore! (rires) Je sais plus où elle est cette lettre, c'est génial! Enfin bon, quand même, je dis c'est génial, mais c'était quand même pesant, hein! Et alors, les gosses du quartier, entendant ça, se croyaient tout permis! Forcément quand ils venaient ici, non seulement ils se croyaient tout permis, mais je crois qu'ils étaient presque missionnés! Pour venir saccager absolument tout ce qu'on montait... on nous volait tout! Alors nous on arrive comme des... là où on était avant, on avait un espace pour les enfants, pleins de jeux rigolos, pleins de trucs, on avait plein de choses et tout... Bon, en arrivant ici, première chose qu'on fait, on dit aux enfants « ben regardez, on a plein de trucs, on met ça dans un garage et c'est à votre disposition. Donc le premier qui arrive demande la clef et le soir le dernier qui part nous ramène la clef. Tout ça c'est à vous »... Le soir il n'y avait plus rien, ils avaient tout volé! Tout volé! Et après, mis le feu au garage, et puis plusieurs fois... ils saccageaient tout... ce qui n'était pas des jouets et qui était entreposé plus loin... Enfin voilà, nous on était venu là dans cet esprit. Bon, bah évidemment, on pense aux enfants! Tout le temps, on pense aux enfants! Pas qu'à eux, à tout le monde, hein, mais forcément aux enfants. Et là on a compris, on s'est dit « ouuhh, alors les barres de fer, les gosses qui nous piquent tout... » enfin, qui nous piquaient les jouets, mais après ils nous piquaient tout, ils rentraient dans la maison, ils volaient de l'argent, des... Tout! Ils nous volaient tout! Ils nous dépouillaient quoi! On partait quelques minutes d'un endroit, on revenait... Et puis il y avait eu une réflexion d'une petite fille qui était... qui a bien montré! Un jour on les surprend, une bande était rentrée dans une maison où on avait installé pleins de choses, il y avait pleins d'objets. Ils volent tout, ils partent, et puis nous on va « mais qu'est-ce qu'il se passe? » Et puis je me souviens, une petite fille, je me souviens bien de cette image encore, qui se retourne vers nous et dit « vous n'avez rien à dire, sales pauvres! » Voilà... Et là on s'est dit « d'accord... » Donc voilà, voilà comment on a été reçu les premiers mois et...

Gaël: *Et ce qui doit aussi apporter pas mal de maturité, j'imagine...*

Mireille CANN: *Ben là tu te dis « qu'est-ce qu'on fait? On se casse ou on reste? » (rires) Parce qu'on savait que ça allait continuer, hein, ça a été des années comme ça, d'essayer, de séduire... de séduire les gens... et de faire en sorte qu'ils viennent aux fêtes qu'on organise. Au départ personne ne venait, évidemment! Si, quelques uns venaient, mais très peu quoi... Là, maintenant, 80% des gens du quartier viennent aux fêtes. Et ils trouvent dommage qu'on arrête à un moment donné. Ils comprennent pas pourquoi est-ce qu'on ne continue pas tous les dimanches... « Parce que ça nous fait une promenade... » _ « Oui, nous ça nous fait du boulot aussi! » (rires) Et puis les enfants, c'est vrai que les gosses ils adorent! Ils adorent, maintenant, ce lieu. On n'est plus considérés comme des « sales pauvres » maintenant... même si on n'est pas des « vrais riches » et des « propres riches »... (rires)*

Gaël: *Et ouais, si tu peux m'expliquer un petit peu comment l'association s'est structurée et comment elle est structurée actuellement? J'ai vu que ça fonctionnait vraiment en essayant de s'appuyer sur un réseau d'associations... Est-ce que tu peux me raconter un petit peu comment au point de vue vraiment fonctionnement de l'association, comment vous fonctionnez?*

Mireille CANN: *Donc, à ce... Il y a un conseil d'administration évidemment, qui se réunit régulièrement et tout ça, mais c'est pas ça le... Parce que le conseil d'administration, il gère l'association en principe et tout ça. Mais nous, non, on part quand même de la « base » (rires), surtout que les gens du*

conseil d'administration ne se sentent pas investis ni quoi que ce soit, de... Donc ils sont... On fait autant attention à ce que disent les personnes qui sont passées par ici un jour ou qui sont venues à une fête... Tout ça c'est recueilli, rediscuté... Maintenant c'est géré quand même par un... Il y a une présidente, il y a un bureau, et il y a quand même un conseil d'administration, et il y a surtout énormément de bénévoles et de... Pas assez à mon goût, qui viennent en semaine, d'ailleurs! Enfin, quand il y a des fêtes, on a toujours assez de bénévoles, pendant les fêtes... C'est avant et après que là, ça manque un peu... Mais... Je ne réponds pas à ta question, là...

Gaël: *Ah si, si!*

Mireille CANN: *Ouais... Donc... Bon, moi je suis là en permanence. Ça fait dix-sept ans que je n'ai pas... Je ne suis jamais partie... Donc je suis au courant de tout ce qu'il se passe et je suis, et je connais tous les gens qui passent par là, donc je peux faire une synthèse, moi, de ce que disent les gens de l'association et tout ça, et ce que je dis, donc, lors des réunions plus formelles... Mais bon, là, en assemblée générale, là on va évoquer plein plein de choses aussi... On est très dans ce truc là aussi, la démocratie, quand même, et on espère qu'il y ait de plus en plus de gens qui prennent des, qui s'investissent dans l'association et qui... On n'a pas envie que ce soit tout le temps un petit noyau qui décide de tout, quoi! Non! Même si quelquefois on le fait comme ça, hein! On est obligé, puisque justement les autres ne... Donc on essaie maintenant de faire en sorte d'amener un maximum de gens à prendre des responsabilités sur ce qui va se passer dans la Rue. Avoir envie de faire des propositions...*

Gaël: *C'est de là que vient l'idée des cartes blanches, des partenariats avec d'autres associations?*

Mireille CANN: *Ouais, voilà! Ça, les cartes blanches, on les fait depuis le début des Beaux Dimanches, mais bien avant on s'était mis... Par exemple tous les « Off » de Brest 2000, 92 et tout ça, les fêtes maritimes, là... On a toujours fait ces « Off » avec d'autres assos aussi! On essaye toujours de faire les trucs avec d'autres personnes, donc de tous les âges, puisqu'on traite de pleins de choses, hein, pas que des fêtes... Là on travaille avec une nouvelle association qui se crée, qui s'appelle les « Babayaga » pour des maisons autogérées collectives et écologiques pour les femmes âgées... C'est très très vaste, notre intérêt pour... Enfin, on s'intéresse à ce qu'il se passe dans la vie et dans la ville, de Brest, et donc on est toujours partant, c'est-à-dire que n'importe quelle asso vient ici, a besoin de quoi que ce soit, ben si on peut, on dit oui tout de suite, c'est-à-dire que c'est des lieux de réunion ici, ce qui permet aussi de les côtoyer aussi, et d'aller un petit peu plus loin, et de faire des propositions un peu plus tard quoi, pour dire « ben tiens, ça vous dirait pas de... » Voilà. Et c'est en acceptant comme ça toutes les assos qu'on sait en manque de lieux... Comme là, depuis une semaine, il y a une équipe de tournage qui vient manger ici midi et soir _ c'est pour ça qu'il y a Dani qui fait la cuisine en permanence, là _ et ça va durer encore quelques jours, mais ils sont à Pontaniou en train de tourner... Tu vois, c'est un « catering », c'est plein de choses comme ça, il y a des tas de gens qui viennent ici, et après on essaie de monter des choses avec eux, qu'ils soient partie prenante pour... par exemple pour les projets 2008, j'espère qu'il y aura plein d'autres assos qui viendront nous rejoindre. Pour que ça donne pleins de couleurs, quoi, que ça ne soit pas... Maintenant, en gardant, quand même, toujours, dans l'esprit les choses qu'on s'est fixées, Vivre la Rue, c'est-à-dire respect des voisins: on essaie de faire en*

sorte qu'il n'y ait pas de trucs trop bruyants _ parce qu'il y a plein d'assos qui voudraient faire des grosses fêtes le soir par exemple, et ça je dis « ben non, ça peut pas le faire! Nous on est intégré dans ce quartier, et on a envie que les gens du quartier ne nous regardent pas comme des ennemis, mais plutôt... » Voilà, ça c'est vraiment important! Là-dessus on est... enfin même moi, personnellement, là je ne varie pas. Il faut respecter le voisinage quoi! Y compris les chieurs! Ceux qui nous emmerdent le plus... Voilà... Mais oui, c'est tellement mieux de construire à plusieurs... surtout que tout est à faire encore! On n'est qu'au début, hein!

Gaël: *Et alors, tous les... Je crois que j'étais passé quand la scène était en cours de construction, là, la nouvelle scène... Et par exemple, ça, ça se fait, ça se fabrique, ça se conçoit comment? C'est certaines personnes qui ont des compétences particulières sur...*

Mireille CANN: *Oui, ouais... Alors souvent, du fait que j'habite ici, je sais à peu près comment... et c'est moi qui contacte _ enfin, qui contacte... je suis plutôt contactée par les artistes, d'ailleurs _ et selon ce qu'ils demandent et tout ça, il faut créer des espaces. Ce qu'on avait constaté, c'est qu'une scène non couverte, ça le faisait pas! Et ben on avait bien vu, hein, parce que là cette année, si on n'avait pas eu de scène couverte _ parce que les autres années on faisait avec des petites tonnelles _ mais on a eu du bol... Enfin bon, pour moi c'était impératif! Donc « comment on fait? » Il fallait investir de l'argent qu'on n'avait pas et tout ça... Mais comme moi je suis salariée, maintenant, de l'association, depuis un an, je touche un salaire, et donc avec ce salaire-là j'ai pu acheter du bois. Et on a demandé à notre architecte de venir et de diriger le chantier un peu, qui était fait avec des bénévoles. Mais lui, comme c'est un mec qui bosse, il a besoin d'argent, il a une famille nombreuse et tout, enfin bon, il habite à Brocéliande, quand il se déplace et tout on lui donne quand même un peu de sous! Pas... enfin, quand il vient pour un travail qu'on lui demande! Donc on l'a payé aussi _ beaucoup moins cher qu'on aurait dû le faire, sans doute, mais voilà, il était content avec ça! Mais oui, « qu'est-ce qu'on fait? On continue? Donc il faut une scène avec une couverture! Donc il faut la faire là, faut se démerder, faut trouver les sous, et il faut que pour le 1er avril... » _ Et attends, le 1er avril, pourquoi ce choix de date pour démarrer les Beaux Dimanches? On s'était dit en assemblée générale « ouais, euh, allez, 1er mai, quoi » Et puis là, il y a un groupe qui se propose, moi je flashe assez, « Sebka Chott », et ils n'étaient libres qu'à cette date-là... Eh ben on commence le 1er avril! Et voilà! Ouais, c'est que des choses comme ça! Ici, ça démarre que sur des trucs comme ça!*

Gaël: *Et du coup, des bénévoles se sont mis au travail pour...*

Mireille CANN: *Ah bah du coup, le bruit court très vite « tiens ,on recommence Rue St-Malo, il y a des fêtes et tout », donc il y a des gens qui viennent, qui téléphonent, qui passent donner un coup de main... Il y a tout ce contre-pendant des Beaux Dimanches, les premiers, qui tout d'un coup deviennent des gens indispensables pour la suite, enfin... Mais on n'a aucun plan, pour la suite, tu vois, rien n'est planifié, c'est tout au coup de cœur, au feeling, ou alors c'est une réaction par rapport à quelque chose qui pourrait nous heurter aussi, donc voilà... mais c'est que du feeling! On peut tout changer d'une minute à l'autre, ah, ça, sans souci, sans problème!*

Gaël: *Et donc ouais, le réseau d'associations, c'est grosso-modo j'imagine, toutes celles mises en lien sur le site, déjà...*

Mireille CANN: *Entre autres, oui! Et il y en a plein qui n'ont pas de site! Il y en a plein qui ne sont pas du tout dans les « nouvelles technologies » (rires)! Il y en a qui ne savent même pas se servir d'un ordinateur, qui font partie d'associations qu'on aime bien (rires)! Alors d'ailleurs Karine va essayer de leur faire un petit site, à chaque asso qui ne sait pas du tout, qui n'a pas du tout envie, d'ailleurs... qui ont envie qu'on parle de leur association, mais qui n'ont pas du tout envie de s'y mettre, et de toucher un ordinateur, « Ahf, oh non, pas ça... » Donc ça fait partie de ce que fait Karine, aussi, de les mettre...*

Gaël: *Le prêt de compétences...*

Mireille CANN: *Oui, voilà! Le prêt de compétences, ah oui, ça on l'a fait souvent... Et puis on fait pas... Bon, cette année on ne l'a pas fait, mais on participait depuis plusieurs années au Sidaction, plein d'autres aussi, choses plus nationales, comme aussi les Journées du Patrimoine, enfin...*

Gaël: *Donc la notion de réseau d'associations est vraiment importante?*

Mireille CANN: *Très importante! Il y a énormément d'associations qui avant de se monter viennent ici, parce qu'on est une vieille association de Brest maintenant! Donc on connaît bien, on sait comment il faut rédiger, et tout ça... Et alors là, c'est fou le nombre de jeunes qui viennent, « tiens, on aimerait bien monter une association, comment on peut faire? » et tout ça, c'est une chose qu'on fait très régulièrement, d'expliquer comment monter l'association, quels papiers il faut faire, quelles démarches après pour obtenir ceci ou cela... Voilà, en tant qu' « aînés »...*

Gaël: *Et j'imagine que des fois vous devez un petit peu avoir une « peur nécessaire » qui serait justement de noyauter, d'avoir tendance malgré soi à noyauter un petit peu le truc. Alors qu'est-ce que vous mettez en place pour éviter ça, mises à part les cartes blanches et tout ça...*

Mireille CANN: *Ah oui, ouais... C'est surtout moi, le problème! C'est surtout moi, le problème, en fait! C'est vrai, hein! Parce que j'y suis tout le temps, je baigne là-dedans... J'ai peut-être tendance _enfin, j'essaie de ne pas le faire, hein! _ mais on me demande trop, quelquefois! « Qu'est-ce que je fais », enfin... tout le temps... souvent je réponds! Alors qu'il faudrait que je dise « ben non, essaye de trouver toi-même ce que tu dois faire », parce que si c'est toujours moi qui dis « fais ci, fais ça », ça n'a plus aucun... C'est plus justement un travail en carte blanche, c'est-à-dire que c'est moi qui fait la carte blanche! C'est pas une carte blanche américaine, donc voilà, « démerde-toi un peu! » (rires). Je donne tous les conseils, oui... mais j'aurais peut-être tendance à dire « ben oui, fais ci, fais ça... tu devrais le mettre plutôt comme ci que comme ça... » mais... bah pour l'instant, je suis encore indispensable... (rires) parce que moi, je gère les trucs invisibles, tu sais... Quand ils organisent une carte blanche, ils pensent à la scène, à la sono, et puis au bout d'un moment, je leur dis « vous avez prévu, pour les toilettes... », enfin, des petits détails comme ça... Et personne ne pense à tout ça! À l'intendance, tout ça... Donc voilà, on donne des conseils, enfin je donne des conseils de grand-mère, disons... Mais en même temps, pareil pour les cartes blanches, on a du mal à les faire venir avant, préparer en amont! Parce que c'était ça le deal qu'on a fait, à l'assemblée générale, la première où on a dit qu'on allait offrir des cartes blanches à pleins d'assos, c'était ça, c'était « bon, à partir du jeudi par exemple, vous êtes chez vous, moi j'aide par exemple sur tous les points là où on me demande... mais jusqu'au mardi, le nettoyage et tout ça... » Or ça ne se fait pas comme ç, hein!*

Ils arrivent le dimanche, et puis on ne les revoit jamais le lundi, je ne vois personne le lundi d'ailleurs... (rires) Donc il faut se taper tout le ménage... Donc ce qu'ils font en général, mais on va remettre le couvert là-dessus, c'est que la carte blanche, c'est pas que choisir les groupes qui vont passer, c'est aussi s'impliquer, c'est aussi être là, recevoir les artistes, savoir où les diriger, voilà, les prendre en charge, les amener pour qu'ils mangent, et tout ça, voilà. Et en général c'est quand même des gens de Vivre la Rue qui se retrouvent à faire ça. Pareil, on a des toilettes sèches par exemple tu vois... Eh bien c'est, jamais personne ne me demande... parce que ça se nettoie toutes les heures, les toilettes sèches, quand il y a du monde! (rires) Tu vois, des détails comme ça, si tu le fais pas, il n'y a plus de toilettes sur le site de la fête et ça devient vite problématique, surtout pour les filles! Donc là, j'ai réussi à me trouver deux collègues en fin, en toute fin de Beaux Dimanches, qui ont remarqué que moi j'étais toutes les heures toute seule en train de me taper tout le truc des toilettes, tu vois. Et que quand ils ont pris conscience de ça, tu vois, tout d'un coup j'ai été beaucoup plus tranquille pour gérer toutes les histoires de papiers, parce qu'on déclare quand même les artistes et tout ça, donc il y a des tas de papiers à remplir et tout ça... le dimanche même, une fois qu'ils ont fini, il faut être là au bureau et faire les papiers, faire... donc je ne vois pas grand chose en fait des Beaux Dimanches, mais... Ça a été un soulagement, mais tu peux pas imaginer, quoi! Et ça s'est passé trois fois. Ouais, trois jours, trois jours j'ai eu une aide pour les toilettes, quoi. Alors que quelquefois c'étaient des trucs! J'étais en train de remplir les papiers, je me disais « ohlolo », je regardais l'heure, « je vais arriver, ça va être un truc affreux, je ne pourrai même plus porter les trucs tellement ça va être lourd! » Il y a tout ça à gérer, et ça les gens des cartes blanches il n'y en a aucun qui a compris que peut-être, il y aurait ça aussi... Ça serait une vraie carte blanche, quoi, d'arriver au début, et de choisir même les menus, et de faire tout ça, quoi... Mais bon... petit à petit!-----

[À SUIVRE...]

3. Calque de lecture ?

Après la lecture de ce récit, dont j'espère que le lecteur l'aura suivi avec le même intérêt que j'ai pu le faire, avec surprise aussi, on peut lancer quelques pistes de réflexion qui le traversent de part en part. Calque de lecture plus que 'grille' de lecture, cette synthèse problématique cherchera à discerner des lignes de cohérence plutôt qu'à faire rentrer le discours que nous venons de suivre dans des cases hermétiques. En effet, il serait contradictoire avec les principes mêmes qui animent cette véritable situation de projet 'en actions' que d'adopter une position surplombante, tant les problématiques s'entremêlent dans les actes, se confortent et s'alimentent les unes les autres en une complexité indémêlable. Aussi, il faut voir ce court chapitre comme la discussion que l'on peut avoir après le visionnage d'un film, discussion qui ne se substituera jamais au film lui-même, mais cherchera plus à discerner, à expliciter (mission impossible mais nécessaire) ce qui a fait que ce récit nous a touché, ému, intrigué, transformé peut-être... Pour cette raison, je ne rédigerai aucune conclusion à ce troisième tableau, le laissant ouvert à toutes interprétations, à toutes perspectives, et nous ne lancerons ici que quelques pistes de lecture et de réflexion ouvertes et non exhaustives.

Je me propose ici d'explorer trois de ces lignes de cohérence¹, à savoir dans un premier temps de chercher à identifier ce qui relie le récit de cette aventure à des phénomènes constitutifs de la 'condition métropolitaine' comme l'inscription dans un contexte politique, qui questionne à la fois la problématique de la 'politique du patrimoine' et des 'arts de faire'² qui caractérisent les actions et tactiques de résistance individuelle et collective face à une politique moderne 'normalisatrice', la question de la construction d'une intégration au sein d'un contexte de riveraineté, ou encore la construction d'une pratique de l'espace par une association paradoxale de l'évènement et de l'habitude. Dans un deuxième temps, on explorera les pistes qui placent ce projet comme faisant 'œuvre d'espace public', avec entre autres la constitution d'un espace de débat(s), la question de la mixité et de la 'police' de l'espace par le contrôle social, la conciliation des intérêts général, collectifs et particuliers, ou encore la sédimentation architecturale, qui s'opère par des processus animés d'une 'légèreté pragmatique'. Dans un troisième temps, on cherchera à replacer le récit de cette aventure dans le contexte élargi dépeint dans les deux premiers tableaux, qu'il s'agisse du contexte historico-symbolico-culturel comme du contexte 'de projets' qui anime aujourd'hui la ville, avec en tête de proue le projet rive droite et celui du Plateau des Capucins.

¹ Le travail de Vivre la Rue est à mettre directement en parallèle et sur plusieurs plans avec celui de l'association AAA (atelier d'architecture autogérée) et des architectes Doina Petrescu et Constantin Petcou qui participent de son animation.

² De Certeau Michel. *L'invention du quotidien. Arts de Faire*. Folio essais. 1990.

En ‘condition métropolitaine’ : une construction quotidienne.

On peut lire dans le récit de Mireille Cann l’expression concrète de plusieurs des problématiques qui caractérisent et animent la ‘condition métropolitaine’, dont entre autres la question de la légitimité d’une ‘politique patrimoniale’, celle de l’inscription individuelle et collective en tactiques et en ruses dans un contexte politique, celle de l’intégration dans un quartier, avec toute la construction quotidienne que cela suppose, ou encore l’association de l’évènement et de l’habitude, qui construisent une véritable pratique de l’espace.

Du relégit au symbole : la politique patrimoniale à l’épreuve.

L’évolution contrastée de la rue St-Malo, et surtout du statut qui lui est prêté, fait figure d’exemple démontrant le caractère caduque et illégitime d’une politique du patrimoine¹ ‘traditionnelle’ qui se prétend apte à juger de ce qui a de la valeur ou non, de ce qui serait censé faire référence mémorielle ou non. Le passage d’un statut de ‘verrue’ à celui de symbole² en si peu de temps démontre en effet les contradictions profondes qui caractérisent la traditionnelle ‘évaluation’ d’un patrimoine par un pouvoir politique à l’aide d’une mise en équation sommaire et inadéquate de l’âge, de la rareté et de la médiatisabilité d’un bâti, comme d’un simple objet isolé. On voit bien ici que l’on ne peut définitivement pas parler de patrimoine bâti sans le relier directement à des processus de transformation, et à un ‘patrimoine social et humain’. Il est d’ailleurs étonnant de remarquer comment l’association s’est appropriée le concept de ‘journées du patrimoine’ en détournant et en prenant à son propre piège cette ‘politique du patrimoine’, en donnant à voir une situation vivante et humanisée plutôt que des icônes idéalisées.

Construire une légitimité dans un contexte politique.

L’évolution de *Vivre la Rue* dans un contexte ‘politicien’ est aussi faite de petites histoires, de luttes et de combats qui sont définitivement de l’ordre de la tactique et de la ruse³. Malgré son caractère profondément a-politique, l’association semble pourtant avoir toujours pris en considération ce contexte, en jouant, en devançant les stratégies de prise de contrôle, en détournant les codes, les méthodes politiques, en les prenant en quelque sorte à leurs

¹ Michel de Certeau développe avec son équipe cette problématique dans le contexte du début des années 80, in *Le rôle des dispositifs de conservation architecturale et urbaine dans la mise en ordre du passé*, compte-rendu d’une recherche financée par le CORDA, 1980, dir. Michel de Certeau et Marc Guillaume.

² Point de vue aujourd’hui partagé par les acteurs politiques eux-mêmes, qui parlent même de la rue St-Malo comme d’un ‘bijou’ pour certains d’entre eux.

³ Dans un autre ouvrage intitulé *L’invention du quotidien. Arts de Faire*. (Folio essais. 1990), Michel de Certeau développe aussi cette question du détournement subtil et quotidien des stratégies politiques comme acte de résistance.

propres pièges pour finalement acquérir un vrai ‘droit de cité’, et même bien plus, à savoir un rôle reconnu dans la vie publique de la cité.

Construire une intégration dans un contexte de riveraineté.

On peut aussi voir dans les histoires de *Vivre la Rue* ce qui est une problématique récurrente dans nombre de situations urbaines, à savoir la longue et difficile intégration de ‘l’étranger’ dans un contexte de proximité immédiate, au sein d’un quartier, d’un contexte de riveraineté¹. Complètement rejetés, marginalisés et pris comme boucs émissaires au départ, les membres de l’association ont progressivement et avec labeur construit leur intégration au sein du quartier, dans lequel la rue St-Malo et Mireille Cann ont aujourd’hui une place et un rôle extrêmement importants, reconnu par les habitants qui prennent dorénavant largement part à la vie de l’association et de la rue.

L’évènement régulier : construction d’une pratique ‘habituelle’

‘Faire la fête pour créer du lien’, cette formule pourrait paraître assez téléphonée et faire figure de ‘lieu commun’ dans un autre contexte. Pourtant, là aussi, il ne semble pas s’agir d’une formule décrétée, mais construite, vécue, mise en actes de manière réfléchie et problématisée. En effet, ce ne sont pas des ‘festivals’ exceptionnels qui sont organisés, mais bel et bien des évènements réguliers, au travers de l’expérience des ‘*Beaux Dimanches*’. Pour preuve, l’association vient de décider de ne plus réitérer l’organisation de soirées ‘inhabituelles’ du fait que celles-ci ne drainent pas la même population que d’ordinaire et ne présentent pas la même ambiance, la même mixité sociale et générationnelle, ce qui est contraire aux principes mêmes de *Vivre la Rue*. L’association se concentrera désormais presque exclusivement sur les ‘*Beaux Dimanches*’, évènement ‘habituel’ hebdomadaire qui anime toute la belle saison, construisant une pratique de la rue qui pourrait sembler paradoxale, faite d’ordinaire et d’extraordinaire, d’évènement et de non-évènement... Cette question de la pratique d’un espace public est à mettre directement en lien avec une deuxième ligne de cohérence identifiable : peut-on voir dans les actions de *Vivre la Rue* une volonté de ‘faire espace public’ ?

Faire espace public ?

En effet, on peut voir aussi dans le récit de Mireille Cann plusieurs problématiques à mettre en lien directement avec la notion d’espace public : que ce soit par la mise en place d’un espace de débat(s), par la construction d’une mixité sociale et générationnelle qui ‘police’ d’elle-même l’espace par une certaine forme de ‘contrôle social’ qu’elle autorise, par un souci constant de conciliation des intérêts général, collectifs et individuels ou par les processus de transformation de l’espace, qui sert à la fois de support et de

¹ Dans *On est tous dans le brouillard*. (Galilée. 1979), Colette Pétonnet développe entre autres cette problématique à partir de plusieurs situations concrètes, dans des quartiers de HLM et cités temporaires à la fin des années 70.

moteur, on peut voir s'exprimer en actions ce qui anime et construit un espace public.

Structurer un espace de débat(s) : une politique a-politique ?

Que ce soit par le positionnement relatif de l'association, qui se présente plus comme un nœud au sein d'un réseau d'acteurs individuels et collectifs que comme un centre, un noyau rayonnant et arborescent, mais aussi par son mode de fonctionnement, qui autorise voire encourage des initiatives variées en cherchant plus à les mettre en convergence qu'à les diriger ou à les contrôler ou encore par l'utilisation des médias de communication (utilisation interactive d'internet et mise en place d'un forum de discussion et de débats ouvert concernant l'association, ses projets mais aussi ceux des 'autres'), il semble y avoir une réelle volonté de structurer un espace de débat(s), public et ouvert. Pour autant, le rôle de Mireille pourrait paraître ambigu et paradoxal, mais permet de mettre en lumière le fait qu'un espace de débat(s) non centralisé ne soit pas incompatible, au contraire, avec la présence en son sein de 'figures' de référence, d'une présence permanente observatrice et coordinatrice. Cela met aussi en lumière une certaine tendance 'naturelle' que l'on peut avoir au sein d'un espace de débat(s) à se réfugier derrière une 'figure', à s'infantiliser en quelque sorte.

Mixité en action(s).

On voit aussi de quelle manière une mixité sociale et générationnelle peut et doit se construire et non se décréter. Il semble que la mise en œuvre de cette mixité ne soit jamais acquise, et qu'elle nécessite un effort constant de dialogue et de conciliation, d'autorité aussi quand nécessaire. La construction d'une acceptation des différences semble en effet exiger une rigueur régulière dans sa mise en œuvre, tant il peut être facile de 'glisser' malgré de beaux discours et de bonnes volontés vers le confort et la tranquillité d'un 'entre-soi'. Pourtant, le jeu en vaut la chandelle et semble permettre l'apparition d'une certaine forme de 'contrôle social' où le respect et la confiance se soustraient naturellement à une 'police' de l'espace déléguée. Effectivement, faits remarquables et révélateurs que l'absence d'un 'service d'ordre' lors des innombrables manifestations organisées ou l'absence de toute intervention policière en 18 ans d'actions sans qu'aucun problème important ne survienne !

Micro / macro: intérêt général, intérêts particuliers.

Respect des riverains, création d'un PAPI (point d'accès public à internet), volonté de créer une épicerie pour les personnes âgées du quartier, une salle de jeux pour les enfants, mise à disposition de lieux pour des projets associatifs ou non (dépassant souvent le cadre de l'agglomération), soutien actif à la création d'une 'maison de retraite' autogérée, rôle d'acteur social dans le quartier, organisation d'événements qui drainent un public large et varié dans ses origines géographiques, statut déclaré des artistes intervenant lors de ces manifestations... On pourrait pousser très loin cette liste d'actions et de projets qui montrent un souci constant de concilier intérêts général, collectifs et particuliers, d'intérêts micro-locaux, locaux ou au-delà.

Espace résultat, espace moteur: une légèreté pragmatique ?

On voit aussi de quelle manière la forme elle-même de l'espace peut se structurer en une sédimentation de transformations 'autonomes' et pourtant coordonnées, comme un cadavre exquis où des micro-projets se mettent en place en même temps que leurs micro-programmes, en réalisant le paradoxe d'une inscription simultanée dans le temporaire et la durée. Que ce soit l'émergence d'un besoin de scène couverte, les conditions de sa réalisation et son statut (modifiable, supprimable, déplaçable...), les changements réguliers d'affectation des locaux (logement, café-théâtre, salle de réunions) ou les perspectives d'aménagement temporaire des ruines mises en sécurité (ouvertes à toutes propositions et besoins), on voit là comme un condensé de la fabrique traditionnelle de la ville¹. Transformations opportunistes, opportunes et autonomes, ces modifications de l'espace s'inscrivent pourtant dans une vision à long terme, un projet général, une perspective partagée. Dans une certaine 'légèreté pragmatique' plutôt que dans une vision planificatrice et surplombante, l'espace réussit lui aussi à réaliser ce qui pourrait a priori apparaître comme un paradoxe, à savoir le fait qu'il soit à la fois support, moteur et résultat. On ne propose pas une forme avant de se poser la question de comment la 'remplir', comment en faire un lieu animé, mais tout émerge ensemble : besoin, envie, forme et opportunité². Il est intéressant à ce titre de noter la réaction de Mireille Cann lorsque je lui demande ce qui pourrait être tiré de l'expérience de la rue St-Malo dans l'élaboration du projet des Capucins...

Inscription dans un 'contexte élargi'

On peut aussi voir s'exprimer de manière significative dans le récit de Mireille Cann bon nombre des caractéristiques du contexte dépeint dans les deux premiers tableaux : ainsi, le projet de la rue St-Malo s'inscrit profondément dans les problématiques locales, qu'elles soient en termes de représentations de l'espace comme en termes de culture locale. Au-delà de cela, il ne faut sans doute pas y voir un projet rentrant en opposition avec le projet de ville et de quartier, bien au contraire... Pourtant, sa place au sein du projet du Plateau des Capucins reste à ce jour indéterminée : la mise en œuvre de ce projet acceptera-t-elle de se défaire un moment de sa position 'en surplomb' (au propre comme au figuré) au-dessus de la rue St-Malo ?

¹ Dans son essai intitulé *La Rue; essai sur l'économie de la forme urbaine*. (L'Aube essai. 2001.), Jean-Loup Gourdon émet et défend entre autres l'hypothèse selon laquelle l'apparition de la pensée moderniste a marqué une rupture dans l'histoire de la ville, en effaçant par la règle et la planification les conditions de ces transformations, de cette sédimentation.

² Jean-Loup Gourdon soulève aussi cette problématique, à savoir une contradiction de la planification 'moderniste' : on dessine une forme, un espace, et ensuite seulement on se demande comment on va pouvoir lui donner les caractères d'un espace public.

Les paradoxes brestois en actions.

On voit en effet ici de nombreuses expressions des paradoxes moteurs du contexte brestois. Ainsi, le rapport à la ville détruite et imaginée donne à la rue St-Malo la valeur de 'plus vieille rue de Brest', et l'érige au rang de symbole des ruelles pavées du Recouvrance d'avant-guerre. Son aspect, associé au type de sociabilités et à la mixité qui s'y développent mais aussi aux modes de transformation de l'espace, présentent une conjonction assez étonnante et active de ce que nous avons pointé comme stéréotypes 'pierre' et 'bois'. On peut aussi soulever le paradoxe de l'antimilitarisme brestois qui trouve ici une expression particulière, ou encore l'insoumission à un pouvoir décrété (la figure de la 'Belle Tamisier' érigée en icône de l'insoumission est aussi à souligner), au même titre que la résistance à cette autorité par un humour et un sens de la dérision tout aussi forts qu'ils sont honnêtes et francs.

Inscription dans un projet de ville.

Grâce entre autres aux relations établies avec Jacques Quillien, le maire du quartier Rive Droite, la rue St-Malo et les actions de *Vivre la Rue* semblent participer de manière assez importante du projet de quartier, par une revalorisation de son image, un développement des activités culturelles, un travail quotidien concernant ses difficultés sociales : nommée 'adulte relais', Mireille Cann accueille aussi régulièrement des adolescents du quartier contraints d'effectuer des travaux d'intérêt général, et le projet de mise en sécurité des ruines s'est élaboré en collaboration avec le lycée professionnel et technologique voisin, prévu de surcroît initialement comme un chantier 'd'insertion'... On peut encore souligner le soutien actif à la création d'une 'maison de retraite' autogérée à quelques encablures de la rue St-Malo, qui participe à sa manière du projet de quartier. Dans un cadre plus vaste, Annick Cléac'h (élue à l'urbanisme de Brest Métropole Océane) reconnaît elle aussi les qualités du projet de *Vivre la Rue* et avoue que cette rue et cette association jouent et ont à jouer un rôle dans le projet de ville, tout en soulignant le caractère exceptionnel et ponctuel de cette situation, qui tient à une conjonction particulière de différents facteurs (où l'investissement et la pugnacité de Mireille Cann prennent selon elle une part considérable).

Quelle place au sein ou aux côtés du projet des Capucins ?

Pour autant, la rue St-Malo résistera-t-elle dans ses principes de fonctionnement aux assauts d'une vision surplombante qui caractérise presque nécessairement l'élaboration d'un projet urbain ? On va voir que les avis quant aux perspectives d'aménagement de cette rue restent pour l'instant aussi flous qu'ils sont variés.

Pour Mireille Cann, qui revendique avec vigueur l'indépendance de l'association, la rue ne doit pas être incorporée au projet des Capucins :

« Cette petite rue là, forcément qu'elle passe inaperçue pour un architecte qui ne connaît pas la ville déjà, Bruno Fortier, qui a une vue évidemment d'ensemble, ce qui est tout à fait normal, et... Moi je pense que la rue, elle est... elle doit être traitée comme quelque chose d'unique, elle n'a pas à se fondre dans ce projet-là. Elle a son existence propre, elle est... Enfin, ce qu'elle est aujourd'hui, elle doit continuer à l'être, c'est-à-dire un lieu

populaire, où il se passe des tas de choses, euh... tous les jours, enfin il n'y a pas que les fêtes non plus ici, il se passe plein de trucs en semaine! »¹

Bruno Fortier, lui, évite de se positionner réellement, mais ne mentionne au passage pas du tout l'association comme un acteur potentiel sur lequel s'appuyer :

« La rue St-Malo... bah, elle est en train d'être consolidée... Vous avez ces grands bâtiments creux... Est-ce que, s'il y a un jardin botanique, en 'éclairé' du jardin botanique, est-ce qu'il peut y avoir des serres, avec des choses pour les enfants, pour les groupes scolaires, etc. ? Est-ce qu'il peut y avoir un café ? Nous n'avons pas dans l'idée pour l'instant de dire 'on fait des logements, on refait de très très jolies maisons très chic à cet endroit-là'. C'est possible, mais je ne trouverais pas dramatique que ça reste presque dans cet état-là, avec peut-être des couvertures de verre... Voilà... Est-ce qu'il faut à tout prix casser ces murs et refaire... ? On pourrait faire, des petites maisons neuves, mais je ne sais pas si... Il y a déjà beaucoup de travaux à entreprendre à ce moment-là. »²

Pour Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France, il y a un projet d'ensemble à formuler, même si cela peut potentiellement se faire avec le concours de l'association, du moins dans l'élaboration du programme :

« Il faut probablement tirer parti de la présence de l'association pour continuer à faire des choses sur cette rue. Pour l'animation du quartier. [...] ça doit travailler ensemble, c'est-à-dire un ensemble qui doit être vu dans le même projet. Moi je trouverais dommage de 'disneylandiser' ce machin! Il ne faut surtout pas chercher une reconstruction à l'identique ou je ne sais quoi dans ce truc-là... à mon avis! Moi je crois qu'au contraire, ce qui serait intéressant, ce serait de... alors peut-être en restituer une, pourquoi pas! On a les documents, de toutes façons, qui permettent... Bon, la restitution, elle peut être virtuelle, aussi, purement... Mais aujourd'hui, ce qui fait l'essence de cette rue, c'est... ses ruines! Donc après, est-ce qu'on réhabite les ruines? Si on les réhabite, moi je crois qu'on ne peut les réhabiter que de manière contemporaine, avec une écriture contemporaine [...] Enfin moi, ce dont je rêve là-dessus, c'est d'avoir... ce qu'on imaginait avec Alain L'Hostis, l'architecte de la ville, c'est de dire 'on fait un étaiement définitif en métal à l'intérieur des façades, à l'intérieur des murs, et on se sert de cette structure métallique pour habiter de manière contemporaine ces espaces, en faisant des toits-terrasses qui pourraient être plantés, donc qui pourraient être des jardins, et en faisant que... [...] Enfin voilà, moi j'imaginai un truc comme ça. Et alors après, au niveau du programme, bah à voir en lien peut-être avec l'association: est-ce qu'ils ont besoin de petites salles de concert? Est-ce qu'ils ont besoin de je sais pas quoi?... Mais voilà... un truc qui ait un peu de gueule, très simple dans le

¹ Extrait d'un entretien avec Mireille Cann, militante de l'association *Vivre la Rue* et résidente du 17, rue St-Malo.

² Extrait de l'intervention de Bruno Fortier lors de la réunion publique du 16 novembre 2007.

traitement mais complètement contemporain dans sa vision, voilà. Moi en tous cas c'est ce que je verrais comme couleur de projet, sur cet endroit-là. »¹

Pour Annick Cléac'h, il serait regrettable de ne pas s'appuyer sur cette conjoncture favorable à l'élaboration d'un projet participatif et co-produit :

« On verra ça le moment venu, mais ça sera associé, certainement, et étroitement! Je ne sais pas ce qu'on peut faire de cette rue, je crois pas qu'il soit souhaitable de reconstruire... il faudrait que ça reste... enfin je ne sais pas, moi je dis c'est très personnel, je ne serai plus là, et puis je participerai peut-être à la réflexion... C'est un décor, voilà! Il faut que ce décor, eh bien il serve à une vie urbaine et qu'il soit mis en relation directe avec ce qu'il peut se passer aux Ateliers, enfin voilà. Non, mais...moi j'applaudis, si! On a vu ça dès le début des années 80 à Grenoble, à Roubaix par exemple aussi autour de la réhabilitation des courées, ces petites rues de maisons ouvrières... Bon, il y a des exemples comme ça de démocratie participative où les initiatives... où la population, au travers de ces associations, peut participer à l'élaboration de projets. Bon, c'est rare! C'est de la coproduction, ça ne peut pas s'appliquer à tous les lieux, bien entendu, ça ne peut rester que ponctuel, je crois. Enfin c'est pareil, il faut bien qu'il y ait... que la décision appartienne aux représentants, mais là, on est dans un contexte qui est assez favorable à la coproduction d'un projet, voilà. Mais moi je dis 'chapeau' à Mireille Cann! »²



Un beau dimanche de 2006, photo de Karine Guillon.

¹ Extrait d'un entretien avec Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.

² Extrait d'un entretien avec Annick Cléac'h, Première Vice-présidente de Brest Métropole Océane en charge de la commission Urbanisme et Grands Projets.

Conclusion

Au travers d'un exemple, ou plutôt d'un prétexte, cette 'tentative d'étalement d'une situation de projet(s)' en trois tableaux a je l'espère permis de mettre en lumière quelques uns des phénomènes complexes qui inscrivent 'un' projet dans une situation. Comme en une mise à l'épreuve d'une conception segmentée et spécifique de la notion de contexte telle que l'on peut souvent la voir au travers du filtre confortable d'une culture 'professionnelle' ou 'disciplinaire', on a pu souligner la force avec laquelle ce contexte pouvait s'insinuer secrètement ou parfois même mener des incursions violentes dans des projets qui ne peuvent naturellement pas prendre en compte l'ensemble de sa complexité. Pourtant, ces projets quels qu'ils soient sont directement amenés à interagir avec leur contexte, pour finalement participer activement de cette complexité comme en un dialogue : que ce soit dans l'espace projeté comme au travers des discours ou encore des images, on a pu voir comment le simple énoncé d'un projet urbain pouvait à lui seul s'inscrire dans un référentiel de représentations de la ville, provoquant à l'occasion débats, conflits et/ou consensus, influant sur les processus de décision, mais que cet énoncé était aussi amené à interagir avec ce référentiel et ce contexte, à le modifier, à le conforter, à se modifier et à se conforter lui-même aussi. On a aussi pu mettre à l'épreuve la vision surplombante qui caractérise presque obligatoirement l'élaboration d'un projet urbain, sa vision d'ensemble, sa 'prétention' organisatrice et normalisante. Pour autant, cette mise à l'épreuve nécessaire ne rentre pas en opposition frontale avec cette vision 'en surplomb', bien au contraire : elle amène à revoir sa position, sa compétence planificatrice présumée acquise, pour se re-situer en tant que simple inter-acteur, invité à nourrir le projet par sa situation et les opportunités qui s'offrent, à s'alimenter de tout ce qui peut en accroître la cohérence, et la force en corollaire. Aussi peut-on penser que c'est bien dans le bouillonnement qui a priori séparerait cette vision surplombante de celle plus pratique et quotidienne des individualités que semble définitivement se situer, s'ancrer la condition d'un projet : l'architecte-urbaniste, pas plus que l'élus, n'est définitivement pas 'maître' de son projet, et ne le serait pas quand bien même il n'accepterait pas et chercherait à lutter contre cet état de fait. Par contre, accepter cette non-maîtrise permet d'ouvrir un nouveau champ, de nouvelles perspectives tout aussi stimulantes qu'elles s'annoncent plaisantes : comme à la découverte d'un nouveau plateau de jeu 'de société', prétexte à échanger plus que fin en soi, cela invite à s'exclamer avec surprise 'mais il s'en passent des choses, des discussions et des relations, autour d'un plateau !'

Biblio-médiagraphie

Bibliographie

- Blanc-Coquand C., Heudron C., Le Gad R., dir. À la recherche de la ville perdue. L'Harmattan. Géoarchi. 1996. [UH 12509]
- De Certeau Michel. L'invention du quotidien. Arts de Faire. Folio essais. 1990.
- De Certeau Michel, et Guillaume Marc, dir. Rôle des dispositifs de conservation architecturale et urbaine dans la mise en ordre du passé, compte-rendu d'une recherche commandée par le CODA, Paris, 1980.
- Deleuze Gilles et Guattari Félix. Capitalisme et schizophrénie 2, Mille plateaux. Collection Critique, Editions de minuit, Paris, 1980.
- Dieudonné Patrick, dir. Brest alias Brest. Ouvrage collectif. Mardaga. 1992.
- Dieudonné Patrick, dir. Villes reconstruites, du dessin au destin. tomes 1 et 2. L'Harmattan 1994
- Dieudonné Patrick. La requalification des espaces publics de la reconstruction. PCA. 1997. [DOC 353, 273]
- Ferras Robert. Ville paraître, être à part. Géographiques – Reclus. 1991.
- Flaubert Gustave. Par les champs et par les grèves. Nadeau. 1964. (p 336)
- Fromonot Françoise. La campagne des Halles. La fabrique. 2005.
- Genet Jean. Querelle de Brest. Gallimard. 1947.
- Gourdon Jean-Loup. La Rue; essai sur l'économie de la forme urbaine. l'Aube essai. 2001.
- Habermas Jürgen. L'espace public. Critique de la politique Payot. 1962 pour l'édition originale.
- Kris et Davodeau. Un homme est mort, bande dessinée, Editions Futuropolis. 2006.
- Le Bris M., Boulaire A. Brest au temps de l'Académie de Marine. Abbaye de Daoulas. 2001.
- Le Gallo Yves. Histoire de Brest. Privat. 1976. [UV BREST 1]
- Le Goïc Pierre. Brest en reconstruction, antimémoires d'une ville. Presses Universitaires de Rennes. 2001.
- Le Goulch Jean. Brest de ma jeunesse. Éd. Le Télégramme. 2000.
- Le Goulch Jean. Brest Express. Éd. Le Télégramme. 2000.

- Le Goualch Jean. *Du passé au présent*. Éd. Le Télégramme. 2000.
- Le Goualch Jean. *J'ai vécu en baraque à Brest*. Éd. Le Télégramme. 2000.
- Mac Orlan Pierre. *Filles, ports d'Europe et père Barbançon*, édition complète et définitive. Gallimard. 1950.
- Mac Orlan Pierre. *Villes*. Gallimard. 1926.
- Métivier Emmanuelle. *À l'Arsenal*. Marines éditions. Rennes. 2003
- Péron F et Y-M. *Pierre Péron de A à Z*. Coop Breizh. 2002.
- Pétonnet Colette. *On est tous dans le brouillard*. Galilée. 1979.
- Rouxel Françoise. *Brest-en-baragues, Histoire d'une ville provisoire, 1945-1975*. Le Télégramme Editions. 1998.

Filmographie

- *Querelle*, Fassbinder, 1978
- *Remorques*, Jean Grémillon, 1941
- *Leningrad Cowboys meet Moses*, Aki Kaurismaki, 1994
- *Les parapluies de Cherbourg*, J. Demy, 1964
- *Lola*, J. Demy, 1960
- *Baraques Blues*, Brigitte Chevet pour France 3 Ouest, 2003, 52 minutes.
- *Promenades d'architecte : Brest vu par Edith Girard*, Anna-Célia Kendall. 25'. 2003. (France 5)
- *Les princesses de la piste*, Marie Hélie. Paris-Brest Productions. 2005. 36'.
- *Vivre Brest*, Céline Serrano. Paris-Brest Productions. 2005, 82'.
- *Brest sur Penfeld*, Michel Coquil et Michel Tréguer. 2000. 52'.
- Vidéo *Mémoire d'une rue... Paroles d'habitants*, film fresque de l'association *La Maloïne*, interview de Mireille Cann par Maryline Page, http://www.dailymotion.com/video/x40gpv_mireille-cann-rue-st-malo-brest-rec_creation

Discographie

- La Penfeld aux Brestoïis, Les Goristes, 1997, Keltia Musique.
- Sale temps pour les gros !, Les Goristes, 2003, Keltia Musique.
- C'pas triste !, Les Goristes, 2005, Keltia Musique.
- Retire tes doigts, Electric Bazar Cie, 2005, Carlo prod. / Irfan.

Corpus collecté

Conférences

- Au rez-de-chaussée de la ville, Donia Petrescu et Constantin Petcou, Conférence du 11 janvier 2006, ensan. (structures associatives et actions sur l'espace).

Matériaux collectés:

- Revue de presse concernant la rue St-Malo et le quartier de Pontaniou depuis 1976.
- Entretiens réalisés par Marilyne Léon dans son mémoire, Le parcours résidentiel des Brestoïis depuis 1945, soutenu à l'Ecole d'Architecture de Nantes en 2004.

Entretiens réalisés et paroles récoltées:

- - Mireille Cann, résidente du 17, rue de St-Malo et membre (très) actif de l'association Vivre la Rue.
- - Annick Cléac'h, vice-présidente de Brest Métropole Océane, présidente de la commission urbanisme et grands projets.
- - Jacques Quillien, maire adjoint au quartier Rive Droite et ancien ouvrier des Capucins.
- - Vincent Jouve, Architecte des Bâtiments de France à Brest.
- - Noël Gravot, en charge du dossier des Capucins à Brest Métropole Océane.
- Enregistrement de la réunion publique de présentation du projet des Capucins le 16 novembre 2007.
- Vidéo / interview de Bruno Fortier présentant son projet en novembre 2007.
- Retours sur les réunions et dispositifs de concertation mis en place en 2004.

